

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant « An premier, ère spatiale ».

7e Année — N° 71 Octobre 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.120 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.200 *frs.*)

LA COLLECTION DE

SCIENCE FICTION

LE

RAYON FANTASTIQUE

HACHETTE



64 VOLUMES PARUS

Chaque volume 12 × 18 cm, sous couverture illustrée en couleurs, vernie.

NOUVEAUTÉS :

LA GUERRE DES MACHINES

SURFACE DE LA PLANÈTE
(Prix Jules Verne 1959.)

L'OGIVE DU MONDE

LE GAMBIT DES ÉTOILES

An premier, ère spatiale

par CHARLES HENNEBERG

Ce roman posthume nous semble être l'aboutissement logique de la voie que suivait le talent de Charles Henneberg. Tout un cycle de nouvelles dans « Fiction » *vous a révélé ce talent* (1). *Vous le rencontrerez ici mûri et épanoui, ayant atteint ses dimensions propres.*

Dans un certain sens, on peut dire que « An premier, ère spatiale » *est un des plus beaux romans qui aient été écrits sur le thème des mutants. Celui aussi où un personnage de mutant a été étudié avec le plus de pénétration psychologique (nous ne voyons guère que Sturgeon pour avoir égalé Henneberg sur ce plan). Mais le livre est aussi autre chose. C'est une vaste épopée spatiale et temporelle, un poème délirant d'amour et de mort, un space-opera qui renouvelle la notion de space-opera.*

Henneberg y a fait appel à certaines de ses ressources favorites, telles que la fusion de la science-fiction et du merveilleux légendaire, ou le thème des Atlantes, qu'il avait déjà évoqué dans « Pêcheurs de lune ». *Le tout est brassé dans une langue torrentueuse et éclatante, où l'on retrouve, mais de façon plus rigoureuse, le souffle de* « La naissance des dieux », *son premier roman.*

Les nécessités de notre formule nous obligent à scinder en trois parties cet ouvrage qui n'avait pas été conçu pour cela. Nous ne nous cachons pas que c'est regrettable. Mais nous sommes certains que nos lecteurs nous le pardonneront, puisque c'est à ce prix que nous pouvons envisager l'édition de « An premier, ère spatiale ». *Au surplus, ceux d'entre eux qui préféreraient lire d'une traite le roman auront toujours la faculté d'attendre la parution du troisième fascicule pour le commencer.*

Il nous reste à remercier Jean-Claude Forest pour son dessin de couverture, si intelligemment adapté à l'un des aspects du livre. Nous sommes certains que Charles Henneberg l'aurait aimé.



(1) Voir : « *La sentinelle* » (n° 28); « *L'évasion* » (n° 39); « *Les non-humains* » (n° 56); « *La fusée fantôme* » (n° 60); « *Pêcheurs de lune* » (numéro spécial); « *Au pilote aveugle* » (n° 68).

© 1959, *by Fiction and Nathalie Charles-Henneberg.*

Il y aurait des billions de monstres à implanter sur les autres planètes. Et ces monstres seraient humains.
CLIFFORD D. SIMAK. « *Spectacle d'ombres* ».

CHAPITRE PREMIER

DESTINATION ANDROMÈDE

« DÉCOLLAGE pour Andromède à 20 h. 17. Les spécialistes et volontaires sont priés de rejoindre le quai 12. »

Nan s'arrêta, comme frappée d'une balle. La bouche noire de l'émetteur hurlait. Oui, elle s'en souvenait : cela devait commencer ainsi, dans le crépuscule Terrien — pourpre et flamme.

Devant l'astrogare centrale, piétinait une foule exaltée, ivre d'événements — la foule de l'an 2500, ou, comme l'on disait déjà, de l'An Premier de l'Ere Spatiale. Les soleils artificiels de la Mégalopole baignaient d'or les visages renversés, pâlis ; la neige fondait sur les roses — toutes les serres avaient été pillées. Les gens s'embrassaient, juraient, pleuraient de joie, les mères tendaient leurs petits vers une nouvelle aurore et, comme dans un lac sombre, les écrans à trois dimensions reflétaient dans les airs le même délire, le même triomphe. Des millions de voix, autant de haut-parleurs, portaient aux nues un seul nom, comme une vague unique : un homme avait vaincu l'hyperespace ! Un homme offrait à la Terre le Cosmos !

Pour fêter cet inconnu que lui rendait le continuum, pensa Nan, la vieille planète s'était mise en frais comme une courtisane ! Il y avait là de quoi satisfaire un orgueil effrayant ! La Métropole n'était qu'un océan de néons, des cortèges scandaient le Nom dans les avenues, les enfants, hallucinés, fixaient un ciel noir, désormais accessible.

Même le premier navigateur qui, dans sa pauvre fusée du XXe siècle, avait atteint la Lune, même celui qui, avant de mourir, enlisé dans le Mare Chronium de Mars, avait lancé en haletant son bulletin de victoire, n'avaient pas été déifiés ainsi. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement d'une bataille gagnée. L'Humanité comprenait sourdement que, ce pas franchi, il ne restait nul obstacle devant le génie de l'Homme. La Terre avait désormais à sa portée l'univers, les galaxies et leurs milliards de frissonnantes étoiles !

— « Ils y sont allés ! » cria quelqu'un dans la masse (la phrase traduisait l'émotion générale). « Ils en reviennent ! L'hyperespace est à nous ! »

Une voix stridente corrigea :

— « Vous voulez dire qu'*il* en revient. Lui, le Héros. Arno Heller... »

Et le tonnerre éclata — le Nom roula, porté, bercé, caressé par les ondes : « Arno Heller... ARNO HELLER ! VIVE ARNO HELLER ! »

Nan se boucha les oreilles et se mit à courir.

Sur les quais d'atterrissage, la masse était un peu moins dense ; elle put enfin s'arrêter, respirer, et eut soudain très froid. Il ne fallait pas écouter, se dit-elle, oui, il ne fallait pas entendre... Autour d'elle, la vie habituelle du grand port de l'espace continuait ; toutes les dix minutes, une vibration secouait le cosmodrome, fusées et soucoupes décollaient et la nuit brassait son flot de voyageurs à scaphandres.

Les équipages s'affairaient, sous leurs casques à antennes; quelques voyageurs passèrent, chargés de leurs réservoirs d'oxygène portatifs. Une phrase se détacha. La première de cette soirée prononcée sur un timbre normal — sans pathos et sans cris :

— « Ce Heller ! On ne parle que de lui. Et l'on oublie la préface de l'aventure : le désastre de l'*Andromède* et tous ces malheureux qui ont péri — secousses orbitales ou autre chose ! »

— « Après tout ce n'était qu'un satellite artificiel, » protesta une voix de femme, indifférente. « On en a tant vu ! Ils finissent toujours par se désintégrer, je crois ? »

— « Oui. Mais celui-ci était un avant-poste du système solaire. »

— « Les défenses interplanétaires ont tenu ! »

— « Le Comité à la Distorsion Spatiale veille... »

Les voyageurs s'éloignaient. Nan entendit encore :

— « C'est égal, cette fusée du quai 12 ne devrait pas décoller. On m'a dit — je ne sais plus qui — qu'il ne restait rien de l'*Andromède...* »

— « Rien. »

Mais face à Nan une vitrine publicitaire irradiait ses néons, une planète d'or flamboyait à la limite de la Voie Lactée, la Terre était émeraude et Mars, couleur de rubis. Une fusée rose et argent s'élança vers le satellite. Un slogan touristique s'alluma, disant :

« VISITEZ ANDROMÈDE — LE PARADIS SPATIAL. — *Le monde qui échappe aux lois de la gravitation — où les étoiles brillent en plein midi — où fleurissent des roses grosses comme des étoiles !* VISITEZ VOTRE AVENIR ! »

— « Pourquoi pas ? » se dit Nan. « Après tout, c'est vrai. »

C'était un slogan d'avant le désastre, bien sûr...

Elle frissonnait un peu. Mais oui, elle était stupide. Il fallait fuir. Cette Terre, avec ses histoires de poids, de frontières et de ségrégations, n'était qu'un point dans l'espace : sa patrie à elle, c'était l'univers...

Fuir.

Le plexi de la vitrine lui renvoya l'image d'une mince jeune fille — pelisse de gylon et béret florentin sur des cheveux cendrés. 19 ans, peut-être. Elle jugea sans indulgence l'ovale du visage nacré, la bouche pâle et sensible, les « invraisemblables cils », les jambes parfaites. « J'aurais pu mieux choisir, » se gourmanda-t-elle. « A-t-on idée d'aimer à ce point les Primitifs ! Ce Bernardino, ce Filippo Lippi ! En somme, voici une fille avec laquelle n'importe quel garçon terrien pourrait coucher. Mais pas quand il a vu mes yeux. »

Elle leur sourit — des lèvres seulement. Ils étaient en effet terribles. Immenses et changeants, dans un visage d'adolescente, ils avaient des millions d'années. Ils avaient plongé dans des abîmes immémoriaux, scruté des choses horribles ou magnifiques — et le plus clair était qu'ils gênaient un Terrien normal.

La foule s'écoulait autour d'elle, avec indifférence. Les gens rentraient chez eux, dans l'atmosphère saturée d'ozone, stérilisée, rose de soleils de néon ; ils allaient revivre la prodigieuse journée et la grande ville leur offrait les prestiges de ses stéréos, ses parcs sensoriels et ses fantasmagories

parascopiques. Ils se sentaient chez eux : maîtres du système solaire et bientôt du Cosmos ! Une foule, à tout prendre, beaucoup moins humaine que Nan et bourrée de Plutoniens fongoïdes et de Neptuniens bleus. Certains Terriens portaient encore leur cuirasse interplanétaire et se déplaçaient malaisément. Les vestiaires et les « chambres de tests » ne désemplissaient pas : après trois mois de « séjour extérieur », la réadaptation était lente et pénible. Oui : ils appelaient cela la réadaptation ! Nan eut un rire amer : pas un de ces voyageurs de fusée n'était allé aussi loin qu'elle dans l'espace-temps !

« Tais-toi ! » se dit-elle (sa voix lui faisait l'effet d'une stridence). « Il y a peut-être là des télépathes... »

Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes lisses. Une goutte de sang perla.

Du sang vert.

*
* *

Au même instant, une voix modérée prononçait derrière elle :

— « Puis-je vous servir, libre citoyenne ? »

Nan se retourna vivement. Un grand garçon en combinaison d'astronaute, en plastique « turquoise morte », la considérait la tête rejetée en arrière, en pilote qui cille devant l'infini. La phrase était banale, et ce n'était certes pas le premier promeneur à l'accoster, aussi se fit-elle un plaisir de jouer avec le pouvoir sûr de ses yeux : elle leva lentement le grillage des cils et darda dans le visage de l'inconnu son regard d'abîme.

Contre son attente, l'homme ne recula point, il ne pâlit même pas et passa seulement sur ses paupières une belle main incertaine, avant de s'excuser :

— « Pardon. J'ai cru que vous étiez étrangère à la Métropole. »

Il allait s'éloigner. Mais déjà les antennes invisibles, supra-sensibles de Nan, qui faisaient de son organisme une redoutable machine de perception, saisissaient sa chance. Elle reconnut, avec une petite douleur lancinante, tout ce que le temps ni la mort n'avaient pu effacer de ses cellules cérébrales : le visage aigu, doré, une boucle couleur de rouille et ce regard marin... *C'est lui. Je ne peux pas me tromper. Mais qu'est-il à présent ? Un ingénieur, peut-être, un cybernéticien — pas un pilote. Trop sensible, trop raffiné, pas assez audacieux. Et puis non.* (Elle plongea sous le front lisse, se heurta aux défenses mentales et sourit.) *Tout cela n'est qu'un camouflage, un masque. Audacieux, il l'est, jusqu'à la témérité — mais à froid. Une vision en schémas : méticuleuse et rigide. Un spécialiste en microbes ou en virus filtrants ?... Plus terrible que cela ?... Dommage !*

— « Dommage, » fit, en écho, la voix qui avait juste le rythme voulu, « que la vie soit faite d'arrivées et de départs... »

Nan s'efforça de rire, avec obligeance :

— « Vous dites cela pour moi ? »

— « Pour nous deux. C'est rare, dans cette foule, de rencontrer un vrai visage humain. Mais, dites, si nous entrions dans un de ces antres

hospitaliers où les Terriens faussent leur métabolisme à l'aide d'alcool éthylique ? »

Elle prit juste « le temps moral de la réflexion » avant de répondre :

— « Ne croyez pas que votre charme personnel... »

— « Y soit pour quelque chose ? Non. Je n'ai jamais surestimé mon charme. Vous voyez que sur les quais de l'espace, je suis un peu seul. »

Ils se trouvèrent un moment après (et Nan savait que c'était un intermède nécessaire) sur les tabourets en sélénium du premier « antre venu », aménagé en bar de fusée. Il y avait des stéréos optimistes et des cocktails vénusiens. Une femme maquillée, âgée, consolait à une table un très jeune radio en déliquescence. Nan avait fait glisser sa pelisse de ses épaules et ses jambes scintillaient sous les néons. « Que dois-je lui dire maintenant ? » s'interrogea-t-elle, sans expérience de telles rencontres. Elle lut la pensée superficielle de son compagnon — elle lui plaisait baucoup, mais il hésitait : « Me serais-je trompé ? Serait-elle simplement ?... » Ici une notion honteuse et compliquée, propre aux Terriens, qu'elle arriva à traduire : aux abords des astrogares et, en général, dans les lieux publics, il y avait des filles qui se vendaient — comme de la viande à l'étal des anciens bouchers (Viola avait aussi de ces idées-là). Nan respira avec soulagement : si ce n'était que cela qui l'inquiétait ! Saisissant les derniers termes employés par sa pensée, elle prononça :

— « Ne croyez pas, surtout... je ne suis pas une habituée des astrogares. Pour accepter votre invitation, j'ai eu deux raisons impérieuses. Voyez-vous, je suis reporter... et, avec cette arrivée des Héros de l'hyperespace, je n'ai pas eu encore le temps de dîner ! »

— « Oh ! » fit-il. Et déclenchant un barman automatique, il commanda pêle-mêle n'importe quoi : saucisses, œufs brouillés, fruits des canaux de Mars.

Nan rit :

— « N'en faites rien, » protesta-t-elle, « je vous en prie, j'ai l'appétit capricieux. Tenez, je prends ce brétzel, avec beaucoup de sel... » (Elle avait choisi l'aliment le plus inoffensif, le plus proche de son régime ordinaire, et pensait, avec ennui, qu'il lui faudrait ensuite sortir pour tout recracher. Elle perdrait ainsi un temps précieux.) « Mon autre raison, » poursuivit-elle, « est plus importante. Vous faites partie de l'équipage qui décolle pour Andromède, n'est-ce pas ? »

Il la regarda. Il dit :

— « Comment le savez-vous ? »

— « Vous êtes venu par le quai 12 et vous parliez d'arrivées et de départs. »

Il rit de bonne grâce :

— « Quel don d'observation ! Oui et non. Je ne fais pas partie de l'équipage ordinaire du K 2, j'y suis affecté comme observateur. Nous faisons un peu le même métier, je crois. »

— « Ecoutez, » murmura Nan, mettant dans sa voix une onde insinuante de douce musique. (*Attention : le chant de sirène, c'est ce que j'imite le plus mal.*) « Moi aussi j'aimerais partir... Oh ! il ne s'agit pas de récolter

un papier sensationnel sur les étoiles ! Aller n'importe où, n'importe comment. Quitter la Terre, ses préjugés, ses complications, ses histoires de familles — tout cet horizon étroit... »

— « C'est facile, » fit-il. « Vous prenez un cargo lunaire... »

Seigneur, il hésitait ! Sur les deux précieuses heures, il leur restait quatre-vingts minutes. Nan procéda à un petit travail sous son front bombé, têtu, copié sur une Vierge préraphaélite, puis, redressant son cou blanc, elle exhiba une rangée de marques violacées.

— « Je n'ai pas assez d'argent pour prendre un billet, » expliqua-t-elle. « La femme qui se fait appeler ma mère m'a fait cela. C'est une droguée. Je commence à avoir peur. »

— « Et votre père ? »

— « Il a péri dans un naufrage stellaire. »

Maintenant, elle n'avançait plus dans les ténèbres, elle savait ce qui pouvait toucher ce grand garçon taciturne, au regard vert et or. *(Pas d'effets de hanche, ma fille. Pas de sourires extasiés. Il exige la sincérité, fût-elle idiote, et une faiblesse qui l'autorise à se lancer, à protéger. Il y avait autrefois des chevaliers... et il existe toujours des hommes de ce genre. Ou bien est-ce toujours le seul — et tu tombes sur celui-là ?)* Cependant, il ne fallait pas qu'il réfléchît trop longtemps : Nan isola, parmi les flots discordants de la musique que dégorgeaient les stéréos, une note pure — l'image même d'Andromède — parlant de ténèbres étoilées, de jardins de roses et de pandanus. Et elle fit, au gré de ses plus beaux souvenirs, surgir sur cette trame une ville irréelle, faite de cônes atomiques et de serres insensées, au bord du néant. Un globe en plexiglass s'incurvait sur un ciel noir où les astres brillaient en plein midi. C'était la dernière borne miliaire de l'univers Terrien — au-delà s'étendait l'infini, les hypertourbillons et les nébuleuses tordaient leurs spirales...

— « Voyons, » prononça l'astronaute comme s'il luttait contre une force trop grande, « vous connaissez Andromède, je le sens. Mais moi... je ne sais même pas qui vous êtes ! »

Elle prononça d'une voix nette :

— « Je me nomme Anne de Nangis. On m'appelle Nan. »

— « L'ancien gouverneur de la Ceinture d'Astéroïdes était votre père ? »

— « Mon aïeul. C'était un pionnier. Je pense que sans lui, vous n'auriez ni Andromède ni les autres stations astrales. »

— « Je le pense aussi. » Il la regarda longuement : un feu vert ruisselait sous ses cils. « Convenez tout de même, » poursuivit-il, « que la situation est étrange. Je m'appelle Earl Stanley. Cela ne vous dit rien, sans doute ; j'occupe à la mission d'Andromède la situation d'un expert. Si, par hasard, vous n'étiez pas ce que vous dites, vous pourriez être une espionne super-Martienne. »

— « Je n'ai pas d'antennes ! » sourit Nan, maladroitement, et pour couper court aux explications, elle vida sur le bar l'étui contenant ses papiers. « Voici ma carte de journaliste, » dit-elle. « Vous pouvez vérifier, c'est un canard infect qui prêche le sectarisme et la ségrégation raciale,

mais c'est le seul qui ait accepté d'engager une jeune coloniale sans relations. Voici ma carte d'identité : j'ai la majorité stellaire. Mes tests (il y a trois mois j'espérais décrocher un reportage sur Neptune) : mes poumons sont en bon état et mon squelette ne manque pas de calcium. J'ai mes diplômes de licenciée ès lettres, de mécanicienne et de secouriste. En plus, je suis née sur Andromède et mon métabolisme s'y accorde, comme vous le voyez. J'ai quitté le satellite à la mort de mes grands-parents, je ne savais pas encore que mon père venait de disparaître dans un naufrage au large de Vénus. Il en a été un peu responsable, j'en ai peur. Au reste, je ne vois pas pourquoi je vous fais cette confession ! »

— « C'est donc si essentiel pour vous, » demanda lentement Earl Stanley, « de quitter la Terre aujourd'hui ? »

Si essentiel, Dieu ! Elle réunit ses forces en un faisceau, projeta vers lui l'image de ce qu'elle fuyait : une épouvante cosmique, des cataclysmes fabuleux, un enfer de feu et de glace où l'on tombe vivant...

Elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus revivre cela !

Elle ne trouva qu'un seul mot pour répondre :

— « Si essentiel ?... Oui. »

Un silence suivit. Quand il parla, son visage brillait d'un éclat intolérable. Nan frissonna : elle avait oublié qu'il était si beau !

— « Vous savez qu'un désastre sans nom a atteint Andromède. Il se peut que l'astéroïde ait explosé, qu'il présente une surface émiettée, qu'il ne soit, enfin, qu'un amas de gaz incandescents. Nous ne savons rien, vous dis-je. Nous sommes un commando de désespérés. »

(Elle pensa seulement : « Je le suis aussi... »)

« On ignore le temps que nous passerons dans l'espace. Aussi le règlement n'admet-il que les couples mariés. »

— « Je sais. »

— « Vous tenez absolument à aller là-bas ? »

— « Il faut que je parte. Cette nuit. »

— « Quelque chose vous y force ? »

— « Oui. Mais ne pensez pas... Ce n'est pas une affaire criminelle. »

— « Non. Je ne le pense pas. Est-ce un événement survenu aujourd'hui ? »

— « Ce soir. »

*
* *

Ses mains devenaient froides et elle ferma les yeux ; elle dut donner l'ordre impératif à tout son corps, à ses viscères mêmes, de remplir leurs fonctions.

Cependant, elle s'avouait que l'idée de la fuite avait mûri en elle depuis de longs jours. En fait, depuis cette nuit à la rédaction...

Elle était de l'équipe de nuit au « *Petit Solaire Stéréo* », journal à scandales qui occupait les salles enfumées d'un building résidentiel, parmi les glaces et les mosaïques déshonorées. Le standard, où elle veillait plus souvent que de coutume, était un lieu important, la boîte commerciale de bas-étage vivant surtout de chantages. Un des rédacteurs qui passaient

comme des ombres lui avait fait comprendre qu' « une jeune coloniale et une-fille-qui-ne-couchait-pas » ne pouvait espérer un meilleur traitement. Certains soirs, Nan se demandait ce qu'elle faisait dans cette galère. (Mais sur la Terre une conduite s'imposait : la prudence. Se fondre avec la foule. N'être qu'un atome. Même quand on en a assez. A vomir.)

Elle manœuvrait donc le vidéophone interplanétaire, cette nuit-là, quand une série épouvantable de stéréos annonça le désastre. La Ceinture Astrale, cette ligne défensive dont le système solaire s'était entouré, s'effondrait. Les premières nouvelles apprenaient que des secousses orbitales avaient atteint les relais principaux : la défense interplanétaire s'en trouvait désorganisée, il semblait que des globes mineurs eussent disparu. La chose parut si incroyable que Nan changea d'ondes pour vérifier. Mais les confirmations venaient de tous les points du système, elles écrasaient la Métropole et, immobile, glacée dans sa cabine, la mince jeune fille comprenait... Des bribes d'informations jaillissaient de la périphérie : on disait que sur les satellites artificiels de première catégorie (c'est-à-dire habités), les observatoires, les dômes et les rampes de lancement avaient éclaté, que les installations de liaison n'existaient plus, que des milliers de Terriens avaient trouvé une mort atroce. L'épicentre du cataclysme se situait sur Andromède, relais essentiel. Cependant, ce globe infime avait lutté : quelques S. O. S. parvinrent des dômes secondaires qui croulaient — « qui se repliaient comme des feuilles de papier », avait bizarrement noté un vidéogramme. Cramponnée à son appareil, Nan voyait assez bien ce dernier opérateur, ce dernier colon sur une roche perdue, l'homme gainé de plastique et de métal, chaussé de plomb, et qui cherchait désespérément à atteindre, par-delà les abîmes de ténèbres et les années-lumière, une Terre indifférente pour lui crier : « Nous mourons ! »

Ces gens-là n'attendaient aucun secours...

Après, tout ne fut que silence.

Nan voyait le globe de plexi, fendu. Un monde agonisant dans les flammes — sa patrie. Tout ce qui restait de son enfance... Perdant sa réserve de stagiaire, elle sonna, appela, finit par atteindre un vague rédacteur qui la rabroua sévèrement :

— « Parler au bonze ? Mais vous êtes folle, Nangis ! Que voulez-vous que cela nous f...., un petit séisme spatial ? Crime crapuleux ou viol ultrasonique comptent seuls aux yeux du public ! Projecteurs sur les dessous noirs de la victime ! Nous connaissons nos auditeurs, je pense ! »

Et comme Nan insistait, il lui donna l'ordre de joindre incontinent un patelin perdu où se tramait une affaire de marijuana. Rageuse, elle partit. En route, dans son hélico rafistolé, elle reçut les informations des feuilles concurrentes. Pour la première fois depuis la mort de son père, elle pleura. Cela lui fit le plus grand bien, de pleurer normalement, comme n'importe quelle jeune fille, un monde et un amour perdus. Par bonheur, la vogue n'étant plus aux slogans grandiloquents, la Terre baissait simplement ses drapeaux devant les espaces sans air et les débris des rocs — calcinés, glacés et peuplés de cadavres — qui tournaient inlassablement au-delà de Pluton.

Pendant deux semaines, se défendant de prononcer un certain nom, instaurant au plus profond de soi un silence de veillée mortuaire, elle travailla comme une brute. Jusqu'au moment où...

Toutes les stéréos du monde avaient éclaté à la fois. Personne n'avait voulu y croire d'abord, et Nan moins qu'une autre. Elle était sur la route du retour, quand cette information était parvenue. Une station de Neptune diffusait l'incroyable nouvelle : un astronef de ligne, un navire ordinaire qui décollait d'Andromède juste au moment où s'était produit le cataclysme, avait été pris dans un « hypertourbillon ». Projeté très loin, hors des limites de la Galaxie, puis rejeté comme par un raz de marée, c'était le premier navire qui revenait du néant... Et, dans sa coque, il y avait des hommes !

Dès lors, l'éther universel ne fut qu'un hymne délirant : ils revenaient sur la Terre ! Ils étaient en route ! Ils avaient vaincu le néant ! L'obstacle qui avait freiné durant trois siècles l'expansion humaine n'existait plus, puisqu'ils avaient atteint d'autres nébuleuses ! La route du continuum était ouverte — et le moindre navigateur savait qu'il la prendrait un jour.

Comment, pourquoi y étaient-ils allés ? Personne ne se posait la question inutile. « Un phénomène de projection spontanée », déclarèrent les mathématiciens et les philosophes (ce n'était pas une explication, mais ils étaient réduits à ces formules creuses). « Spontanée, fichtre ! » avait pensé Nan. « Il me semble reconnaître quelque chose... Les tenseurs spatiaux étaient en état de marche, bien sûr. »

Autour d'elle, la Ville Tentaculaire hurlait sa joie. Elle avait dû larguer son hélico en banlieue et se laissait emporter, par une masse en délire, sur les trottoirs roulants. L'avenue qui s'appellerait demain l'Hyperspatiale coupait la métropole d'un fleuve de lueurs versicolores, le dôme du Sénat Terrien s'irisait et la Tour de l'Amirauté Interplanétaire était une épée d'archange. Au premier carrefour que Nan atteignit, un bélino, avec la liste des survivants, flamba comme un bulletin de victoire. Elle ne lut qu'un seul nom, le premier, et faillit s'évanouir.

Ce ne fut qu'une brève faiblesse. Contre son épaule, dans le magma humain, pressé comme un banc d'anguilles, une jeune femme nue sous du lowlon argenté et maquillée comme un clown — une « fille-libellule » — modula :

— « Alors, il s'appelle Arno Heller ! C'est le commandant du cargo, n'est-ce pas ? »

— « Chère idiote, » protesta une voix d'homme agréable, « ce n'est qu'un mécanicien auxiliaire. Il a pris le manche à balai quand les autres ont été pulvérisés. »

— « Presque tous sont morts... » murmura un timbre triste. « Il paraît que les vivants sont méconnaissables ou fous, bien sûr. La secousse, vous comprenez ? C'est comme s'ils avaient traversé le néant. »

(Nan frissonna : elle en connaissait quelque chose).

— « Les savants prétendent, » reprit la voix modérée, « qu'ils se sont changés en « ondulations ».

— « En ondes, Peter ! Ou en radiations, plutôt. »

— « Inconcevable, n'est-ce pas ? »

La jeune fille-clown susurra :

— « Moi, je veux le voir d'abord, cet Arno Heller. Lui n'a pas changé. Et il est très beau, dit-on ! »

Arno Heller — Arno Heller... Le nom sonnait déjà comme une fanfare. Nan saisissait les ondes violentes de cette foule amoureuse qui réclamait un héros comme un jouet. Puis elle leva les yeux et vit : un journal « colonial » avait déterré un croquis représentant le pilote à l'âge de 16 ans, tandis qu'il s'était distingué à un match de rugby, en cassant la figure de l'arbitre. Elle connaissait cette photo. L'image blanche et noire flamboyait en projection sur les nuages, les murs, les écrans...

C'était comme un cauchemar.

Le courant humain la déportait vers l'astrodrome : toute la ville voulait assister au débarquement, mais pas Nan. De guerre lasse, elle se mit à se frayer un chemin avec ses coudes ; les femmes l'injuriaient et les loustics sifflaient. La jeune fille finit par s'accrocher, au passage, à la rampe d'accès du « *Solaire Stéréo* ». Décoiffée, son cardigan lacéré, elle monta les marches. Pour une fois, elle réintégrait cet antre avec le sentiment de sécurité d'une naufragée. Ici, n'est-ce pas, les gens ne pensaient guère aux astéroïdes détruits, aux spéculations sur l'hyperespace : c'étaient de bonnes punaises, bien gonflées de sang terrien !

Cependant, dès les premiers pas dans le hall, elle comprit son erreur : même au « *Solaire* » tout n'était que désordre et enthousiasme, les salves des canons à réaction faisaient sauter les parois en plexi et des marionnettes s'agitaient sur les écrans.

Au rez-de-chaussée, les opérateurs tombaient de fatigue. Le jeune premier du feuilleton suait désespérément sous une cuirasse d'astronaute et les filles de l'Emission Révigo paradaient, vêtues sommairement d'un scaphandre en cellophane. Cela s'appelait : « *Les Plaisirs du Continuum* ».

Le rédacteur politique, un homme bilieux, ingurgitait son dîner : trois pilules vitaminées. Il interpella Nan :

— « Nangis ! Le bonze vous réclame par polyphonie ! D'où sortez-vous ? Du lit de votre amant ? »

— « Non, » répondit Nan, freinant court une onde meurtrière, « de la morgue. »

— « Comment ? »

— « Votre suicide avait paru dans les bandes du soir. On prétendait que vous aviez avalé votre poche à venin. »

L'homme se dressa, tout vert, mais les portes s'ouvraient déjà. Le rédacteur en chef — le bonze — dévalait du saint des saints. Bedonnant et superbe, il ouvrit les bras à Nan :

— « Bébé-lune ! Ma cocotte en sucre ! Là, sur mon cœur ! Ne me dites pas que vous n'avez pas grandi avec ce type formidable ? Enfin, ce Heller ! Il vient d'Andromède et vous aussi ! »

Il fallut à la jeune fille une incroyable discipline mentale pour répliquer nonchalamment, en retirant ses gants :

— « Il y avait, tout de même, 30 000 colons sur le satellite. Et je n'habitais pas la zone. »

Ils le savaient bien, parbleu ! Mais s'il était parfois question — le jour des piges — au « *Solaire Stéréo* », de Nick le naufrageur, le père de Nan, qui avait perdu obscurément un cargo lunaire, on ne prononçait jamais le nom du grand aïeul — North le pionnier, le maître de la Ceinture Astrale. (Cela n'empêchait pas d'ailleurs le bonze de glisser aux gens influents qu'il « entretenait, par pitié, une petite Nangis sans talent »...)

Maintenant, tout le monde parlait haut, cherchant à situer ce Heller. Il était fils d'un mécano — non, d'un policier astral. Et qui buvait comme un trou. Et sa mère était une taxi-girl... Lui-même était, certes, promis au métier sans gloire de rampant — ces enfants nés sur les astéroïdes ne vont jamais loin...

— « Un paria, en somme ? » souffla le gros critique littéraire.

— « Vous savez, » jeta Nan, « cinquante ans de radotage terrien ne vous donnent pas une idée de l'ambiance d'un satellite artificiel. »

— « Mais encore ? »

Elle parla — et se repentit aussitôt (comme s'ils pouvaient comprendre !) :

— « C'est... eh bien, c'est un effort de chaque instant. D'adaptation, d'abord. De contrôle — que vous ne pouvez relâcher, même si vos veines éclatent. Une stricte discipline et des milliers d'interdits. On vit dans un péril continuel — et l'on se défend. »

— « Des colonies, quoi ! » glissa un sous-fifre.

Nan le gratifia d'un regard clair et vide :

— « Parfaitement, Spieck. Mais un type tel que vous voit autrement les colonies, si tant est qu'il en ait la moindre idée. Vous pouvez vous saoûler dans les limites de la planète-mère ou faire des gosses à une indigène d'Io — on les mettra au Zoo, et tout sera dit. Mais un servant d'ozonateur, sur un globe dépourvu d'atmosphère, ne peut se permettre le luxe des dépressions nerveuses. »

— « Magnifique, Nan ! » hurla le gros critique sorti de ses nuages, « vous avez juste le ton ! Nos cohortes de l'espace — les éclaireurs du système solaire — le devoir, la discipline, la mort, etc ! Qu'en pensez-vous, libre citoyen DK ? »

Le Bonze opinait gravement, envisageant déjà un double feuilleton de luxe. Il fouilla dans ses poches :

— « Cette enfant a de l'étoffe, je l'ai toujours dit. Tenez, bébé-lune, voici mon coupe-file, allez donc interviewer ce zèbre, Heller... Au débarcadère. Vous prendrez un poste-récepteur. Je veux tous les détails : s'il aime les filles neutres, qui était sa petite amie au Dôme N° 1, enfin tout !... S'il est un peu empoté — ça s'est vu — tendez-lui la perche, vous êtes plutôt une jolie petite... Ah ! et puis, vous pourrez signer — pour une fois, sous un tel reportage, « Nangis » fera bien ! »

Et voilà ! Elle l'avait à peine écouté : c'était aussi simple que cela — un ordre qui était une occasion unique. Refuser eût été perdre un emploi difficilement obtenu et se voir fermer les portes de toutes les rédactions...

Viola s'offrirait une crise de grand style et... Nan préférait ne rien prévoir. Elle pensa avec quelque lâcheté qu'on n'aurait sans doute pas le temps de recevoir toute la presse. Machinalement, elle troqua son cardigan en lambeaux contre une pelisse un peu présentable, d'un coup rageur de raisin fit saigner ses lèvres...

— « Alors ? On y court, jeune fille ? » siffla le rédacteur politique.

— « Et comment ! Je passerai avant vous, pour une fois ! »

Dans l'escalier, elle colla contre le carreau embrumé son front brûlant. Des flammes, sur les nuées, dessinaient un visage intolérable. « Je ne veux pas le voir, » se dit Nan. « Non, Seigneur ! Je ne veux pas. »

— « Dieu ailé — Titan — Archange... » susurra derrière elle le critique littéraire. « Je vous fournirai d'autres épithètes — inestimables — quand vous viendrez voir mes micrographies, Nan. »

— « Merci, » répondit-elle. « Moi et les épithètes... Ce Heller me fait plutôt l'effet d'un beau démon. »

*
* *

Elle n'en fut pas moins à son poste, avec des milliers d'autres télécorrespondants, dans une foule qui trépignait sur l'astrodrome.

L'attente touchait au paroxysme. Bien sûr, l'astronef — le K 1 — n'allait pas atterrir devant eux dans l'état pittoresque où il sortait du continuum... Il avait subi sur Neptune un rétamage sérieux. Mais les bruits les plus insensés couraient. Les confrères de Nan subissaient — comme toute la Terre — un vertige spatial et enregistraient sans nécessité ni urgence de larges tranches de conversations, en se servant de leurs dictophones portatifs. « La coque était entièrement tordue, » assurait un astrotechnicien, « comme ça — vous voyez ? On eût dit une bande de Moebius. Et tous les tenseurs trafiqués. Quant aux hommes de l'équipage, ils ont subi d'horribles métamorphoses... » Nan fermait les yeux, enfonçait ses ongles dans ses paumes. « En tout cas, » se disait-elle, « je suis bien tranquille, il ne me verra pas, dans ce magma humain. Plus tard, je pourrai toujours glaner des informations, et je ne signerai pas, bien sûr. »

Et puis, il se produisit, comme toujours, l'imprévisible. Au moment où la sphère lumineuse monta à l'horizon, ce fut le « rush ». La foule reflua d'abord, avec un « han ! » profond, et l'ombre de l'astronef couvrit cette marée haute. Portée par une vague Nan fut soulevée et déposée, malgré ses efforts, sur la plateforme où le navire plongeait en vrille. Mille mains se tendirent — celles des collègues moins privilégiés — quelqu'un lui passait son appareil stéréo, une voix la suppliait de noter « les premières paroles cosmiquement historiques... »

L'énorme boule en métal monoatomique se posa mollement sur l'emplacement qui lui était dévolu — et ce fut un pandémonium : les haut-parleurs hurlaient, les speakers s'époumonnaient. Collée contre la grille qui protégeait le champ d'atterrissage, Nan fut entourée de mille éclairs. Une trappe s'abattit. Les gardes interstellaires firent la haie. Tout le monde savait que les compagnons d'Arno Heller ayant été diversement affectés,

il paraîtrait le premier. L'Hymne Interplanétaire s'enfla, comme un fleuve. A travers la tornade d'hystérie qui montait de la foule, Nan vit s'ouvrir le sas d'accès, surgir une silhouette gainée de métal et de plastique.

Il... eh bien, il n'avait guère changé depuis la Fuite des Cavernes. Avec un léger froid au cœur, Nan nota qu'il n'avait pas perdu un centimètre de taille ; son réservoir d'oxygène lui faisait une ombre d'ailes et, sous le scaphandre, ses yeux — comme des lacs nocturnes — souriaient.

Il leva la main en signe de salut et dit : « A cette bonne vieille Terre ! » Les émetteurs rugirent, le cérémonial prévu dans ses moindres détails rythma la folie humaine, et Nan se mordit le poignet pour s'empêcher de trépigner et de crier avec les autres tant le délire était contagieux. Avec une angoisse sans bornes, elle comprit tout à coup que LUI AUSSI SAVAIT COMMENT LES CHOSES SE PASSERAIENT : les yeux sombres et sans éclat fouillaient la foule, les lèvres sanglantes esquissaient un nom. Une pensée impérieuse la joignit, comme une flèche de glace :

Où es-tu, Nan ? Je sais que tu es là. Réponds-moi. Tu te caches. N'est-ce pas un peu lâche, Nan ?

Mais elle n'allait pas se découvrir ni surtout discuter ! Si cela recommençait, elle était perdue... C'est pour cela qu'il avait choisi ce terme : « lâche » ; il la savait sensible à un tel défi. Nan enfouit son visage dans ses mains et, discrètement, se faufila parmi le magma vivant. Elle se fit très petite et réussit à passer sous une bâche. Les grilles étaient là, elle les ouvrit et se mit à courir.

C'est ainsi qu'elle s'était retrouvée devant les vitrines de l'astrogare...



— « Nous avons très peu de temps, » affirma Earl Stanley qu'elle avait totalement oublié, parmi les lueurs orangées du Bar des Adieux. « Mais si nous nous pressons, le commandant de l'astroport, qui est un ami, nous obtiendra une licence spéciale. Il se trouve que je suis le seul officier célibataire de la mission. »

— « Voilà, » dit Nan, atterrissant avec aisance dans le présent, « une demande en mariage bien singulière. Nous ne nous connaissons pas... »

— « En êtes-vous sûre ? » demanda-t-il, les yeux dans les yeux. Leur lumière marine ressuscita avec une si cruelle netteté la Vallée Heureuse, la grève battue des vents et l'océan originel, que Nan baissa les cils. Elle répondit, comme une simple jeune fille terrienne :

— « Je me trompe sans doute. Je serais au regret de vous causer des ennuis. »

— « Vous êtes trop modeste, » répondit Earl. « J'allais passer un temps indéterminé dans l'espace, sans compagnie féminine, de sorte que vous pouvez m'accompagner sans remords. Bien entendu... » (un léger soupir trahit une angoisse de naufragé, le désir d'atteindre au plus vite une rive ferme) « ce ne sera qu'un « contrat interastral », de sorte qu'au retour sur la Terre vous serez libre. »

(Elle lut dans sa pensée et copia aussitôt l'attitude d'une jeune fille Terrienne — « vraie », s'entend.) Elle porta ses deux mains jointes à sa gorge, suffoqua un peu et murmura :

— « Vous êtes très bon... »

Il haussa les épaules :

— « Ne me surestimez pas, j'aurai sans doute plus besoin de votre compagnie que vous de la mienne ; je ne suis ni un héros ni un martyr. Mais pas une brute non plus. Pour être loyal, je vous préviens : vous me plaisez terriblement, Nan de Nangis. »

Elle plongea, délibérément, dans la vague verte de ses yeux et ses appréhensions s'évanouirent : elle ressentait un désir de repos sans bornes, une apaisante sécurité. Faisant taire toutes les voix, elle posa dans sa main une petite main glacée. Elle dit, sincère :

— « Vous me plaisez aussi, Earl. Beaucoup. »

Les formalités de la licence et du mariage prirent exactement trente-deux minutes.

CHAPITRE II

A BORD DU « TÉMÉRAIRE »

L'astronef s'appelait le « *Téméraire* » ; c'était une super-fusée atomique de grand tonnage, mais autre chose aussi. En mettant pied à bord, Nan tendit ses antennes et réalisa qu'elle n'avait jamais fait partie d'un ensemble aussi puissamment outillé — toutes les nouvelles applications de l'électricité et du magnétisme étaient là, et la machinerie utilisait ses propres matières fissiles. Ce n'était pas un navire, mais une colonie en marche vers l'espace ; il y avait dans les cales de quoi reconstituer l'atmosphère d'un astéroïde détruit — ainsi que les matériaux d'une station. Peut-être même, supposa Nan en se risquant aux tréfonds de la coque, des régulateurs de gravité, de quoi attirer dans l'orbite d'Andromède des météorites, pour compenser son émiettement... Des cerveaux de spécialistes lui offrirent, au passage, la vue d'une Ceinture Astrale éclatée, dont les débris pourraient servir... Un atomiste désabusé voyait un archipel gazeux, dans le genre de l'Anneau de Saturne. « Mais alors, » se dit Nan, « ils ne savent même pas ce qu'ils trouveront, et ils s'embarrassent de cette foule ! Voilà bien les Terriens ! »

La cérémonie un peu bâclée, qui s'était déroulée dans la salle des fêtes de l'astrogare, lui laissait une impression décevante. Le commandant du port, légèrement essoufflé, les attendait dans un coin de l'immense local, un cirque à contenir les masses. Son ombre, en surimpression, se découpait juste sur la fusée rose et argent. Un ami d'Earl, ce titan à crinière de lion ?... Tandis que le révérend Petrus (du rite interstellaire) prononçait les paroles d'usage, Nan voyait dans le vitrage dépoli, sur fond de Voie Lactée, la même jeune fille — pas tout à fait Terrienne. Rien n'avait changé dans l'image, sauf la présence derrière ses épaules de ce grand

garçon, que ses aînés traitaient avec déférence. Nan avait une boule dans la gorge (*Comme si je remontais à des millions d'années en arrière — pour aboutir à cela !*) et Stanley était un peu pâle.

Elle n'osait pas encore l'appeler « Néor »...

Nan avait redouté vaguement que quelque chose se produisît au cours de la cérémonie — espéré peut-être la foudre, des cris, l'irruption d'une force surhumaine ; elle eût vu sans étonnement, comme autrefois, crouler les piliers de marbre et surgir des trombes d'eau. Mais rien ne troubla l'ordre ; le commandant de l'astroport et le révérend offrirent leurs vœux au couple. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la coursive, momentanément déserte, qui menait au quai, Earl fit un pas vers elle, comme s'il traversait un abîme, et se pencha. « Veux-tu que je t'embrasse ? » demanda-t-il, la tutoyant pour la première fois. « C'est à toi de le dire. Tu sais bien que moi, je l'ai désiré dès le moment où je t'ai vue, là, devant cette fusée, avec du sang aux mains et ton visage de petite fille pathétique. »

— « Il y a deux heures ? » fit-elle.

— « Ou une éternité. »

— « Va pour l'éternité. Embrasse-moi. »

Elle analysa ses impressions : c'était difficile de redevenir Terrienne, mais Néor l'aidait ; elle remontait de l'abîme, elle avait froid, mais il la réchauffait — il n'y avait pas seulement les ténèbres tournoyantes, le néant et les étoiles, mais un havre de calme, de vertes prairies terriennes et le flot caressant le sable argenté. Et ce baiser n'avait aucun rapport avec le pansement de feu et de glace que ses blessures avaient connu...

Ils étaient arrivés sur la jetée et Stanley lui offrit le bras pour traverser la passerelle. Un éclair de magnésium jaillit — un instant elle se sentit prise, comme dans un filet, dans un impitoyable regard venu de la foule. « Eh bien, tu viens un peu tard, » pensa-t-elle en résumant le cri qui montait à ses lèvres, et elle s'appuya, par défi, au bras d'Earl. Quelques passagers attardés et des membres de l'équipage montèrent à leur suite.

Le commandant Georg Szubniak, un géant débonnaire, accueillit Earl avec un visible soulagement : « J'ai eu peur, » lui confia-t-il, « d'un contre-ordre en ce qui vous concerne, je m'entends mieux avec vous qu'avec le reste de l'équipe, vous savez... » — « Oh ! non, » fit Stanley, souriant seulement du coin des lèvres, « il ne peut y avoir de contre-ordre pour moi. » — « De quelle équipe parlait-il ? » demanda Nan un instant plus tard. — « Comment, je ne te l'ai pas expliqué ? Nous sommes quelques savants attachés à la Mission : Borelli le biologue, Karpoff l'atomiste, Vère qui représente la chimie... » — « Et toi ? » — « Oh ! moi, je fais un peu de tout, » sourit-il, sans gaîté. « Tu ne te doutais pas que tu épousais un redoutable personnage ? »

L'appel des noms se fit sur le pont des premières, un hall tapissé de statistiques et d'écrans, vaste comme une église. Equipage compris, il y avait à bord 340 créatures humanoïdes — Terrestres, Martiens et métis ; on avait éliminé les Vénusiens, trop fragiles.

Les antennes hypersensibles de Nan établirent aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'une relève ordinaire ; le contingent, qui se subdivisait en deux

groupes inégaux — les spécialistes et les colons — présentait, malgré sa diversité, deux caractères communs : il y avait là des ambitieux et des désespérés.

Les premiers appartenaient à l'espèce qu'elle connaissait bien : astrotechniciens de métier, sèches doctoresses ès sciences, astrophysiciens dégingandés et fringantes aides sociales. Quelques personnages avaient les poches de leurs combinaisons gonflées de manière significative, et l'écusson des gardes interplanétaires à leur revers. Cependant ce groupe privilégié se différenciait des « Spetz » que Nan avait côtoyés sur la Terre : ils étaient tous marqués des signes « trop » ou « pas assez ». Certains, dévorés d'ambition, accumulaient les expériences et quêtaient les débouchés ; ils étaient un peu jeunes — ou juste trop âgés, disqualifiés par un léger soupçon d'hérédité, de nervosité ou de carie dentaire, tout ce qui transforme en tragédie les voyages extérieurs. D'autres s'étaient laissés aller à une époque imprécise, il leur manquait un stage ou un diplôme essentiel ; sous leur apparence normale, on décelait une angoisse... Un chargement juste un peu avarié...

Ils avaient refusé des postes médiocres dans la périphérie terrienne, et risquaient le tout pour le tout. Repeupler un satellite de l'importance d'Andromède n'était pas déchoir...

La masse bigarrée des colons était plus vivante, plus saine, mais Nan aspira un imperceptible relent de misère. Sous l'obligatoire tenue interplanétaire, elle entrevoyait des têtes de louve, aux mèches dépeignées, des mâchoires à croquer un monde, des coudes filiformes d'adolescents. Beaucoup de ceux-là adoraient l'aventure... Ici, le désespoir, l'inadaptation étaient la marque courante. Dans un univers mécanisé, les foules passent sous le laminoir et les déchets sont expulsés : il y avait là le petit artisan, le petit bourgeois ruiné, l'ouvrier qui « ouvrait sa grande gueule » et le vagabond. Quelques Martiens, en quête d'un statut plus large — et des humanoïdes réussis. Des pères de famille en révolte contre l'eugénisme. Quelques fortes têtes, d'anciens relégués sur Pluton qui formaient le noyau le plus dur...

Pour le premier groupe, Andromède était une chance — et un risque. Pour le second, une planche de salut.

Nan haussa les épaules : elle avait sans doute tort de s'alarmer. C'était l'habituel contingent des premières caravelles, et les anciens colons d'Andromède ne valaient pas mieux.

Ils avaient à leur tête un jeune capitaine aventureux : North de Nangis...

*
* *

Elle se sentit un peu moins à l'aise, lorsque Stanley la présenta à un groupe assez guindé, sous l'égide du commandant du bord. Elle sut que c'était son clan à lui ; ici, tous les noms étaient célèbres. Il y avait parmi eux des savants à la renommée mondiale : Karpoff, un personnage distingué et désabusé ; Vère qui affectait les allures d'un funambule, portait des cheveux longs et se rongeait les ongles ; Borelli, fameux biologiste et

incorrigible charmeur. Mieux encore que les hommes, les femmes situaient ce groupe brillant. A moins de « valoir X millions », on ne pouvait se permettre d'arborer des solitaires aussi spectaculaires que ceux d'Elisa Borelli, doctoresse en puériculture, ni — à cinquante ans — ce teint de roses et de lys. La stéréo avait popularisé le visage ingrat et les mains capables d'Olga Karpoff, la psychotechnicienne. Et Una Vère — eh bien, c'était Una Vère ! Une poitrine et des jambes célèbres, « le plus beau tour de hanches de la stéréovision ». Nan calcula qu'elle avait franchi victorieusement, à coups d'injections d'hormones, l'âge moral de « conseillère en crèmes de beauté ».

Etait-ce à cet instant qu'une sourde angoisse qui la travaillait depuis... (depuis quand déjà ? Le premier regard échangé — la cérémonie de l'astrogare — ou avant ?) remonta à la surface ? Pourtant, pensait-elle, ce navire était normal, simplement un peu plus puissant, un peu mieux adapté à sa tâche que les autres... (Oui, mais à quelle tâche ?) Ces colons étaient des gens ordinaires. Chaque expédition sérieuse comptait plusieurs savants et ceux-là n'étaient pas des moindres. Des découvertes dans le domaine de la chimie avaient illustré Vère et seul son mariage — mal assorti — l'avait obligé à quitter une chaire de recteur... Bien sûr, il y avait les idées bizarres de Karpoff... Borelli expiait sans doute quelque éclatante fredaine. Leurs femmes les suivaient.

Et Earl ?

Aucune faille dans sa cuirasse. On repérait en lui une tension de métal, une pureté, une dureté de diamant. A côté de ces gens dont chacun portait une tare imperceptible, une fêlure légère, c'était un habitant d'un autre univers.

Tout à coup, elle eut froid. « Earl à moi, » se dit-elle.

— « Chérie, il faut que je te présente à mes amis, » fit Stanley.

Elle voulut leur plaire. N'ayant pas eu le temps d'endosser cette tenue interplanétaire, sous laquelle les passagers ressemblaient à des elfes scintillants, à des scarabées mordorés, elle s'arrangea juste pour hausser son tonus vital, devint instantanément pareille à un ange du Pérugin, fit briller ses cils et ses cheveux d'un éclat insoutenable. De tels effets étaient sûrs, mais ne duraient pas. Ses compagnons du voyage se récrièrent d'enthousiasme. Una Vère complimenta Earl sur « cette perle, cette merveille de dix-huit ans ! » — « Vous nous la laisserez pendant ses loisirs, » ajouta-t-elle, se tournant vers Earl, avec les grâces d'un serpent qui ondule, « à la stéréovision, nous lui ferons un succès — et il faut bien distraire nos héros, n'est-ce pas ? »

— « Je ne suis pas photogénique, » bredouilla Nan. Elle pensait qu'on n'avait jamais pu la photographier : elle brouillait les plaques. Pour ses papiers d'identité, elle avait présenté un masque habilement maquillé.

— « On va s'amuser comme des petits fous ! » proclama Elisa. « Tout le monde dîne à la table du commandant, nous avons un bon orchestre Martien et, dès ce soir, nous organisons une sauterie... »

— « Oui, oui ! » stridula Una. « Ce n'est pas parce que, pour des raisons patriotiques et solaires, nous allons vivre dans un désert — dans

un désert ! — qu'il faut nous déguiser en Saturniens ! Nous mènerons une vie de kermesse héroïque — héroïque ! »

Elle répétait chaque trouvaille au moins deux fois. Earl entraîna Nan, sous un prétexte plausible : elle devait endosser sa tenue. « Mais je n'en ai pas ! » s'exclama la jeune femme, arrivée au coude d'un couloir. « Earl, c'est insensé, je n'ai rien avec moi, pas même une brosse à dents. Et cette Una Vère doit voyager avec cinquante malles de travestis ! »

— « N'ayez aucune crainte, » sourit-il. « Chacun de nous reçoit un nécessaire avec les vêtements indispensables ; j'ai choisi les vôtres. Tenez, voici la clef. Faites vite. Je monte au poste de pilotage. »

La clef portait le N° 217. Nan trouva la cabine au fond du couloir, un écrin de sélénium et d'émail blanc, avec une couchette étroite, une peau d'ours blanc à terre, une coiffeuse qui se rabattait et des placards. Dès le seuil, le sixième ou le septième sens de la voyageuse repéra, dans les parois, des courants magnétiques déclenchables, un variateur thermique et un tableau d'appel.

Earl Stanley était sans doute un nouveau venu à bord, car sa personnalité n'avait pas encore imprégné les parois lisses, mais Nan ressentit une angoisse et la présence d'un terrible secret. Elle crut entendre sa voix : « Tu ne savais donc pas que tu avais épousé un personnage redoutable ?... » Il fallait se hâter. Au milieu de la cabine blanche, pareille à un cercueil spacieux, elle ferma les yeux, tendit ses mains — les doigts écartés comme des antennes — et fit le tour de la pièce. Pas un livre, pas un papier d'identité, rien. Le premier placard renfermait une salle de bains et le second un jeu de scaphandres et d'armures interplanétaires ; sur un cintre, était suspendue une robe « couleur du temps ». Sur la coiffeuse, étincelait un mince diadème de perles à la monture de platine. Earl avait choisi sans hésitation la nuance et le bijou qui s'accordaient à ses yeux incertains, à son émouvante pâleur.

Fascinée, Nan fit, d'instinct, les gestes que toute femme retrouve devant les miroirs et l'eau courante ; elle prit une douche rapide, brossa ses boucles et s'inséra dans la gaine à mille reflets. Elle sourit même à l'image de cette étrangère, avivée par les fards, et plus capable de lutter, de séduire... Cependant elle cherchait toujours, fébrilement, autre chose. Enfin son septième sens la mena vers une invisible rainure dans les parois, une troisième porte, fermée. Celle-ci ne s'ouvrit pas sous son regard. Nan marcha sur le réduit et envoya dans la serrure un courant électro-magnétique individuel. Une décharge sérieuse l'envoya au parquet.

Dans cette position incommode, elle essaya ses ondes mentales et pénétra cette fois sans encombre dans une petite pièce meublée d'instruments compliqués. Il n'y avait là nul bélino, aucun enregistrement qui pût la guider, et — ses expériences personnelles mises à part — elle était médiocre physicienne. Elle s'appliqua à réduire les radiations des objets à des schémas, capta des données de topologie et des précisions mathématiques — cela évoquait, de très loin, ses voyages fulgurants dans l'espace-temps, mais sur un mode mécanique, élémentaire. Elle capta un terme : la Distorsion Spatiale... *Ils appellent ça la Distorsion Spatiale ? Pauvres cré-*

tins. Qui donc avait parlé de cela devant l'astrogare ? Il s'agissait d'un Comité...

Elle en était là lorsque la porte glissa silencieusement sur ses gonds. Earl, entra, vêtu de blanc, paré d'une beauté hautaine, et la considéra avec amusement. Se rendant compte de sa position humiliante — elle était toujours à terre, une cheville tordue, douloureuse — elle essaya de se redresser et chancela. Earl vint à son secours et la fit asseoir sur la couchette.

— « J'ai frappé, » dit-il, « mais vous ne répondiez pas et j'ai eu peur que vous ne vous sentiez mal. Cela arrive, au décollage. Comment trouvez-vous votre installation ? »

— « Très jolie, » répondit-elle, avec rancune. « Un peu étroite pour deux, peut-être. »

— « Ne vous occupez pas de moi ; durant les premiers temps j'aurai beaucoup à faire et je logerai au poste de pilotage. » Son regard parcourut les parois lisses, les placards, et il ajouta, entre deux tons : « Je vois que vous avez joué à la femme de Barbe Bleue. »

— « Oui. »

— « Et vous n'avez pu ouvrir la troisième chambre. »

— « Non. »

Elle n'aimait pas mentir, et utilisait l'omission.

Il alla vers la porte et inspecta la serrure faussée ; un léger sifflement monta à ses lèvres. Se tournant brusquement vers Nan, il demanda :

— « Qui êtes-vous donc ? »

Elle haussa les épaules, avec lassitude :

— « Je vous ai dit que j'étais Nan de Nangis. Maintenant je suis aussi — probablement — votre femme. »

— « Je ne parle pas de cela. Pour mettre cette serrure dans un tel état, il fallait que vous disposiez d'énergie électrique — or, sur la jetée, on vous a passée aux rayons X et vous n'aviez rien sur vous. J'avoue que j'ai eu des soupçons dès votre premier regard — à voir aussi la manière dont vous lisiez les pensées apparentes. Puis j'ai vu cette goutte de votre sang, sur le mouchoir... »

— « Et cependant vous m'avez embarquée ! » dit Nan.

— « Il le fallait bien. Je ne pouvais pas vous laisser là et le temps me manquait. Je vous ai même épousée. »

— « Oui. Vous ne reculez devant aucune dépense. Maintenant, vous pouvez encore me débarquer, n'est-ce pas ? »

— « Croyez-vous ? » fit-il. « Il y a quinze minutes que nous avons quitté l'ionosphère terrestre. C'est un voyage sans escale. Je crois que vous feriez mieux de parler... Je veux bien admettre que vous êtes Nan de Nangis, mais aussi autre chose, n'est-ce pas ? »

Elle ne l'écoutait pas : ainsi, ils étaient partis ! L'espace la reprenait, elle était sauvée. Sa cheville ne lui faisait plus mal du tout... Elle sourit, intérieurement, à l'infini ouvert, aux spirales des nébuleuses, aux poussières d'astres, et proposa avec quelque humilité :

— « Ne pourrions-nous pas remettre cette conversation à plus tard ?

On nous attend là-haut et j'ai mis cette robe de bal. Cette longue histoire est pratiquement sans intérêt pour vous. »

— « On nous attendra, » répondit-il. Il repoussa le verrou de la porte et s'y adossa, les bras croisés. Comme Nan souriait faiblement, il ajouta avec humeur : « Oh ! je me doute bien que ce sont là des précautions stupides, vous vous jouez des barrières et des courants. Maintenant, pourquoi croyez-vous que je vais sur Andromède ? »

— « Je ne sais pas, » avoua-t-elle avec franchise. « Vos barrières mentales ont tenu. »

Il répondit sèchement :

— « Je m'en félicite, on nous a appris certaines disciplines, à nous aussi. Ecoutez, » reprit-il avec une passion inattendue, « il se passe en ce moment dans le système solaire des choses qu'aucune physique, aucune chimie ne sauraient expliquer, des choses abominables, absurdes et folles qui mettent cet univers en danger. Un peu partout des forces chaotiques sont déchaînées, elles se moquent de nos lois, de notre stabilité, de notre science, et détruisent des mondes en se jouant.

» Le désastre d'Andromède n'est pas un fait unique, mais un symptôme ; il sort du cadre, parce qu'il se situe sur un satellite isolé, où l'action hostile n'a pu être travestie. Aussi avons-nous quelque chance de surprendre nos ennemis qui se déguisent en éléments, en humanoïdes et même en puissances cosmiques. D'autres passagers du « *Téméraire* » sont envoyés sur Andromède pour rebâtir. J'y vais, moi, pour empêcher de nouveaux désastres... »

— « Vous êtes un espion, » dit Nan avec dégoût.

Il releva la tête, fièrement.

— « Non, je suis le Commissaire à la Distorsion Spatiale et c'est bien autre chose. Un espion est celui qu'on dépêche en pays étranger et qui se cache ; moi je vais en territoire solaire et je combats la visière levée. Le danger que je cherche à dépister menace toutes les races intelligentes : celles de la Terre, de Neptune ou de Mars. Nous avons tous un ennemi commun, une cause commune... »

— « Je ne crois pas que ce soit la mienne, » dit Nan, avec circonspection. « Je ne vous l'ai pas caché : je n'aime pas ce monde. Mon plus grand désir était de quitter la Terre. Et en quoi pourrais-je vous être utile ? Les facultés *psi* ? N'importe quelle Terrienne en possède une bonne dose. L'intuition féminine ! Prenez donc Una Vère... »

Ce n'était pas très intelligent, elle s'en rendit compte aussitôt ; par bonheur, Earl s'en moquait éperdument. « Au diable Una Vère ! » lança-t-il irrité. « Vous ne voulez pas parler ? Eh bien, suivez-moi dans ce réduit où vous vouliez tant pénétrer, c'est mon cabinet de travail. Je vous montrerai quelque chose et cela vous décidera peut-être à ne pas ruser — pour une fois. N'ayez pas peur, » ajouta-t-il d'une voix radoucie, « je ne vous ferai aucun mal. »

— « Quel mal pourriez-vous me faire encore ? » demanda-t-elle, en se dirigeant vers la troisième porte, avec une allure de jeune reine déchue, traînant sa cheville foulée et sa robe couleur du temps. Son mince diadème

étoilait la cendre de ses cheveux et Earl eût voulu la prendre dans ses bras, la couvrir de baisers, en lui demandant pardon — ou encore la faire débarquer sur le premier astéroïde désert...

Debout sur le seuil, elle questionna :

— « Vous avez ces micro-films sur vous ? »

— « On ne peut rien vous cacher. Comment le savez-vous ? »

— « Parce qu'il n'y en avait pas dans ce cagibi, » répondit-elle avec dédain. « Vous savez que j'en ai fait le tour, tout de même. Et il s'agit des prises de vues de la Ceinture Astrale, n'est-ce pas ? C'est bien dans la tradition des autorités terriennes : on vous communique ces documents au moment où vous ne pouvez plus faire marche arrière. »

Ils prirent place devant le petit écran individuel et Earl projeta les images d'une fin du monde. Ils plongèrent dans de vastes ténèbres, où clignotaient de froides étincelles blanches — des univers éloignés qui n'avaient pas participé à l'apocalypse. La caméra de la fusée de reconnaissance plana et saisit — noir sur noir — des formes opaques, des débris si exigus que Nan pensa : « Il n'y a plus de Ceinture Astrale. » Elle savait mieux que personne que c'était jadis un archipel de satellites vivants, des postes perdus aux confins du système solaire, où une poignée d'hommes souffrait et luttait. Le viseur piqua verticalement vers une ombre plus grande qui venait à lui ; un relief rugueux, des arêtes blanches de cratères, des rocs se profilèrent. Nan réalisa qu'Andromède avait perdu toute trace d'atmosphère, mais que le noyau brûlait encore, secoué d'explosions.

A la surface, il ne restait rien d'une domination humaine, établie depuis un siècle. Aucun séisme normal n'avait pu produire de tels dégâts. Des secousses orbitales, soit ! Elles étaient prévues et parées. Les dômes des trois bases étaient coulés en lécite ignifugée et microacier, pourtant ils s'étaient repliés « comme une feuille qu'on roule » (Nan se rappela le terme horrible, employé par le dernier colon). Les structures monoatomiques surgissaient, écrasées en spirales, comme si elles avaient été aspirées par des tourbillons énormes. Çà et là, pointaient des grues émiettées ou scintillaient des lacs de métal fondu. Quelle effroyable tornade avait passé par là ? Qu'était-il advenu de la vie organique ? Comme pour répondre à sa question, le viseur se mit à fouiller les entonnoirs, pareils aux cratères lunaires.

Il pénétra dans une excavation située sous un dôme et Nan faillit crier à la vue d'un magma de tissus et de chairs carbonisés : les servants des pièces atomiques et le personnel civil de la petite planète, avec leurs familles, s'étaient réfugiés là...

— « Regardez donc, » dit durement Earl Stanley.

L'appareil enregistreur survolait maintenant l'unique « ville sous globe » d'Andromède. Il ne restait plus de l'écran protecteur que quelques superstructures semblables aux vertèbres d'un monstre fossile. Mais cette face du satellite était plus épargnée et Nan vit, sous les pylônes, le plus émouvant : quelques ruines, de véritables ruines terriennes — des vestiges de maisons blanches de style colonial, des serres défoncées et des jardins noirs...

Des êtres humains avaient vécu là — non à la façon des navigateurs de l'espace qui emportent avec eux leur Terre, dans la coque de leur nef, mais attachés et s'efforçant de reconstituer leur paradis perdu. Ils avaient bâti leurs habitations sur les roches atomiques et cultivé des fleurs sur un humus rapporté. Des machines à reconstituer l'atmosphère avaient tourné dans le vide. Les hommes avaient dressé entre eux et le néant une frêle barrière et allumé d'énormes soleils roses, pour créer le jour et la nuit, parce que le cerveau humain ne peut supporter le scintillement éternel, immobile des nébuleuses. Le résultat avait d'ailleurs dépassé leurs espérances — les prospectus de tourisme ne mentaient qu'à moitié : les roses d'Andromède étaient grandes comme des cadrans solaires et gorgées de parfums, la culture intensive donnait des mangues qui pouvaient nourrir une famille et des pamplemousses gros comme des pastèques. Les jardins en terrasses, pourpres, bleus et indigo, descendaient mollement vers l'unique lac dont l'eau d'émeraude, saturée de vies organiques, était si lourde qu'elle ne frémissait pas.

Cent ans. Andromède avait existé un peu plus de cent ans ! Des êtres humains étaient morts, d'autres étaient nés. Les jeunes, dont les yeux s'ouvraient sous le bombardement de particules cosmiques, ne connaissaient d'autre horizon que les ténèbres, d'autre patrie que ce globe irisé de néons...

Le viseur hésitait devant une colline aux courbes gracieuses. Il s'était éloigné de l'épicentre du cataclysme, situé au niveau du Dôme N° 1. Il trouva les vestiges d'une maison basse, construite en matériaux terrestres et qui semblait très ancienne pour la station ; des tronçons de colonnes blanches la ceignaient, formant une véranda et un péristyle. Elle avait été écrasée par les tourbillons, mais l'on se rendait compte encore que ses proportions étaient harmonieuses et ses salles, nobles. Le plan linéaire indiquait une bibliothèque et une réception. Le jardin n'était qu'un amas de cendres, parsemé de tumulus qui étaient des tombes plus vieilles. D'autres bâtiments, qui avaient souffert davantage, profilaient alentour leurs carcasses calcinées.

— « Cette maison, » dit Nan de Nangis d'une voix blanche, « vous savez ce que c'était ? La résidence — l'ancienne résidence — de mes grands-parents. J'ai grandi là. Leurs tombes étaient dans ce jardin. Mon père n'a pas eu la sienne... Je crois, Earl Stanley, que je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir montré ces choses ! »

Il répliqua, de la même voix dure :

— « Il fallait bien que vous soyez renseignée. »

Les lumières s'étaient rallumées, elle vit Earl pâle, le coin des yeux injecté de sang. Il ajouta : « Je crois vous comprendre, en partie. Je suis né sur la Terre, mais j'ai passé mon enfance aux avant-postes de Mars, avec mes parents... Mare Chronium, c'était un sol ingrat où beaucoup des nôtres sont tombés. Si l'on me disait que leur sacrifice n'a servi à rien, je me sentirais pris d'une rage froide.

» Venez, Nan de Nangis, que je masse votre cheville, sinon elle va enfler et demain vous ne danserez pas avec le commandant. »

— « Je ne danserai pas du tout, » fit-elle, butée.

— « Mais si ! Et maintenant, allez-vous me confier vos coupables secrets ? »

Elle leva vers lui ses yeux à la transparence d'onyx, de diamant viride, ses yeux inhumains. Ses pupilles s'élargissaient.

— « Ma cheville n'a absolument plus rien, » dit-elle. « Voyez vous-même : j'ai rétabli la circulation du sang et dégonflé l'épiderme. Maintenant, vous me croirez sans doute si je vous dis — ce que vous soupçonnez déjà ?... »

— « Dites. »

— « Je suis une mutante KZ d'Andromède. »

*
* *

Une sonnerie se déclencha au tableau d'appel.

Le commandant Georg Szubniak demandait par polyphonie le Commissaire à la Distorsion Spatiale, aux troisièmes. Le film — un peu expurgé — sur la Ceinture Astrale venait d'être projeté, et les passagers le prenaient assez mal.

— « Vous devriez leur faire une petite conférence », claironnait le brave astronaute. « Ils sont un peu démontés, vous comprenez ? Ils ne s'attendaient pas tout à fait à ça... »

— « Ils s'attendaient à quoi ? » demanda Earl, à brûle-pourpoint. « A hériter les serres et les palaces de la station ? Rien ne les prédestinait à de telles facilités, ils n'ont qu'à revoir leurs fichiers individuels. »

Il n'en descendit pas moins, décidé à employer un langage direct et à renvoyer sur la Terre, par le premier courrier, ceux qui flancheraient. Une foule houlait dans l'entrepont des troisièmes et la résolution de Stanley vacilla devant les femmes qui composaient la moitié du troupeau et dont beaucoup berçaient des enfants : ceux-ci ne supporteraient pas un second voyage. L'écran était éteint, mais il semblait que l'ombre du globe calciné se dressait encore, comme une menace. Du fond de la salle, Nan, qui avait suivi Earl, admira, quand il monta sur la tribune, sa stature et ses cheveux étincelants qui bouclaient. Des gardes interplanétaires se placèrent aux issues.

— « Le commandant m'a demandé de vous parler, » prononça Stanley. « Il semble qu'il y ait, parmi vous, des mécontents. N'oubliez pas que vous êtes tous des volontaires. Vous avez quitté la Terre de votre plein gré ; elle ne vous a point été hospitalière, vous étiez pauvres ou vexés, vous désiriez l'aventure ou le changement, et personne ne vous a demandé vos raisons. La Fédération vous a pris pour ce que vous êtes — des êtres humains adultes qui savent ce qu'ils font et répondent de leurs décisions.

» Maintenant, vous avez vu ce qui vous attend sur Andromède. Moi aussi je l'ai vu : en même temps que vous. Des ruines, un travail de bâtisseurs, mais aussi un sol libre et en friche. L'humus de ce globe est parmi les plus riches du système solaire, encore engraissé par les résidus du cataclysme. Pourtant ce sera dur ; nous devrons d'abord travailler sous sca-

phandre et vivre dans la coque de l'astronef. Nous devrons tout reconstituer, jusqu'à l'atmosphère respirable, bâtir une astrogare et un village sous globe ; cela prendra des mois et même des années. Nous ne pourrons nous soucier que plus tard d'un confort élémentaire. La principale richesse d'Andromède a toujours été sa teneur en uranium ; en dernier lieu, elle était en passe de devenir la station la plus importante du commerce solaire : il faut qu'elle récupère cette place au plus vite. C'est pour cela que la Terre vous envoie, et elle vous donne les moyens de remplir votre tâche. Ce navire emmène avec lui toutes les machines de première nécessité : les transformateurs, les générateurs atomiques, les excavatrices à ultrasons, tout ce que la planète-mère a fait de mieux en matière d'équipement moderne. Et les armes, naturellement. Car nous travaillerons armés.

» Je le répète : les conditions de vie seront dures, mais vous vous en doutiez en signant vos contrats. Ceux qui tiendront seront riches au bout d'une décade et ils pourront repartir chez eux.

— « Comme les anciens colons... » prononça une voix assourdie dans la foule.

— « Parfaitement ! » dit Earl. « Seulement, les anciens colons ont préféré rester ; ils ont vécu et proliféré — trois générations sont nées sur Andromède. Mais il n'y a pas de globes préservés des cataclysmes astraux — la Terre même a conservé sa peur des comètes. »

— « Trois générations... » murmura une femme. « On dit ça ! Il paraît qu'il naissait des monstres... »

Les sourcils d'Earl, qui semblaient tracés au pinceau, se levèrent sarcastiquement :

— « Demandez à ma femme. Elle est née sur Andromède, fille et petite-fille de colons. »

Un chuchotement courut. Profitant de cette accalmie, Earl demanda : « Quelqu'un a-t-il des questions particulières à poser ? »

Tout au fond de la salle, un homme basané se leva ; il avait tout d'un ancien corsaire — un court collier de barbe et un fort accent écossais.

— « Nous voudrions savoir, » fit-il, « si l'on a découvert les causes véritables du désastre. »

— « Que vous a-t-on dit sur la Terre ? »

— « Qu'il y avait eu une série de secousses orbitales, telles qu'en provoque le passage d'une comète. »

— « Et vous n'y croyez plus ? »

— « Non. A moins que ce soit une comète nouvellement découverte, parce que l'axe des secousses ne correspond à rien. Ni les dévastations. »

— « Astrophysicien en rupture de labo, hein ? »

L'homme rougit :

— « Ce n'est pas un crime. »

(« Non, » enregistra Earl, « seulement, tu te trouves inscrit comme mécanicien de 3e classe... un détail à revoir. ») « Eh bien, » reprit-il, « puisque vous en avez la qualité, dites-nous d'abord ce qui vous a frappé dans les dévastations. Cela intéressera vos camarades. »

— « Voilà, » exposa l'homme, en s'enhardissant. « D'abord, au pas-

sage d'un astre errant — nous avons observé ça dans le cas de Biéla II — de fortes masses d'eau sont aspirées et forment des marées, les points culminants — édifices et rochers — sont balayés, enfin il y a, presque toujours, une chute de météorites provoquant des incendies. Dans le cas où la comète se rapproche encore, l'atmosphère s'enflamme et l'oxygène de l'air est rapidement consumé. Enfin, en dernier lieu, les deux axes d'orbite interférant, la comète se trouve prise dans la zone d'attraction et choit sur le globe. La collision peut provoquer un éclatement du noyau central — ce qui est le cas pour la plupart des Novae... Nous désignons, en termes techniques, ces phénomènes sous les sigles A, B, C, le dernier étant le sigle de l'éclatement nucléaire. »

— « Dans le cas d'Andromède, quel sigle appliqueriez-vous ? »

— « Eh bien... d'après ces films, il n'y a plus de couche atmosphérique — et cependant il n'y a eu que des incendies partiels, ce qui ne ressortirait nullement au cas B. D'autre part, l'eau du lac artificiel et des canaux semble avoir été aspirée si rapidement que le raz de marée n'a pas eu d'effets. Et cependant les superstructures, telles que les dômes et les grues interplanétaires qui, théoriquement, ne craignent que la désintégration, se sont repliées, comme des feuilles retournées par un courant d'air. Quatrième point, les destructions sont inégales, l'épicentre se situe nettement vers le Dôme N° 1 et l'astrodrome, ce qui, sur un planétoïde de dimensions aussi médiocres, contredit toute théorie de secousses orbitales. En fait, je crois que c'est tout. »

— « Très juste, » dit Stanley. « Vos déductions ? »

L'homme hésita un peu. On pouvait entendre, dans le hall, la respiration haletante de la masse. « Eh bien, » reprit-il encore, « je ne suis après tout qu'un ancien étudiant en astrophysique, je raisonne par associations d'idées. Il semble qu'un énorme tourbillon se soit déclenché au niveau de la surface, devant le Dôme I, et cela a creusé un entonnoir, un trou titanesque, si vous me comprenez, et toute la baraque a été aspirée dans cette direction. Seulement, comme Andromède n'avait qu'une couche d'atmosphère très mince, je ne vois pas dans quoi — ni comment — un tel trou s'est creusé... »

— « Bon pour un élève en astrophysique, » sourit Stanley (et Nan, dans l'ombre, aima son singulier sourire — les yeux graves et les coins de lèvres frémissants). « Je peux vous dire qu'en effet, quelque chose de ce genre s'est produit à la surface d'Andromède, quelque chose absolument hors des voies physiques normales, un phénomène que je qualifierais d'artificiel. Cela devrait vous rassurer, en quelque sorte : il ne s'agit ni d'un cyclone, ni d'une comète, d'aucun péril intermittent. Vous savez ce qu'on peut en déduire ? »

— « Un phénomène spontané ?... » balbutia l'homme de la Nouvelle Ecosse.

— « En matière de science, cela n'existe pas. Jusqu'ici, le déterminisme est roi : tout effet a ses causes. Il s'agit de les retrouver et de les éliminer, dans la mesure du possible. Je ne vous cacherai pas que c'est là,

personnellement, ma mission — celle d'un commissaire à la Distorsion Spatiale. Chacun de vous doit m'aider, et s'il ne tient qu'à nous, il n'y aura pas de second désastre sur Andromède. »

Nan songea que, sur la Terre, sauf de rares sommités, personne ne connaissait de visu les membres de la Distorsion Spatiale. Le moment était grave, puisque Earl Stanley révélait ses qualités. La foule le comprit aussi — timides d'abord, quelques applaudissements fusèrent, puis le tumulte monta. Earl fit un signe à l'homme roux et basané qui se fraya un chemin jusqu'à la tribune.

— « Vous vous appelez ? » demanda-t-il.

— « MacLeod. Catégorie F3. Technicien. »

— « Eh bien, MacLéod, il semble que les contacts directs aient du bon ; j'aimerais savoir de temps en temps ce que vous pensez tous et débattre les problèmes qui vous préoccupent. Voulez-vous vous inscrire auprès du commandant comme délégué des colons ? Le centre confirmera. »

Il descendit de la tribune d'un pas allongé. La foule s'ouvrit devant lui, avec un respect involontaire. Après les ovations et les cris, le silence régnait ; les gens réalisaient péniblement, à la manière des masses, dans quelles conditions ils auraient à vivre et à lutter, contre un ennemi sans visage — avec ce chef.

Dans la coursive, MacLeod rattrapa Earl Stanley.

— « Monsieur, » fit-il avec un effort, comme si de donner ce titre lui écorchait la gorge, « je voudrais vous dire que je ne suis pas qualifié... »

— « Oh ! que si ! » dit-il (et Nan chercha en vain dans sa voix l'allégresse du dompteur qui vient de quitter la cage). « J'ai en mémoire votre fiche — le travail a été consciencieusement fait. Vous avez été expulsé des labos pour expériences illicites. Vous avez fait trois ans d'hibernation forcée et sept ans de mines d'uranium. Par conséquent vous êtes l'homme indiqué pour dépister les réactions... Maintenant, mettez-vous dans la tête que seuls le commandant et moi connaissons votre passé terrien, et qu'il n'existera plus à partir du moment où vous mettrez pied sur Andromède. »

— « Merci, monsieur, » dit Jonas MacLeod.

CHAPITRE III

NAN PARLE

— « Et maintenant, » dit-il, « êtes-vous décidée à parler, Nan ? »

Earl n'avait pas eu le temps de quitter l'uniforme blanc, réservé au bal du départ, et Nan jouait distraitement avec sa fourragère. « Vous avez été très bien, » fit-elle. « Tout à fait le gladiateur face aux lions ou le capitaine corsaire qui entraîne ses mutins à la mort ardente. Alors, c'est vous le futur gouverneur d'Andromède, je vois ? »

— « Juste pour la bagarre. Pas à vie, comme votre aïeul. »

La stewardess entrait, avec un seau à champagne et une gerbe de roses terriennes — de la part de Szubniak.

— « Tiens, » dit Nan, « j'oubliais que nous avions quelque chose à fêter ! » Earl emplit silencieusement les coupes, et lorsque la porte se fût refermée : « A notre mariage, » prononça-t-il. « Quoi que vous puissiez en penser... »

— « Mais je n'en pense aucun mal ! » protesta-t-elle. Et elle reprit : « Vous tenez, si je ne me trompe, à savoir quand et comment j'ai compris que j'étais une mutante ?... Eh bien, cela est venu peu à peu... Ecoutez :

» Il existe plusieurs théories sur ce sujet controversé que sont les mutations. Vous savez, bien sûr, qu'il s'agit là d'une action sur les gènes, facteurs d'hérédité. Le XXe siècle déjà employait couramment, à cet usage, des rayons ou des moyens chimiques, comme le gaz d'hypérite, certains sulfamides ou certains phénols. On obtint ainsi, par « dédoublement chromosomique », des plantes géantes, on observa des mutations expérimentales chez les mouches du vinaigre et les souris. Mais, tandis que les savants s'acharnaient à modifier le nombre de cellules nerveuses et projetaient des intelligences préfabriquées, la nature se mit de la partie, elle aussi. Avec une sage lenteur d'abord, sur les planètes éloignées ou mal connues, les îles, les oasis du Nevada... On chercha des explications, on en trouva sans doute. La plus courante, la plus facile était celle des mutants par radioactivité : bombes H ou rayons X. Nous avions empoisonné notre pauvre Terre, désormais elle façonnait des monstres... Il me semble, toutefois, que cette théorie péchait par la base ; bien avant la fission de l'atome, la préhistoire nous avait offert des mutations ; dans l'évolution de la race humaine, il existe une coupure entre les Hommes du Néanderthal et leurs successeurs — semblables et entièrement différents.

» Le tertiaire était peuplé de petits simiens qui s'acheminaient vers une forme plus parfaite, mais ils disparurent sans laisser de trace, et l'humanité découle d'un prototype plus grand apparu subitement. Le transformisme de Darwin n'est qu'un système un peu périmé de mutations généralisées.

» Cependant, la plupart des mutations expérimentales donnèrent des résultats défavorables. Le matérialisme a beau jeu, quand il s'agit de fabriquer des dahlias doubles ou des souris à queue en baïonnette, mais en ce qui concerne les variations cérébrales, les labos terriens accumulèrent les échecs. La nature fit mieux ; du moins, je le crois...

» Sur Andromède, d'abord. »

Elle ne livrait à Earl qu'un résumé succinct de sa pensée. Pour les besoins de la cause, elle abrégeait ou expliquait. Dans ses yeux sans couleur, se dressa l'image de l'incroyable planète, créée par les hommes et qui s'était révoltée contre leurs lois. Andromède — si loin de la Terre qu'on lui appliquait l'épithète d'extrasolaire — roulait à nouveau dans l'infini noir son globe éclatant sous les soleils rosés, ses eaux mortes et ses féeries florales. On peut aimer une terre qui n'en est pas une...

Nan continua :

— Cette maison dont vous m'avez montré les fondations détruites était la mienne. J'y suis née et j'y ai grandi sous la tutelle de deux vieillards aimables. Mon aïeul, à l'issue d'une vie de navigateur haute en couleur, occupait le poste de commandant de la station ; c'était le type même de l'astronaute des temps héroïques, c'est-à-dire idéaliste et amoureux des sciences exactes. Il avait une barbe fluviale et un regard limpide ; ses subordonnés l'appelaient « messire Neptune », et ce surnom lui allait bien.

Grand'Ma était une petite dame créole, dont l'enfance s'était passée sur Vénus ; je la revois parée de soies mauves et de boucles d'argent.

Ce groupe idyllique me recueillit, pendant les voyages interastraux de mon père. Tête brûlée de la famille, il s'était mal marié, il était tendre et crédule, et sa carrière fut désastreuse, sans que ce fût par sa faute. Voilà pour lui.

J'avais été couvée et décantée sur la station même, et Viola (ainsi appelait-on ma mère présumée) suivant mon père partout, car elle était d'une jalousie féroce, je reçus de mes grands-parents une éducation libérale à souhait.

J'ai dit : ma mère présumée. En fait, je ne possède aucun de ses caractères héréditaires, et peut-être point de chromosomes ou de gènes pour rappeler cette ascendance-là. Est-ce un effet du bombardement cosmique, intensif sur Andromède ? Le flacon de décantation a-t-il été irradié ? Je n'en sais rien.

J'étais une enfant très laide.

Ne dites pas non, Earl, vous n'en savez rien. Pas un monstre, bien sûr, mais un être malingre, au teint cireux. Quelque chose d'inachevé, de malléable... une petite méduse. J'ai écopé de toutes les maladies dont les microbes nous arrivaient par fusées postales — je me trouvais si mal à l'aise dans mon corps ! Il était trop petit, inerte, il me gênait dans mes fonctions essentielles — nager, voler — je savais bien comment faire, mais mon corps ne m'obéissait pas. Ma conscience veillait très tôt, trop tôt, dans cette brume hypnagogique qui enveloppe les enfances normales. Un souvenir le prouve ; le voici : Il fait un crépuscule inquiétant où les néons défaillent ; la pièce où je me trouve est pleine d'ombres. Ma puéricultrice, Agatha, jeune personne aux joues roses, se tient face à une baie murale, elle me serre sur sa vaste poitrine et, dans son désarroi, elle laisse pendre son masque antiseptique. Moi, je suis entortillée dans un châle brun, pas dans ma couverture (celle-ci était en acétyl rose et dentelles : on savait vivre). Derrière le plexiglass de la baie, les lumières artificielles meurent, il fait un demi-jour bleu et plombé. Je me dis : « Mais ce ne sont pas les ténèbres extrasolaires ! » Je soulève ma tête du coussinet formé par la poitrine d'Agatha. Et je vois au-dessus du globe se déployer, comme un torrent de rubis, la queue impériale d'une comète.

Or, la seule comète qui soit passée dans l'orbite d'Andromède était la comète Hallée. A cette époque, j'étais âgée de dix jours...

Cependant la plupart du temps, je vivais en rêve. Le terme est sans doute inexact, mais le langage terrien en comporte si peu ! Il y en avait deux qui se répétaient presque toutes les nuits : cela commençait invariablement par une course dans un noir fluide. Ici se tordaient de grandes figures lumineuses, là roulaient des boules violettes ou bleues, doucement phosphorescentes sur les bords... Dans mon premier rêve, les ténèbres s'emplissaient de lueurs clignotantes et, sur une des boules, quelque chose de vivant, une apparence organique, palpitait : cela se composait de particules multiples, vertes et agitées, comme des fleurs de mimosa. Je devais les compter — et cela demandait une patience infinie, des montagnes d'équations et de logarithmes... Je me réveillais, trempée de sueur froide. Ma répulsion pour les maths date de ces nuits-là.

Le second rêve était plus amusant : je descendais en vol plané vers les boules et je découvrais des villes, des maisons et de petits personnages, horribles ou charmants, qui s'y démenaient. Eux ne me voyaient pas, car j'étais fluide, éparpillée dans l'espace, à la façon des « êtres-forces » d'anciens romans d'anticipation, et je ne pouvais intervenir dans leurs existences que d'une façon irrégulière. Je tâchais de les aider dans leurs ennuis...

Ce rêve me causait un plaisir aigu où entrait un sentiment de puissance et de responsabilité, et une douceur morbide. Je suppose que j'aimais ces petits humains.

Je grandissais lentement. Agatha, dont il a été question, faillit jouer un rôle néfaste dans mon évolution physique. Sans doute parce que je n'avais sous mes yeux que de vieilles personnes et qu'elle fut le seul frais visage penché sur mon berceau...

Un jour cette fille charmante, qui avait beaucoup de succès auprès du personnel inférieur de la station, s'aperçut que je commençais à lui ressembler. Bizarrement : un grain de beauté sur la nuque, la courbe d'un sourcil, la cannelure d'un pouce... Je n'avais pas d'autre modèle ! A l'instar des anciens sauvages de Polynésie, Agatha s'imagina que je lui volais son âme — et s'enfuit. Heureusement ! Cette jolie personne était bien vulgaire.

Je vécus désormais entre une aïeule zézayante qui s'éventait avec des plumes d'autruche et parlait aux lézards, et un grand-père très occupé. Il venait d'être nommé Commandant de la Ceinture Astrale, et nous ne le vîmes presque plus : il parcourait l'archipel dans sa petite fusée, appelée « Aiguille Volante », ou siégeait aux conseils Fédéraux... Je m'installai dans sa bibliothèque, sur la planche d'en bas, et je pris contact d'une manière que je ne saurais définir, car j'ignorais les alphabets, avec Ulysse et Nausicaa, Œdipe et Antigone à Colonne, Mélisande et Pelléas... La nuit, je communiquais avec des organismes inférieurs : les chiens qui avaient prospéré sur le plateau stérile d'Andromède venaient pleurer sous l'enceinte et je leur répondais. Il y avait là aussi un chacal et des loups échappés de leurs cages... Nous établîmes des relations amicales. Mais j'étais très discrète et personne n'en sut rien.

Je devrais probablement vous parler de mon métabolisme et des diffé-

rents symptômes physiques qui me situaient en marge de l'humanité. Mais connaissais-je les métabolismes normaux ?... Grand-Pa était si pris et Grand-Ma si distraite, qu'ils ne s'apercevaient de rien. Je versais l'affreux lait tiède qu'on me servait dans les plates-bandes et je recrachais les œufs à la coque glaireux ; par contre, je me nourrissais de gros sel et de chaux — un mur mitoyen en souffrit considérablement. On essaya la viande crue et le jus de raisin — ils suivirent la voie des œufs à la coque. Un jour, je compris qu'en adoptant l'apparence d'une petite fille joufflue, je tranquilliserais mes proches — et je fis ce qu'il fallait. Seuls les robots domestiques ne s'y trompaient pas : j'étais, par moments, un peu transparente.

Pourtant, je faillis me trahir, par étourderie : un jour, je citai à Grand-Pa le postulat d'Euclide. « D'où sors-tu cela ? » demanda-t-il de sa voix de commandement. — « C'est écrit dans un livre, répondis-je, boudeuse, et comme ses yeux s'élargissaient, je rectifiai aussitôt : « Tu comprends, il y avait là un dessin... »

— Non, fit mon grand-père passant son index sous mon menton qu'il releva, tu ne sais pas mentir ! Tu l'as lu, n'est-ce pas ? Tu sais lire depuis longtemps ? Voyons, épèle...

— Je sais lire, avouai-je, mais pas épeler...

Comme ma grand-mère pénétrait dans le bureau dans un tourbillon de parfums et de dentelles, il l'interpella :

— Ambrosia ! Ambrosia ! Cette enfant me dépasse ! Quel âge a-t-elle ?

— Voyons, North, répondit Grand-Ma distraite, quand tu cries ainsi, tu fais peur aux poissons rouges ! Tu sais très bien que Nan a été décantée le 23 octobre, temps terrien. Elle aura deux ans dans trois mois.

— Deux ans ! Et elle lit ! Une enfant si fragile ! J'espère bien que vous ne lui avez rien enseigné !

— Bien sûr, rétorqua Grand-Ma. Elle sait lire, sans l'avoir appris, comme les personnes de qualité... »

Si je cite cet incident, Earl, c'est qu'il est typique de l'enfance d'un mutant. Il y a tant de façons d'expliquer les choses ! Nous-mêmes ne nous faisons jamais l'effet d'être singuliers. Mais tôt ou tard...

A cette époque je fis de la musique et des vers. Je saisissais un horizon vert et bas, plein de vrombissantes fusées, et puis je plaçais dessus le motif du départ en général — qui peut être aussi bien la naissance que la mort, l'angoisse du vide et les mondes inconnus à atteindre. Je dessinais des figures avec des yeux où se reflétait une maison ou un jardin, et des doigts en forme de lianes, prêts à enlacer, à palper l'univers. Mes personnages s'appelaient Néor, la Voix Désincarnée, l'Epée-qui-Chante et la Dispensatrice-des-Parfums...

Les avertissements ne me manquèrent pas. Grand-Ma se décida un jour à m'inscrire au meilleur jardin d'enfants qui existât sur la Ceinture Astrale. Elle m'y mena et revint dans un état d'émotion indescriptible. Elle réussit à toucher, par polyphonie, mon grand-père qui siégeait au Conseil Astronautique... « Imagine-toi, criait-elle, que la directrice refuse de recevoir Nan ! Elle dit que sa place est au lycée ! Au lycée !

— Lui as-tu dit que Nan a trois ans ?

— Bien sûr, North. Elle en est tombée à la renverse. Mais alors, elle a prétendu... oh ! tu ne peux pas savoir !

— Quoi donc ?

— Que Nan n'est pas humaine...

— Elle est folle ! cria cette fois mon grand-père. Qu'est-ce que cela veut dire ? Nan est fille légitime de Viola et de notre fils Nick, de Nick qui n'aurait probablement jamais épousé Viola si... mais suffit ! Cela n'a rien à voir là-dedans ! J'ai en mains tous les tests prénuptiaux et les schémas génétiques... D'ailleurs la petite ressemble à Nick, n'est-ce pas ?...

— Hmm !... oui...

— Cette directrice aura de mes nouvelles !

J'étais assise sur le tapis et je faisais semblant de jouer sagement avec mes cubes. En fait, j'essayais de reconstituer la Tour de Babel. Je dis :

— Et si vous me mettiez à la Mission Coloniale ?

— Elle est folle ! s'écria l'image de Grand-Pa.

L'Ecole Coloniale était un centre de missionnaires catholiques, gens propres à aller en enfer, s'ils comptaient y faire des recrues. Elle recueillait toute espèce d'inadaptés, des métis plus ou moins Martiens, et les enfants de gens déplacés en saison scolaire. Ses institutrices étaient d'excellentes pédagogues, mais personne ne voulait en entendre parler — et j'étais tout de même la petite fille de North de Nangis, gouverneur général de la Ceinture Astrale ! Des convenances s'imposaient...

(... Tandis que, dans le passé, une petite Nan de trois ans se débattait parmi les incohérences terriennes, la jeune mariée Nan porta sa main à sa bouche altérée et soupira :

— J'ai soif...

Earl approcha de ses lèvres la coupe de champagne, attendit qu'elle la vidât et prononça :

— Ensuite ?)

— Dans la relation d'un cas interracial bien organisé (reprit la Nan de dix-huit ans), les événements du même ordre se succèdent. Mais dans la vie, c'est autre chose. C'est à cette époque que se présenta, humaine jusqu'au bout de ses ongles rosés, belle, avec sa petite taille faite au tour, sa jambe courte et son mollet rond, rejetant en arrière sa tête vipérine aux tresses bleues, Viola de Nangis, ma mère. Elle vint au pied de notre véranda, sous les grands flamboyants, car elle refusait d' « entrer dans la demeure du péché ». Elle avait le teint citrin, un front bas de statue, les lèvres fines, légèrement ombrées et couleur cyclamen. Ses yeux, verts au repos, devenaient presque blancs sous un coup d'orgueil ou de colère. Elle venait d'avoir une querelle retentissante avec mon père et l'avait définitivement brouillé avec le commandant en chef de son secteur astral, de sorte qu'il perdait toutes les chances de remonter la pente. Elle rejoignait Andromède toutes voiles dehors, en criant qu'elle allait « reprendre l'enfant de sa chair à cette race de monstres ! » Dans l'avenue où s'épa-

nouissaient des lotus et des zinnias, elle apparut, traînant une tunique d'acétyl mauve, des cothurnes de sélénite, et coiffée de mouettes vénusiennes.

Elle me prit avec emphase entre ses bras, tandis que Grand-Ma abandonnait son fauteuil à bascule et s'enfuyait, balbutiant quelque chose sur « la folie des jeunes gens qui épousent, dans les marais de Vénus, des Terriennes bonnes à effrayer les monstres galactiques... » Je me souviens de ma propre épouvante ; je me sentais, dans ces bras mous et parfumés, comme une souris prise au piège... je suffoquais de dégoût. Au fond, quand j'y pense, ç'a été le seul aspect normal de nos relations entre mère et fille, cette répulsion entre deux mondes, deux êtres de formation et de métabolisme différents. C'était... à peu près comme si l'on avait mis dans le même bocal une très jolie grenouille et un élément fissile... (Je pense que toutes les sympathies seraient allées à la grenouille).

Mais je ne savais pas — je ne comprenais pas encore de quel incommensurable passé venait cette tornade !...

Ma mère profita de l'absence de Grand-Pa pour me transférer à la Maison de Passage où logeaient les familles d'astronautes. Ce fut la première des nuits d'épouvante qu'il me fut donné de vivre — nuit où j'usai et abusai de mes facultés encore inconnues, pour me faire petite, me rendre invisible — pour m'enfuir. Hélas, tout cela n'est pas à la portée des mutants ! Jusqu'à minuit, ma mère me gava de nourritures intolérables, lotus confits, mangues du Canal, etc., et m'exhiba au milieu d'une cour de jeunes pilotes. Comme je dormais debout, elle me fourra dans un porte-serviettes et m'oublia, pour un moment. Père arriva ensuite, très jeune aussi, fatigué, d'un rouge de cuivre comme les statuettes Jupitériennes. Il ne portait plus ses écussons — il était à moitié limogé et quitta par la suite la Navigation Fédérale... (il semble que ma mère avait, à cette époque, souffleté le commandant général et accusé son épouse des dernières ignominies). Le désarroi visible de mon père et sa crédulité devant les cris et les menaces de Viola m'affectèrent beaucoup. En effet, à peine retirés dans leur chambre, tandis que j'étais roulée dans le porte-serviettes, ils eurent une scène affreuse. Elle se roula par terre, reprocha à mon père d'avoir engendré un monstre, déclara qu'elle allait s'empoisonner — et elle agitait à bout de bras un petit flacon à parfum — puis qu'elle se jetterait simplement sur le sol, sans scaphandre, auquel cas « l'atmosphère viciée d'Andromède l'étoufferait net ». J'avais très envie de dire à mon père que le Globe était étanche et l'atmosphère constamment renouvelée par les ozonateurs, mais il n'entendait pas mes cris muets. Alors, je me vidai de toute énergie vitale et, tombant sur le parquet, je me mis à me rouler aux côtés de ma mère, en imitant ses contorsions, et nous piaulions si bien toutes les deux que mon père se boucha les oreilles et courut chercher un médecin.

Lui parti, ma mère s'assit, en plein milieu d'une crise d'hystérie, et me montra en riant que le petit flacon était vide.

— Imbécile, me dit-elle, on ne peut pas s'empoisonner avec ça !

C'est ainsi que j'appris que l'on pouvait mentir...

Le lendemain, ce fut pire. La nurse de la Maison du Passage me promenait dans le jardin public, revêtue de la seule petite robe et de l'anorak rouge que nous avions emportés ; ma mère parut entourée de sa cour et cria : « Le cauchemar rouge ! Le cauchemar rouge ! » Elle sauta sur la nurse : « Ce n'est pas ma fille ! proclamait-elle. On me l'a volée, on l'a remplacée par une Martienne aux yeux de chat ! » Elle saisit mon col à deux mains et lacéra le petit vêtement de haut en bas. Je tremblais et claquais des dents. De retour à la maison, la nurse eut la malheureuse idée de m'offrir du lait — les suites se devinent... la tasse brisée roula aux pieds de ma mère qui déclara qu'elle m'apprendrait à vivre ! La nurse fut congédiée, et Viola me fit faire à quatre pattes le tour de notre chambre, elle faisait claquer comme un fouet sa ceinture de lowlon et glapissait : « Va vivre sous la table, bête ! Tu n'es qu'une bête martienne — non — saturnienne !... Tu vivras là avec les chiens et tu mangeras dans une écuelle de bois ! Tu vivras à quatre pattes jusqu'à ce que tu crèves ! » Par bonheur, on la demanda par polyphonie — « un adorateur », dit-elle, aussitôt riant et rassérénée. Elle mit sa plus jolie coiffure en plumes de riim et m'ordonna de l'embrasser ; j'obéis, puis, dès qu'elle fut sortie, je me glissai doucement dans la salle de bains et vomis.

Je dormis cette nuit dans le panier du petit chien, fort confortable — la Maison du Passage était un hôtel de premier ordre. Lorsque je me réveillai une première fois, mes yeux étaient si gonflés de larmes qu'à travers le cristallin obscurci, les fleurs du jardin avaient pris des formes et des proportions fantastiques, des volutes de parfums palpables dansaient dans les allées et les néons imitaient la lune sur le parquet. Je m'assis dans mon panier et j'imaginai un voyage dans l'infini, une planète verte et bleue et des êtres ailés qui montaient vers le soleil... Cela me parut si joli que je tirai de la doublure de mon anorak déchiré mon cahier d'écolière que je traînais partout avec moi, et j'écrivis, pêle-mêle, des notes de musique et des phrases rythmées, tout un poème un peu délirant.

La seconde fois où je rouvris les yeux, la nuit était avancée et la moitié des néons s'étaient éteints. Ma mère se tenait debout devant l'armoire à glace, toute nue, secouée de hoquets de rire, et admirant, disait-elle, « son ventre de vierge ». Elle me mit sous le nez son joli pied, très petit, et s'écria : « Embrasse-le. N'est-il pas taillé dans du marbre ? » Comme je reculais, elle découvrit mon cahier et s'en empara ; aux premières lignes, elle se mit à glousser et déclara que c'était là un ramassis de mensonges et de folies... on lui avait bien dit en ville que je n'étais pas une enfant normale, mais elle saurait me dresser ! A ce moment elle mit sa robe de chambre et me força à déchirer mon cahier en quatre, puis à le coudre bord à bord : « pour que personne au monde ne puisse savoir comme tu es sotte et mauvaise. » Le cahier scellé, elle me traîna ensuite, sous mon anorak lacéré et ma chemise de nuit, sur le débarcadère des fusées, à l'entrée des jardins.

Il faisait très noir, je tremblais, et tout au long de la route elle me menaçait de reprendre mon cahier et de le lire tout haut, pour montrer au monde entier mon ignominie. Je devais me mettre à genoux et lui deman-

der pardon d'être une fille bête, menteuse, orgueilleuse... A force de pleurer et parce que j'oubliais de donner une forme précise à mes traits, je n'avais presque plus de figure...

En haut du débarcadère, ce fut très solennel — elle me fit jurer « de ne plus jamais rien écrire — ou alors seulement des choses sensées — des choses que j'aurais vues et que tout le monde connaîtrait. »

— Mais alors pourquoi les écrire ? demandai-je entre deux sanglots.

— Pour éviter le mensonge et le vice. Tu sais ce qui arrive aux vicieux, aux menteurs ? Ils se penchent sur un abîme noir — comme ici — et ils tombent. Ils tombent et leur chute n'a point de fin.

Là-dessus, je me suis laissée tomber du débarcadère. Non sans avoir jeté d'abord mon cahier.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cette sottise. Je savais bien que je ne pouvais pas tomber vraiment — la pesanteur était presque nulle. Le cahier s'était éloigné, en voletant comme un oiseau blanc ; je ne le regardais plus, j'étais trop malade. Tout mon système nerveux se désagrégeait, j'en avais assez — assez — *assez* ! Je libérai simplement mon sang et provoquai une hémorragie nasale monstre — je n'avais pas atteint le sol que mes vêtements étaient tout trempés.

Je n'avais pas du tout peur à la vue de ce sang artériel vert émeraude, de ces deux petites fontaines qui giclaient, alors que je m'enfonçais avec délices dans un vide noir. Sans doute avais-je échoué sur le terrain vague, de l'autre côté du débarcadère, un cimetière d'anciennes fusées, où s'entassait la ferraille et où l'herbe sauvage poussait entre les hélices disloquées. On aurait pu me chercher longtemps là-bas, si un garde interstellaire ne nous avait vues passer, ma mère me traînant et moi pleurant, tout en haut comme deux ridicules ombres chinoises. Il s'élança vers la Résidence... mais ceci est la suite de l'histoire.

Je revins à moi, parce que quelqu'un me serrait très fort les narines. En même temps, l'on avait plaqué sur ma nuque une clef d'acier. Il ne me restait sans doute pas plus d'un litre de sang dans les veines, je me sentais étonnamment légère et dispose, seulement je ne pouvais ni soulever ni mouvoir cette inutile enveloppe de chair... Ma première idée fut de chasser ce reste de liquide pour pouvoir m'échapper en toute tranquillité — et je fis un effort. Quelqu'un m'injuria, quelqu'un pressa à mes lèvres une source chaude que j'étais obligée de boire — et qui elle aussi était du sang...

Mon sauveur inconnu ne fut pas tendre. « Ah ! vous voulez mourir ! disait-il, maintenant ma bouche large ouverte sous son poignet entaillé. Sale petite fille que vous êtes ! Eh bien non, vous ne mourrez pas ! Si l'on vous retrouve ici, on accusera encore les gens de la zone ! »

« Je voudrais bien savoir, pensai-je, qui est-ce qui peut m'empêcher de mourir ?

— Moi ! répondit mon sauveur. Je m'aperçus qu'il lisait ma pensée et, en même temps, je sentais que la coulée de mon sang s'arrêtait net et qu'un peu de chaleur me venait de son autre main brune, posée à plat sur mon corps, à l'endroit approximatif du plexus solaire. J'essayai de me

débattre contre sa volonté, mais j'étais faible et engourdie — je sentais cependant qu'avec un petit effort, je renverserais cette frêle barrière : j'établissais déjà une échelle de comparaisons...

— Il est inutile de me faire boire votre sang, dis-je. Ça n'aide à rien, ce n'est pas ainsi qu'on le transfuse. Et il a un mauvais goût.

— Ça ne peut pas te faire de mal, en tout cas, fit-il. Il a la même couleur que le tien. Tout à l'heure, je l'arrêterai net.

— J'ignorais que nous fussions plusieurs dans mon cas, dis-je pour le flatter. Maintenant je le voyais, plutôt par la pensée : un petit garçon de la zone, sauvage, vêtu d'une salopette rapiécée — un être brun et argent. « Nous ne sommes pas plusieurs, répondit-il, tu es bien la première de ce genre que je rencontre, mais puisqu'il y a déjà toi et moi, il doit bien y avoir d'autres mutants. »

— Qu'est-ce qu'un mutant ?

— Oh ! ne fais pas la sotte, je t'en prie ! On a bien dû te dire que tu n'es pas tout à fait normale ? Tu fais couler ton sang à volonté, tu l'arrêtes quand ça te chante — et il est vert — tu lis dans la pensée des gens, ce qui est bon à manger pour eux te donne des coliques, etc... Ce sont les signes d'une mutation. Il paraît que c'est arrivé à cause des radiations ou des ultra-sons, c'est ce qu' « ils » ont dit à ma mère, quand elle m'a conduit dans leur hôpital. Pour me faire vacciner, pauvre idiote ! « Ils » m'ont mis en observation, mais je me suis échappé et je vis ici.

— Tout seul ?

— Tout seul.

— Et tes parents ?

— Ils sont bien contents d'être débarrassés de moi, ils ont encore six gosses — normaux !

Il me regardait à travers ses boucles emmêlées. Il dit encore :

— Tu te croyais malheureuse, n'est-ce pas, quand tu t'es jetée du haut de ce machin ? Eh bien, tu vois, il y a plus malheureux que toi...

— Où dors-tu par les grands froids ?

— Par là, dans une carlingue. J'ai un peu dévissé et refondu tout ça avec mon courant individuel. Ça me fait une chouette maison, avec une couchette à ressorts encore.

— Et qu'est-ce que tu manges ?

— Bah ! — et toi ? Sans doute aussi des choses qui font tiquer les autres ? De la rouille de fer, si tu veux savoir. Ce n'est pas mauvais, regarde mes muscles...

Sans transition, il demanda :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu es bien la petite-fille de « messire Neptune » ? Je t'ai vue dans un chouette hélico, l'autre jour — comme un oiseau d'argent. Mais tu n'es pas jolie, ajouta-t-il, en m'inspectant curieusement, c'est pourtant facile pour toi, d'être jolie...

— Cela ne m'intéresse pas !

— Voilà bien les filles ! Mets-toi dans la tête que ça te servira un jour. N'est-ce pas agréable d'avoir les cheveux et la peau comme la lumière, et des jambes longues comme si l'on dansait toujours ?

Je pensais à ma mère. Je dis :

— Je déteste les belles femmes. Toi, plus tard, tu veux faire quoi ?

— Oh ! fit-il passionnément, voler ! Et pas comme tu penses. Pas avec ces imbéciles de gros astronefs, qui sont comme des poissons lourds. Mais puisque nous pouvons faire tant de choses de notre corps — comment dit-on encore ? de nos réflexes — il me semble aussi que nous pourrions — n'as-tu pas senti cela quand tu tombais ? — nous changer en vibrations, en ondes, en lumière... et alors, il n'y aurait aucun obstacle, ni espace ni temps.

(Nan s'interrompit : ses yeux clairs fixaient un point invisible, par-delà les parois lisses, et Stanley comprit qu'elle était là-bas, au milieu du cimetière des fusées, sur Andromède intacte, sous la lueur rose des lunes de néon. Seule, avec le petit garçon qui ressemblait à une figurine d'argent et disait des choses énormes. Commençant à comprendre qu'elle n'était pas comme tout le monde et que rien ne la ramènerait au camp des Humains.

La main d'Earl encercla délicatement le poignet aux veines vertes...)

CHAPITRE IV

« CES TERRIENS SI BONS... »

Elle continua :

— Le garçon prit la fuite, en entendant venir une patrouille. Prévenu par le garde interstellaire, Grand-Pa arrivait comme un cyclone. Il précédait ma mère qui se cassait les talons dans la ferraille et gémissait ; il m'enveloppa dans sa veste interplanétaire et m'emporta, sans lui prêter un atome d'attention. On me fit des transfusions à la file.

Je ne mourus pas.

Cependant mon « cas » était porté désormais devant on ne sait quelle haute instance. Force fut à mes grands-parents de me placer sur un terrain neutre, c'est-à-dire à la Mission. Je n'oublierai jamais le matin où je me présentai au couvent, situé à la périphérie du Globe et si misérable que, sans les subventions de Grand-Père, on les eût privés d'air ! J'avais mis, comme les fillettes de la zone, une robe de coton rêche et des espadrilles, et j'avais dans mon dos un petit masque antédiluvien, à groin de porc.

La supérieure étant absente, je déclarai à une sœur ahurie que je n'avais pas de temps à perdre ; Viola menaçait de me reprendre et je devais achever mes études avant. Du moins, ce que j'entendais alors par « études ». « Vous m'inscrirez dans votre classe la plus élevée, je dois passer les examens de sortie dans un an. »

La sœur débarquait fraîchement sur Andromède, elle était Anglaise, du Stropshire ! Elle se tordait les mains ! Elle me fit une petite dictée —

du diable si je savais que de tels exercices existaient ! — et tiqua devant mes trente-quatre fautes d'orthographe. Je réclamais « les livres pour les grandes — tous, s'il vous plaît ».

— Mon enfant, soupira-t-elle, de guerre lasse, vous nous les rendrez, si vous ne vous en servez pas !

La Mission ignorant l'enseignement par hypno et les cours bélinographiés, je retournai à la Résidence, chargée de manuels crasseux. Je réintégrai la bibliothèque aux lignes harmonieuses, qui sentait le tabac blond de Grand-Pa et le santal, et là, sous la table dont le tapis à franges me dérobait au reste de l'univers, je pris contact avec une science scolaire — étroite et méthodique. Je passai ces trois dernières semaines des vacances, Dieu me pardonne ! sans me peigner ni me laver. Un docteur intelligent m'ayant prescrit de l'arsenic en pilules, j'emportais avec moi une poignée de petites boules luisantes et les croquais comme des bonbons. J'appris en quelques jours un peu de Français et d'Anglais, un brin de géographie terrienne, une Histoire bourrée de croisades et de rois fous, et des histoires de robinets et d'astronefs se croisant. De retour au couvent, je refis la même dictée — avec trois fautes seulement. On me convoqua chez la Supérieure, une femme encore jeune, au visage pâle et bouffi qui trahissait un manque d'hormones, aux yeux transparents, proéminents, de sympathiques yeux de grenouille — pour tout dire, pas tout à fait humaine elle aussi...

— Eh bien, fit-elle, en m'invitant à m'asseoir d'un geste, il semble bien que nous devions vous accepter au cours supérieur, ma petite fille. A quatre ans ! Vous vous rendez compte, j'espère, que c'est un peu inquiétant ?

— Je n'y peux rien, répondis-je. Et vous-même, je pense...

Elle m'interrompit, vivement :

— Non. Je n'étais pas *aussi* douée, et d'ailleurs, de mon temps...

— On n'entendait pas parler des mutants, voilà tout. Alors, vous avez laissé vos facultés en friche. Comptez-vous faire votre rapport à l'Education Solaire ?

Elle me regarda longuement, avant de me demander :

— Tu ne veux faire aucun mal, n'est-ce pas, petite fille ?

— Qu'appelez-vous « le mal » ? demandai-je. Si cela signifie que je désirerais casser des choses ou faire souffrir les gens, alors non, bien sûr. Mais vous avez, sur la Terre, de si drôles de lois que l'on ne sait sur quel pied danser !

Elle soupira. Elle dit :

— Nous sommes tous des créatures du Bon Dieu. Tâche de faire de ton mieux. Nous te garderons.

Elles créèrent, quelques jours plus tard, une classe pour moi seule...

Maintenant que je me savais surveillée, l'idée que j'étais d'une race non humaine s'ancrait doucement en moi. Cela ne me fit rien d'abord. Je devais prendre quelques précautions pour épargner les lampes électriques et

ne pas faire sauter les compteurs Geiger ; ce n'était pas difficile. J'aimais mon couvent sous les flamboyants et les pandanus, le jardin sauvage où le climat d'Andromède faisait éclore les fusées roses des nielles et les énormes cloches pourpres des aconits. Cette terre était grasse et fertile. La maison était un ancien blockhaus, fondé sur un cimetière de premiers colons avant l'établissement des fours crématoires. Tous ces morts qui n'avaient pas été brûlés étaient là, j'aurais pu les appeler par leurs noms — les morts terribles, gorgés de sang, écrasés dans les fusées en plein vol, asphyxiés par carence des ozonateurs, criblés de balles dans les rixes, et d'autres, des femmes effrayées sous leurs lourds scaphandres et qui, dans les grandes ténèbres même, serraient contre elles leurs enfants.

Je communiais ainsi avec le passé d'Andromède.

Mais cette dimension-temps existait-elle encore pour moi ? Une nouvelle faculté mûrissait en moi ; elle me faisait peur. Le monde m'apparaissait désormais, non à travers une trame de temps, mais sous forme de radiations ou d'ondes ; je pouvais, si je le désirais, voir les choses oubliées ou celles qui s'annonçaient à peine. L'imminence d'un danger, la mort, l'échec d'une entreprise provoquaient en moi la nausée, l'ennui était un vertige et le désespoir une oppression. C'est ainsi que j'échappai à la chute d'un aérolithe et pus prévenir la supérieure d'un incendie qu'on allait allumer...

(— « *Avez-vous rencontré d'autres mutants ?* » *demanda Stanley, bref.*)

— Autant que je puisse le savoir, non. Des élèves de toutes couleurs et d'apparences bizarres — Martiennes, Vénusiennes, métisses — fréquentaient la Mission ; elles arrivaient en hélico ou en aérobus, quelquefois en fusée, car d'autres îlots de la Ceinture Astrale ne possédaient pas de lycée, et elles défaisaient leurs scaphandres à l'entrée de l'école. On leur distribuait de petites tuniques et des voiles blancs ; c'était un spectacle assez étrange, surtout quand les humanoïdes étaient verts ou écarlates, ou qu'elles avaient trois yeux ou quatre bras. La prière était dite en commun. Mes compagnes étaient de charmantes filles, un peu obtuses et pleines de bonne volonté ; je m'amusais à brouiller leurs cerveaux et à fourrager dans leurs idées, aucune ne savait lire dans la pensée ni traverser les murs.

(— « *Avez-vous revu le garçon du cimetière des fusées ?* »

— « *Oui,* » *dit-elle.* « *Une fois ou deux fois... quelle importance cela peut-il avoir ?* »

— « *C'est ce que je me demande. Continuez, Nan.* »)

— La première fois, il est venu, la nuit, s'asseoir sur la crête du mur, à califourchon. Il avait beaucoup grandi ; les lunes artificielles faisaient briller comme de l'argent son profil, les bouts de ses cils et l'arc de sa bouche. Il m'apprit que les garçons humains de la zone lui jetaient des pierres et que les gardes stellaires avaient aspergé, avec des lance-flammes, le cimetière des fusées. Mais il avait creusé un trou dans une ancienne galerie de mine et y avait transporté son trésor — toutes sortes de pièces de machines usées, avec lesquelles il espérait fabriquer un moteur. Je lui proposai d'aller voir Grand-Pa et je lui promis de raconter qu'il m'avait sauvé la vie.

— Penses-tu ! s'exclama-t-il. Pour qu' « ils » prennent ma tension toutes les dix minutes et qu'ils m'enferment — comme ils t'ont enfermée ! Très peu pour moi !

Il ajouta, absorbé :

— Ces crétins de la zone ! Ils ne comprennent même pas qu'ils devraient m'adorer ! Je pourrais, dans quelques années, leur donner tout ce qu'ils désirent : les postes, l'argent, les filles ! Mais voilà, je sors moi-même du bidonville-sous-Globe, alors, ils ne peuvent pas avaler ça, et ils aboient après moi avec les chiens de la milice astrale ! Cochons !

— C'est peut-être, dis-je, parce que tu ne leur donneras, en fait, rien de bon ?...

Il cessa de lécher une éraflure ouverte à son poignet et me regarda avec intérêt.

— Tu sais ça, toi ? J'ai toujours cru que les filles étaient plus précoces... Moi, je n'arrive à rien voir — du moins pas encore clairement. Je suppose que le sang terrien de mes parents était trop lourd. Si je veux me déplacer, il faut que cela soit d'une façon concrète, et alors, ça cause des dégâts...

— Tu es content, demandai-je, que les miliciens aient brûlé les carcasses que tu as démolies ?

Il rit, sombrement :

— Démolies ! Peut-on dire ! C'était le jour où ces minus de la zône ont lancé contre moi leurs chiens... les créatures les plus obtuses après eux-mêmes ! Regarde ce qu'ils m'ont fait ! » Il montra son bras couvert d'un réseau de veines éclatées : « L'os était brisé en trois endroits — j'ai dû recoller tout ça, je t'assure que j'ai eu de la fièvre ! Mais maintenant ça va et je me vengerai... Non, cria-t-il, tout à coup, tu ne comprends rien, tu n'es qu'une fille stupide, on te mariera avec un fonctionnaire de Saturne ou de Jupiter, il te fera des tas d'enfants — et tu oublieras que nous avions des ailes !...

Il sauta de l'autre côté du mur avec une légèreté inhumaine, tandis que j'allais lui offrir des grappes de belladone ou des boules d'arsenic, et j'entendis son rire grelotter dans la nuit. Pas un chien n'osa aboyer ! Je courus à la fenêtre et je criai :

— Je n'oublierai jamais !

(— *« Et la seconde fois ? » demanda Earl, impitoyable.*)

— Oh !... c'était au moment de mon départ pour la Terre. Dix ans avaient passé. J'étais inscrite à deux facs terriennes, par correspondance, et je me demandais si la présentation d'une thèse, à quinze ans, ne me vaudrait pas de nouveaux désagréments. Subitement, mes grands-parents moururent, en l'espace de quelques jours, d'une de ces bizarres épidémies astrales, dont on ignore encore les noms. J'étais mineure — ma famille Terrienne me réclamait et Andromède me renvoya... avec une pompe ! La musique de l'astrodrome jouait et il y avait des drapeaux, je me trouvais toute bête avec ma robe noire étriquée, sous mon armure. Comme je montais à l'échelle de l'astronef, un jeune mécanicien indigène, un de

ces rampants qui desservent les relais astronautiques, fit mine de vouloir s'élancer vers moi... il fut repoussé par les gardes. Assez rudement, il tomba le visage sur les pierres. (*Nan passa sur ses lèvres une langue sèche — revit les beaux traits convulsés, éclaboussés de sang presque vert... « Oui, dit-elle, je crois que c'était ce garçon-là... »*

— « *Ensuite, Nan* ?)

— Ensuite, fit-elle d'un air las, pensant que c'était vraiment une étrange nuit de noces — un interrogatoire au troisième degré — ensuite, ç'a été la Terre — et ces Terriens si bons...

Car vous êtes vraiment bons, n'est-ce pas, Earl ? Et vertueux, et prudents... seulement, vous avez un terrible complexe d'infériorité. Il vous semble inadmissible qu'un habitant de la Terre jongle avec l'électromagnétisme ou compose des sonates à cinq ans ! Mais j'anticipe encore. Deux nouvelles m'attendaient au débarquement — mon père avait péri dans un naufrage sans gloire — et c'était Viola qui m'attendait sur l'astrodrome. Horrible, avachie... Dieu sait ce qu'elle avait fait de son teint rose-thé, elle puait le whisky et se répandait en plaintes. Elle ne touchait pas encore sa pension ! On prétendait que Nick de Nangis avait sabordé son cargo lunaire ! Alors, elle s'était rappelé que j'avais des facultés que... des facultés qui... Avant ce même soir, j'avais appris qu'elle avait décidé de me vendre au premier offrant ou à quelque Barnum.

Un décret qui défendait d'exhiber les mutants sur les planches me sauva du pire. Viola n'a cessé de me le reprocher. Si encore j'avais pris la peine d'être jolie ! J'aurais pu ressembler à Vénus, à Cléopâtre — et je n'étais qu'une fillette blême ! J'eus beau lui expliquer que le visage et le corps d'un mutant sont stabilisés dès la première décade, elle ne voulait rien entendre et me traîna dans les instituts de beauté. On la mettait à la porte, poliment, car elle ne voulait pas payer, elle m'offrait comme sujet d'expériences !

Entre temps, j'ai cherché du travail. Mes diplômes universitaires obtenus sur Andromède ne valaient guère. Je fus caissière dans un consortium de pétroles, assistante d'un esthéticien véreux, j'aurais fait des ménages si le bureau de placements ne m'avait trouvé trop frêle. J'ai donné des leçons de littérature et de latin. Mes gains couvraient à peine le loyer d'un infâme taudis et la ration quotidienne d'alcool de Viola. Elle se mit à la drogue et maudit la fille ingrate pour laquelle elle perdait sa jeunesse et sa beauté. Elle n'était même pas sûre que je fusse vraiment sa fille — il se passait de drôles de trafics aux labos génétiques de la station ! Pendant des nuits, je fis de la musique que j'essayai de vendre et un bouquin de souvenirs sur la Ceinture Astrale. J'adoptai l'onde particulière d'Andromède et l'enregistrai, telle qu'elle était, avec l'angoisse pesant sur son globe, son isolement, la lutte des hommes perdus dans le néant, leurs désirs démesurés et leurs défaillances. C'était dur et cru, c'était un lambeau de chair, vivant, arraché à l'humanité. Le manuscrit fut, naturellement, refusé par une centaine d'éditeurs. « On n'a jamais écrit ça ! » — « De telles choses ne sont pas possibles — c'est trop réaliste,

trop affreux ! » — « C'est trop romancé ! » Je demandai les comptes rendus des comités de lecture et fis une collection d'inepties ahurissantes.

Chez le cinquantième éditeur, un lecteur blanchi sous le harnais et qui avait composé jadis un « Manuel de savoir-vivre sur les planètes » me proposa carrément d'apporter quelques retouches à mon manuscrit. « Nous signerions ensemble. Moi le premier, bien sûr, j'ai un nom — vous en retrait, mais vous signeriez aussi... »

J'avais quinze ans, je refusai. Je m'en suis repentie plus d'une fois. D'autres propositions furent plus directes...

Et partout la même antienne : « Vous dites que vous avez écrit cela ? Toute seule ? C'est impossible — voyons... »

Je participai à un concours qui garantissait l'anonymat des candidats, pour un drame stellaire. Le prix était d'un million de crédits... Un beau matin, je faillis m'évanouir de joie en achetant un journal : mon manuscrit était primé, son style évoquant celui d'une sommité mondiale avait induit en erreur le jury. Mais le même soir, les jurés avaient appris leur bévue et ils se ravisaient : je ne reçus rien du tout. Un secrétaire caustique, qui fut chargé de m'éconduire, m'expliqua très bien la chose. « Vous comprenez, dit-il, si vous commencez à fabriquer du Shakespeare ou du Faulkner, vous êtes un danger public. Nous ne pouvons pas nous permettre des chefs-d'œuvre par fournée. D'ailleurs, vous êtes trop jeune, la réussite parfaite est le propre des vieux ou des morts. »

A chaque échec, Viola me faisait des scènes terribles...

Dès lors, j'ai fait le nègre pour les auteurs de *comics*, de la copie musicale, de l'adaptation de paroles idiotes à une musique plus bête encore. J'étais mal payée, ou pas du tout. « Mais enfin, ma petite, me disait-on, avouez que vous avez plagié ça ! » Je fus tout simplement volée par un imprimeur commercial qui me prit mes deux livres d' « *Aventures astrales* », les lança en sous-main et ne me répondit jamais.

Vous souvenez-vous, Earl, des quatre derniers hivers terriens, assez pénibles ? J'arrivais de cette serre chaude, Andromède. Mes robes et mes manteaux, dix fois rallongés, n'étaient plus présentables et ne me réchauffaient guère. Un soir, revenant les mains vides d'une course au travail, je perdis un gant dans la rue. J'en pleurai de rage et de désolation !

(— « *Pourquoi n'avez-vous pas cherché justice ?* » *demanda Earl durement.* « *Ni intenté un procès à ces gens ?* »

— « *Tiens,* » *dit Nan,* « *je n'avais pas de quoi payer mon aérobus !... En plus, sur la dénonciation d'un de mes employeurs, j'avais été convoquée à la milice astrale. Ils étaient un peu débordés à cette heure, mais l'on me promit, sans ambages, que dans une année ou deux* « *tous mes pareils seraient reclassés dans la norme* » — *et je savais déjà ce que parler voulait dire. On me gratifia d'une fiche de mutante KZ, et ce fut ce soir-là que Viola me sauta à la gorge.* »

Elle passa sur son front, soudain couvert de grosses gouttes de sueur, une main incertaine, et vacilla. « *Excusez-moi, Earl,* » *fit-elle,* « *je n'ai guère de patriotisme terrien. Pour moi, la Terre, c'est cela : un hiver sans*

fin, la boue, la neige mouillée, les portes qui se ferment, les flics qui cognent et les saouleries de Viola. Maintenant, vous savez tout de moi, et je suis au bout de mon rouleau. Vous comprenez, nous autres, les non-humains... »

Nan ne se rappela jamais bien les moments qui suivirent. Stanley lui prodigua des soins presque féminins ; il l'allongea sur la couchette, l'enveloppa dans un plaid en vigogne douce, réclama une couverture chauffante et du café. Il caressa doucement les paupières closes sur les yeux terribles et crut qu'elle dormait enfin. Puis il partit.)

*
* *

Les experts s'étaient réunis dans la cabine du commandant. Sur le bureau s'entassaient les films de la Ceinture Astrale.

— « C'est ennuyeux, » dit Karpoff. — « Encore plus pour Stanley que pour nous, » ricana Borelli. Earl les regarda, distrait : « Je vous ai appelés, » dit-il, « pour que nous puissions accorder nos données. Plus vite nous saurons où nous en sommes, mieux cela vaudra. »

— « Avançons une hypothèse de travail, » proposa Vère. « Une somme d'énergie a été libérée, il s'agit de savoir dans quel but et par quel moyen. A vous, Karpoff ! »

— « Eliminons d'abord l'absurde, » dit l'atomiste. « Andromède ne présente aucun intérêt pour un agresseur venu de notre système. Trop éloignée, trop petite. Bien sûr, nous pouvons toujours supposer une attaque extérieure, pour ce que nous en savons ! Mais ce serait une assertion à prouver. Par conséquent, il semble — et l'étude de l'épicentre du cataclysme corrobore cette hypothèse — que le coup a été porté *de l'intérieur* de la station. »

— « Connaissez-vous, » demanda Borelli, pointu, « la population habituelle des satellites ? Quelques spécialistes mineurs, un bon contingent de manuels et, pour tenir le tout, une poignée de gardes interplanétaires. Le niveau général ne dépasse guère celui des astrophysiciens F3... »

— « Connaissez-vous, » reprit Vère, sur le même ton, « une énergie qui plie les microaciers et émiette les rochers de quartz en un tiers de seconde ? Sur un astéroïde ? Moi pas. »

— « Alors, » soupira Karpoff, comme à regret, « cela vous regarde entièrement, Stanley ! Je regrette, oui. Où en sont les expériences sur la distorsion de l'hyperespace ? Une tentative isolée était-elle possible ? »

— « Eh bien, » fit Earl, faisant nerveusement craquer les phalanges de ses mains, belles et longues comme celles d'une femme, « rien ne s'y oppose, dans l'état actuel de la science. Nous savons qu'en principe, la réversibilité d'une dimension dans l'autre est possible. Cependant je puis vous certifier qu'aucune application pratique n'a été donnée à ces théories : cela ferait trop de gâchis, pour commencer. »

— « Le gâchis, » constata Karpoff, « nous l'avons vu sur ces bandes. »

— « Je vous donne là la version des Labos Fédéraux... »

— « Cela veut dire, de gens civilisés. Mais s'il en existait d'autres ? Des expérimentateurs téméraires qu'une hécatombe n'effrayerait pas ? Sauraient-ils... je veux dire, une telle expérience demande-t-elle des moyens illimités ? Un organisme autre que la Fédération Solaire pourrait-il l'entreprendre ? »

— « N'importe qui le pourrait, s'il possède certaines connaissances, ou mieux certaines capacités qui sont heureusement rares, » répondit Stanley avec une grande netteté. « La théorie est dans le domaine public, il ne s'agit plus que de l'application ; vous savez que les grandes découvertes sont parfois la somme d'un immense labeur, secondé par le hasard. Pour ce que je sais de la question, le travail a déjà été fourni ; reste la contrepartie qui peut aussi s'appeler du génie... »

— « Voyons, » protesta Karpoff qui pourtant ne s'offusquait de rien, « voyons... ne dépassons-nous pas notre pensée, Stanley ? Nous admettons là l'hypothèse d'un franc-tireur qui aurait travaillé pour son compte sur un satellite artificiel et réalisé une découverte dont l'organisme fédéral a jusqu'ici été incapable. Mais cet homme... cet être — nous ne savons même pas de quelle forme d'énergie intelligente il s'agit — était donc un inconscient ? Il courait un risque monstrueux ; il devait savoir qu'il allait sacrifier des millions de vies, des globes entiers peut-être, et qu'il périrait le premier... Comment accorder l'intelligence, le génie, avec une telle imprévoyance ? »

— « Le risque, » dit Earl froidement, et ils sentirent pour la première fois de la soirée qu'il pesait ses paroles, « le risque est notre lot commun. N'importe quel pilote de cargo interplanétaire joue le tout pour le tout, à plus forte raison quand le cargo est usé et le pilote ivre. Vous savez également qu'une fois admise la probabilité de la mort individuelle, le reste perd du poids. Je vois assez bien quel pourrait être ce franc-tireur... »

— « Un demi-fou, » dit Borelli. Et Vère affirma : « Un égoïste monstrueux !... Karpoff laissa tomber : « Un fanatique, peut-être ? »

Stanley haussa les épaules. Il pensait : « Essayez donc de vous l'imaginer, car moi, je commence à en avoir assez. Vous croyez que mon métier est facile ! Vous autres, vous n'avez affaire qu'aux matières organiques inoffensives, qu'aux réactions et autres vétilles... » Mais il dit seulement :

— « Vous serez ennuyés quand il se découvrira. »

Vère demanda, inquiet : « Vous croyez sérieusement qu'il va s'y remettre ?... »

— « A quoi ? » demanda Earl. « A faire sauter les globes ou à traverser le continuum ? Je préfère ne pas y penser. L'être qui a déclenché cette expérience a franchi les obstacles qui freinent l'humanité depuis l'an 2000. C'est sans doute un génie, mais c'est aussi — certainement — le plus grand criminel de tous les temps. Maintenant, rappelez-vous que s'il a survécu, ce dont je ne suis pas sûr, il détient entre ses mains une puissance énorme. Je doute qu'il ne l'utilise pas. »

CHAPITRE V

NAN RÊVE

Je ne lui ai pas tout dit. Je ne pouvais pas révéler l'essentiel — ni ce qui constitue le secret des autres...

(Sur l'étroite couchette, dans l'astronef qui fonce vers l'inconnu, Nan rêve. Mais ce n'est pas un songe ordinaire. Jadis les Atlantes, que la Terre a révérés, « rêvaient, » dit-on, « du passé et se rappelaient l'avenir. » Nan ressuscite cette antique faculté, elle l'aiguise : elle a juré de « ne pas oublier... »)

Earl m'a amenée à lui assurer qu'il n'y avait eu que ces trois rencontres... Sur le plan humain, bien sûr. Je ne sais à quel cycle rattacher celle-ci.

C'était vers la fin de mon séjour à la Mission, car je devenais encombrante, et les religieuses ne pouvaient plus se charger de moi. Une nuit (je vivais surtout la nuit), je me trouvais dans la salle de bains, endroit prosaïque s'il en fut, et je remplissais ma bouillotte. Je m'entendis appeler, mais je ne vis personne ; je courus dans le couloir — j'ouvris les portes et les placards. Tout était comme à l'ordinaire. Mais un rire froid jaillit, je ne savais d'où.

— Ne cherche pas, dit la voix de celui que je nommais encore « le garçon sauvage ». Tu ne me verras pas — et tant mieux pour toi. Je ne suis pas présentable.

— Où es-tu donc ?

— A la clinique populaire, sur un billard. « Ils » m'ont anesthésié, tu comprends — alors j'en profite pour m'échapper.

— Ils t'ont attrapé, en fin de compte !

— Et comment, les salauds ! Ils ont mis du somnifère dans mon plat de rouille — j'ai dormi comme une brute et je me suis réveillé sous l'hypnotiseur. Mais tout cela, c'est des broutilles. Ecoute, Nan, je suis venu te prévenir : fous le camp !

— Qu... quoi ?

— Pardon, j'oubliais que tu ne parles pas un langage d'hommes ! J'ai dit : quitte Andromède, embarque-toi pour n'importe où, mets les cannes... « Ils » ont fini par réaliser que nous étions un danger, nous, les mutants des quatre dimensions et des trois règnes, qui naissons avec des aptitudes supérieures aux vers de Terre, avec la vision du passé et le souvenir du futur... Et le plus beau, c'est qu'ils ne prévoient rien, ils craignent simplement une certaine primauté !... Une primauté, fichtre ! Fous le camp, Nan. S'ils te prenaient jamais, tu ne sais pas comme c'est affreux !

— Ils ne t'ont pas tué... prononçai-je, les lèvres glacées.

— Non, pas encore. Je préférerais. Ils se sont mis dans la tête qu'ils

pouvaient « nous ramener à la norme » — nous sommes si humains ! Alors, ils m'ont d'abord soumis aux hypnotiseurs, pour m'enfoncer dans le crâne leurs idées courtes, et puis un petit imbécile de docteur s'est aperçu que je trichais ! Je leur répondais strictement ce qu'ils voulaient entendre, en lisant dans leur pensée, bien sûr ! Alors, ils m'ont radiographié sous toutes les coutures, ils ont conclu qu'il y avait dans mon bulbe rachidien — ou dans mon cortex — un centre supplémentaire, dont ils essayeront tout à l'heure de faire l'ablation.

Je crois que j'ai crié :

— Oh ! non.

— Oh ! si, parodia-t-il avec fidélité. Ils croient qu'ainsi j'oublierai tout et que je deviendrai un élément social utile — un mécanicien de fusée, ou quelque chose de ce genre.

Mais je ne suis pas aussi bête qu'ils pensent, m'entends-tu ? Je me suis moi-même opéré une greffe de cortex — et quand ils m'auront raclé les cellules crâniennes, il subsistera dans mon corps un lambeau de tissu vivant, un germe... Oh ! je sais, l'adaptation sera longue, je paraîtrai abruti, mais tant mieux, puisque c'est bien ça qu'ils demandent ! C'est pour cela aussi que je t'ai contactée, Nan. Toute opération a ses risques... N'oublie pas, toi ! M'entends-tu ? N'oublie pas ! Tu es la seule mutante d'Andromède qu'ils n'aient pas réussi à repérer, à réduire...

— Mais, dis-je, atterrée, moins par la nouvelle que par l'angoisse que recélait ce cri, pourquoi sont-ils si méchants avec nous ? Nous ne leur avons rien fait !...

— Rien encore. Mais nous pouvons...

— Comment peuvent-ils savoir ?...

— Et l'Atlantide, ma chère ?

— Eh bien quoi, l'Atlantide ?

— Ecoute, Nan, je n'ai pas de temps à perdre, je crois qu'ils commencent à tripatouiller mon cerveau. Tu finiras bien par apprendre comment a péri « ton île » : l'humanité en a conservé une angoisse sans nom. Sache seulement que nous pouvons faire un mal comme un bien terrible... L'effroyable fusion de nos facultés, qui atteignent tous les plans, peut aussi bien provoquer la fission d'un atome que l'éclatement d'une étoile. Nous ne l'avons pas essayé, dans cette vie — pas encore, mais cela viendra. Dans ce sens là, les Terriens ont raison de trembler dans leurs culottes... Oh ! Nan !

La voix haletante s'éteignit — et ce fut le silence. Je tendais en vain mes facultés, mes antennes invisibles palpaient le vide. Soudain, un cri déchirant me parvint — tel, que je me rappelai tout à coup qu'Arno n'était encore qu'un enfant :

— Oh ! Nan ! Ils me font souffrir ! Nous nous retrouverons et nous nous vengerons, Nan !

C'est ainsi que me fut brusquement arraché le seul camarade de mon enfance. Le garçon en bleu de mécanicien que j'ai revu plus tard sur

l'astrodrome ne ressemblait en rien au petit faune dansant au clair de lune.

Ni, bien sûr, celui que j'ai rencontré sur « mon île » — dans un effrayant passé...

*
* *

Car je suis descendue dans ce passé.

J'ai toujours tenu mes promesses.

Pour tout comprendre et ne rien oublier, je devais développer jusqu'à leur limite mes facultés de mutante. Celles du moins que je soupçonnais...

Je crois que cette faculté, improprement nommée de « voyager dans le temps », l'ancienne humanité terrienne la possédait toute ; elle l'a perdue, à la suite de quel catacylsme ?... De là sans doute la notion du péché et de la mort. Car, pour autant que je sache, celle-ci n'existe pas, et les Anciens le savaient aussi : on ne meurt pas, quand on est en possession d'un passé indélébile, invariable et ouvert, brillant de mille couleurs, et d'un avenir fluctuant et multiple, fait avec les éclats du présent. L'être humain se déplace à chaque heure sur cette route ; il est simplement davantage attiré par les séquences de temps où son corps matériel est là pour le recevoir. Car dans cet univers fermé, rien ne se perd et rien ne se crée, et tôt ou tard, à travers des millions de combinaisons diverses, les atomes de nos corps qui se cherchent et s'attirent sont de nouveau réunis, jusqu'à la purification complète. C'est ce que certains ont appelé la réincarnation. Nous autres, nous avons pour cela un autre nom : *les escales*...

Une certaine nuit, j'étais allongée, comme en ce moment, sur une couchette du dortoir. Mes compagnes dormaient ; une petite Vierge de Bernardino, pour laquelle je m'étais prise d'amitié, jusqu'à emprunter ses traits aigus et ses cheveux de lin, souriait sur le vitrage bleu. Fermant les yeux, je me laissai mollement glisser dans le vide, j'accrochai, au passage, quelques images d'Andromède, la leçon d'histoire du jour, puis j'amorçai une chute verticale et... quand j'y pense, j'en frémis ! Je comprends maintenant ce qu'on risque en tombant si loin. La moitié des fous dans les asiles sont des « rêveurs tombés » qui n'ont pas su remonter...

Mais je voulais savoir, n'est-ce pas ?

Alors, il se fit que je n'étais plus Anne de Nangis, mais une autre *moi*. Je ne me trouvais plus sur un satellite artificiel, mais sur une royale planète, aux vastes horizons. Je me tenais sur un promontoire d'opale bleue, et dans le ciel, il y avait deux lunes.

A mes pieds bruissait l'océan originel. Rien qu'à son odeur, je le reconnaissais plus jeune, peuplé de formes étranges, phosphorescent, et tandis que je pivotais doucement, je découvrais derrière moi une vallée pleine d'incroyables végétations, de fleurs immenses qui s'ouvraient et se refermaient, comme des coquillages...

Bien que les plantes fussent géantes et pulpeuses, et la mer sans limite, je ne me sentais pas écrasée par leur majesté, j'étais moi aussi plus grande, plus forte ; une vie intense, une sève riche circulaient dans mes veines, et je savais — et je pouvais — des choses brillantes, inconcevables,

des choses que plus personne n'avait réalisées, je commandais à chacun de mes muscles et j'ignorais la faiblesse, l'humiliation et la peur.

Je me redressai et sentis se mouvoir jusqu'à mes jarrets un frais et luisant manteau de chevelure bleu-noir, et mon ombre se profila sur la falaise blanche, juste assez effilée pour être l'harmonie même, avec une tête petite, une taille souple et libre et de longues ailes repliées... J'allais crier de plaisir !

Ce n'étaient pas des ailes emplumées d'ange, mais de vastes et puissantes membranes qui, au repos, se plissaient finement, telles les ailes d'une chauve-souris d'argent. Je levai la main pour les caresser, et voici : mes longs doigts efficaces étaient palmés à leur base, et je compris que je savais voler et nager à la perfection. Ma prise sur ce monde était idéale.

Bien que l'endroit fût désert, mon ouïe affinée percevait de multiples courants que je savais lire. Une marée : des pensées humaines, animales, et même les cogitations sourdes et puissantes des végétaux. Deux étoiles s'allumèrent au-dessus de mon front, elles couronnaient d'ondoyantes antennes, le diadème mental que l'humanité perdrait plus tard.

Jamais dans ma vie actuelle, je n'ai éprouvé une telle ivresse. Il faisait bon vivre, la planète que je foulais était jeune et j'appartenais à un monde triomphant ; sur la vallée remplie de camélias vastes comme des coupes, d'azalées couleur de chair, une luminescence trahissait la présence d'une grande ville. L'image de la Mégalopole se fixa aussitôt dans mon cerveau : édifices et avenues d'opale et d'onyx, qui devaient être le matériau du pays, pyramides emmagasinant lumière et chaleur, mystérieuses roues zodiacales... La civilisation de cette île (car c'était une île) rayonnait. Cependant, tous ses habitants n'étaient ni ailés, ni pourvus d'antennes, car je voyais la foule marcher et non voler, et les individus communiquaient en une langue mélodieuse. Blancs d'argent ou azurés, quel était leur pays ? Et mon propre nom ? Ces notions me revenaient lentement, elles émergeaient de mon subconscient, comme les vestiges d'un continent évanoui.

Je sus que mon pays était puissant et qu'il dominait cette planète, encore dans les ténèbres d'un âge barbare. Notre ascendant, basé sur la science, était sans limite ; comme les modernes, nous disposions de la foudre et de l'atome, nous exaltions les plantes par la vertu des hormones et obtenions des espèces géantes parmi les animaux sacrés.

Je sus que je m'appelais Altanlea (nom atlantique, déformé par euphonie), et que je n'étais pas la seule de ma race ni de mon temps. Incompréhensiblement, ces faits constituaient le plus terrible des dangers. Mes semblables étaient des êtres brillants et durs, d'une perfection sans pitié et dont la volonté ignorait les obstacles.

Les plus connus, ceux qui se rattachaient à ma destinée, se présentèrent à mon esprit comme des voix désincarnées — des phrases musicales. Je reconnus la douce mélodie marine, un peu froide, qui s'appelait Néor ; puis une vague rythmée, olfactive autant qu'auditive, monta à l'assaut de mes nerfs — j'en connaissais les motifs dispersés sur beaucoup d'êtres femelles, harpes et cymbales, flots de musc et de pourriture — ils signi-

fiaient l'Amour et la Mort et se prénommaient la reine Nellaré, la Dispensatrice des Parfums... Mais un arpège violent, scintillant comme une lame de cristal, m'atteignit alors en pleine poitrine et je chancelai : ce dernier venu se nommait l'Epée-qui-Chante...

*
* *

— Grand-père, demanda une petite Nan de huit ans, perchée sur le genou de son aïeul, y eut-il un temps où les hommes avaient des ailes ?

Il la fixa de son œil vague.

— Physiquement, veux-tu dire ? Où prends-tu cela ?

— Dans mes rêves. Je vois des êtres avec des ailes de chauve-souris. Souvent.

— Les paléontologues l'admettent, fit-il avec circonspection. Ils situent même vers le milieu du tertiaire une race d'hommes-lézards volants...

— Il ne s'agit pas de lézards, trancha Nan. Mes Terriens sont beaux et civilisés ; ils vivent sur une île, le sol en est fait d'opale et de quartz et creusé de cavernes, toutes en stalactites mauves et bleues. L'île entière est fouillée en profondeur, on dirait un rayon de miel. Le soleil se couche à droite, et la nuit, il y a deux lunes...

— Dieu me pardonne ! s'écria Messire Neptune. As-tu jamais lu Platon ? Un ouvrage qui s'appelle le Critias ?

— Permets-moi de te dire qu'il n'existe pas sur Andromède.

Le dieu marin la berça un moment, en silence, puis il commença :

— Il y avait une île qui se nommait l'Atlantide...

*
* *

Cela, constata Nan Stanley, je le savais déjà. Restait à apprendre comment ce monde a péri.

C'était une île à civilisation planétaire, basée sur l'astronomie, et soumise à un ordre matriarcal. Il semblait que le reste de la Terre vivait les débuts du Quaternaire, une obscure panique évoquait souvent « les ténèbres extérieures où s'agitaient les humanoïdes simiens ». Je ne sais même pas si mes Atlantes étaient vraiment humains : leurs ailes et leurs extrémités palmées font rêver. Ne venaient-ils pas d'une planète plus évoluée ? Ou bien était-ce une espèce intermédiaire entre l'homme et l'oiseau, et qui amorçait déjà son déclin ?

En tous cas, c'était un peuple en pleine décadence — d'une civilisation hallucinante, paranormale, d'un raffinement exquis et cruel. Je crois que ces êtres avaient tous les vices et qu'ils jouaient, pour exciter leurs sens déjà blasés, avec des forces obscures ou plutôt oubliées. Il était beaucoup question des Anciens, de la science et des machines des Anciens, dont on avait désappris l'usage, et d'autres, dont on usait sans discernement. C'était la foudre entre les mains des enfants aveugles, sur une planète jeune, qui avait son propre avenir et ses lois.

Cependant, ces Anciens qui avaient été sages avaient laissé à leurs descendants le moyen de dominer ce monde en paix. Un système tracé jadis régissait encore l'Ile condamnée ; un cadre strict de castes, physiquement dissemblables, pas d'armée, mais une milice, pour maintenir l'ordre intérieur, des escadres pour contacter le reste du globe, et un Collège de Sacrificateurs pour diriger. Autant que je pus comprendre, ces théocrates n'étaient plus des savants, mais des mages. La pyramide avait à son sommet une reine héréditaire et une Conjuratrice élue. La dernière du nom s'appelait Altanlea.

... Mes deux existences n'avaient aucun point en commun, même pas ma personne. La fille forte et souple, ailée et brillante de l'Atlantide n'avait rien à voir avec l'avorton actuel. Ma vraie vie, que j'ai pu raconter à Earl, était une petite vie terne mais continue — l'autre, éclatante et terrible, se présentait comme une suite d'images fragmentaires. J'y plongeais comme dans un séisme, un éboulement, un chaud maelstrom.

Mes rêves n'observaient aucune chronologie, ils s'emmêlaient, se chevauchaient, de sorte qu'aujourd'hui où j'essaie d'y mettre de l'ordre, je suis forcée de les classer en « jours heureux » et « heures d'épouvante ». Je crois que les premiers ont précédé les autres. Je crois que j'ai été heureuse pendant des années, au milieu des menaces et des périls.

A cette époque, j'habitais, près d'un village apparemment appelé Dea, un petit temple circulaire en quartz rose. Les murs hypnotisés par les Anciens étalaient des fresques idylliques, cerisiers fleuris et criques à lotus. La voûte était un Stadiasme Astral, borné à la Voie Lactée. Sauf que les corolles étaient grandes comme des vasques et les parfums palpables, j'aurais pu me croire chez Nausicaa.

J'avais un grand jardin pour mes jeux. Il descendait en pente douce vers l'Océan et je ne devais jamais franchir son enceinte d'azalées. Le village était niché au creux de la Vallée Heureuse ; au crépuscule, j'entendais les voix d'autres jeunes filles qui chantaient, en formant des rondes, et je savais que si j'élevais à moitié ma voix, elle couvrirait, comme une cloche de bronze, tout timbre — or ou cristal. Mais je ne devais pas chanter.

Une fois, en jouant au ballon — toujours Nausicaa — je le laissai tomber de l'autre côté de l'enceinte.

Je ne pus aller le chercher.

Je n'avais pas de famille. Le vieux sacrificateur Isidès venait m'enseigner le nom des étoiles et les mythes faciles, comme celui de la vierge qu'aima le Cygne (et leur progéniture a des ailes et des pieds palmés) ou celui du géant, voleur de la foudre. Mais la nuit, les murs enchantés parlaient, des voix insinuantes versaient la science dans mon esprit engourdi, et j'apprenais des choses horribles ou magnifiques — la coexistence de divers modes du temps, et le Sixième Espace qui les renferme tous, où l'on peut se promener comme dans un verger où l'on peut tout toucher et tout cueillir ; l'interdépendance des astres et l'art de charmer les monstres. J'apprenais aussi qu'il existait des dangers noirs et rampants ; je crois que les êtres de mon espèce, portant en eux leur propre morale et le germe de

la Vérité, pouvaient être tués, impunément, tant qu'ils n'avaient pas atteint la plénitude de la révélation — et leur quinzième année, car ils n'étaient pas tout à fait humains. Mais une loi antique disait que l'Atlantide existerait « tant qu'il y aurait des Conjuratrices ». Chaque fois qu'une Vierge élue allait mourir, elle désignait la latitude sous laquelle naîtrait sa sœur plus jeune, et des signes de reconnaissance, et les gardes royaux battaient le pays.

Aussi les villes et les hameaux qui avaient l'honneur d'abriter une enfant prédestinée la cachaient-ils, pieusement. Tel était mon sort.

Je faillis périr cependant d'un danger naturel, et c'est Néor qui m'a sauvée...



Cela se produisit pendant une époque de fêtes, peut-être même au moment de l'accession au trône de la Reine Nellaré II. La surveillance autour de moi faiblissait, les barrières hypnotiques étaient très antiques et, parfois, traversées par des ondes d'une rare violence. A quelques stades, la Mégalopole se livrait aux festins, aux orgies, aux combats de monstres et de gladiateurs. Il semble qu'alors déjà, la princesse héritière se plaisait à user de mécaniques anciennes, à magnétiser les misérables jetés dans l'arène ou à provoquer des taches solaires par des courants de radiations. Les saisons étaient bizarrement décalées et les migrations annuelles d'insectes prenaient d'étranges proportions.

Une nuit, je fus réveillée par un vol de phalènes géants qui avait débordé sur la Vallée Heureuse. J'appelai — nulle voix ne me répondit, ma pensée s'émoussait contre un mur de plusieurs lieues qui avançait, ailes perdant leur pollen, corps mous et bruns qui se pressaient dans un crissement d'anneaux de chitine et allaient expirer sur l'océan démonté. L'air était saturé d'une odeur fade de fleurs et de corruption. Je quittai le temple à tâtons et échouai dans un val déjà comble à moitié de formes battantes ; mon pied enfonçait dans un magma vivant, des ocelles palpitantes barraient ma route et j'étouffais... Je réussis à m'extraire de ce piège et survolai, sur mes ailes encore faibles, une plaine où passaient de légers tourbillons. Je vis, sans prendre peur, que je m'étais éloignée de la prison sacrée ; l'agitation des phalènes brouillait encore le paysage — le plus petit insecte mesurait deux coudées — mais je distinguai sous mes pieds les crinières blanches des vagues, un énorme scintillement, les astres qui se reflétaient dans la mer. Une voix humaine m'interpella et, me penchant, je vis la plus belle chose du monde : une voile aiguë, presque couchée sous le vent, et une barque effilée qui dansait.

Comme une figure de proue, un homme dominait l'abîme. Tout dans sa silhouette, son profil doré, ses mains fines, appelait les comparaisons de vol, d'élan — mais il n'avait pas d'ailes. Ce détail, malgré sa force physique évidente (il menait son esquif au milieu d'une double tourmente), lui donnait une apparence de vulnérabilité. Je n'avais jamais vu un être aussi charmant... Je déployai mes ailes et le toisai d'un peu haut ; il rit :

— Je ne pensais pas, dit-il, que les phalènes de Déa eussent des visages de rêve ! Descendez : le vent va vous emporter au large.

Les antennes étoilées s'allumèrent à mon front, dès que je mis pied à bord de la nef. Sans doute le navigateur était-il au courant de ces prestiges, car il s'inclina jusqu'à baiser le sol, mais sa voix, lorsqu'il parla, était encore empreinte d'ironie :

— Il faut me pardonner ma méprise, noble princesse, fit-il, je vous croyais en danger, je vois qu'il n'en était rien. Mais j'arrive de si loin ! Je suis Néor, fils d'Isidès et navarque de la reine. Je ne savais pas qu'une *vraie Atlante* habitait ici...

Le pont même de la barque était jonché de phalènes expirants. Je frissonnai. Je dis :

— Mes ailes sont faibles, je me suis battue avec ces monstres et je suis lasse...

— Ma barque n'est qu'une coquille de noix, mais j'ai des tapis dans l'entrepont, vous pourrez vous y reposer, si vous daignez.

— J'ai perdu mes sandales et le sol est semé de coquillages...

— Je vous porterai.

Il s'approchait déjà, les bras tendus, quand je criai :

— Ne marchez pas sur mon ombre ! Vous mourrez...

C'est ainsi qu'il comprit qu'au large de la Vallée Heureuse, il avait rencontré Celle-dont-l'Ombre-même-Tue. L'Elue. La Conjuratrice qui parle aux Désincarnés. Il ne détourna pas les yeux, et j'aimai la façon dont il arracha d'un geste et jeta à mes pieds son manteau de navarque. Nos mains ne s'effleurèrent pas. Mais la brise du large nous enveloppa et ma chevelure odorante cingla sa bouche et ses narines. Telle l'éponge imbibée de myrrhe qu'on offre aux condamnés à mort.

*
* *

Dans la catégorie des « rêves épouvantables », le plus souvent je me retrouvais au point que je redoutais le plus. Sans doute mes cellules nerveuses avaient-elles été impressionnées par cet instant et la trace en demeurait-elle à travers les âges. Invariablement, je plongeais en plein cataclysme — un déchaînement de séismes, des raz de marées envahissant les collines, les colonnes d'onyx et les autels de marbre croulant. Levant les yeux vers un ciel noir ou violet, je voyais un astre qui emplissait l'horizon et enflammait les ténèbres. L'énorme profil du satellite se tenait droit sur mon île — je le voyais d'un blanc éclatant, puis pourpre, enfin noir... Mes connaissances astronomiques m'apprenaient que la Terre avait attiré dans son orbite une de ses lunes. Le disque, hideusement fendu, faisait pleuvoir ses éclats en un chaos...

Pour la première fois, j'allais apparaître à mon peuple. Les assises du monde étaient ébranlées, mais, dans une crique immense, au cœur même de la Mégalopole, la foule riait et se gorgeait de sang, les pieuvres étreignaient et fouillaient les proies humaines. Des années me séparaient alors de la Vallée Heureuse et de l'Océan, je n'étais plus la fille libre et souple

qui survolait les vagues, mais une prêtresse gainée de gemmes, telle une idole. Un masque de nacre et de fards plaquait mon visage, allongeait mes yeux peints d'antimoine, et ma bouche, teinte du suc d'anémone, saignait telle une plaie. Un diadème d'émeraudes en forme de roue meurtrissait mes tempes... J'étais solidaire de cette foule, de ses crimes et de sa majesté...

Intérieurement aussi, j'étais autre. Non point corrompue, comme ces gens, mais brûlée, pétrifiée. J'avais renoncé à tout ce qui faisait la douceur de cette Terre, et je savais que mon Ile allait périr. Je n'avais jamais chanté avec les jeunes filles de Déa, j'avais échangé ma grève et mon temple contre une prison de jade... Les haines que j'avais excitées, les jalousies monstrueuses, insultaient le ciel... J'étais la Vierge Elue, Celle-qui-parle-aux-Morts, le Salut de l'Atlantide. Et l'Atlantide finissait...

Sans doute avais-je, par mes renoncements et mon orgueil, comblé la Dispensatrice des Parfums, car la reine, dans ses voiles violets et son orbe de musc, se prosternait sur mon passage. Sa bouche me souffla :

— Sois bénie, Altanléa ! Celui qui t'a insultée va mourir.

J'étais lasse et distraite, un fleuron du diadème blessait ma tempe. La reine ajouta encore, comme si elle buvait à petites gorgées un vin noir : « J'ai fait briser ses ailes. Il mourra à tes pieds. »

... Dans l'arène, une petite pieuvre se gorgeait des viscères d'une poupée humaine. Je regardais Nellaré avec une attention aiguë : elle était tout ce que je haïssais. Plus tard, je retrouverais les éclats de sa féminité triomphante dans les êtres qui me feraient le plus de mal — Viola, Una Vère... Mais Nellaré restera pour moi la synthèse du mal, avec sa peau bleuâtre, la nappe nocturne de ses cheveux et son corps si visiblement modelé dans un seul dessein... Son essence s'opposait à la mienne, comme la matière est irréductible à l'esprit. Elle était la reine de cette île et celui qu'elle allait livrer au supplice était son frère, issu du même sang, et qu'elle aurait dû épouser suivant les lois. L'avait-il donc blessée ? Et moi ? De quelle insulte s'agissait-il ? Des liens horribles nous unissaient tous les trois, mais je me redressais avec une sorte d'orgueil sauvage — oui, moi, je n'étais coupable à leurs yeux que d'avoir prévu cette fin du monde, de l'avoir prêchée et de les avoir avertis ! En vain. Nellaré et Hellemar, les deux souverains de mon île, étaient restés sourds à mes avis, l'une me haïssait et l'autre... subitement, je ressentis une honte indicible. Plus qu'immonde : au-delà du malsain...

L'autre m'avait aimée et il avait voulu me posséder.

Il allait mourir.

C'est à ce moment de mon rêve qu'il y avait une secousse, si forte que tout se mêlait. Les colonnes du cirque croulaient, les monstres s'échappaient des vivariums et un torrent de corps dévastait les gradins. Tombée à mes genoux, Nellaré m'étreignait : « Tout ce que tu veux ! gémissait-elle. Ma couronne, ma puissance et lui — si tu veux ! Mais prie donc ! Parle au ciel ! Il t'écoutera — peut-être ! »

Je la repoussai avec dégoût et mes ailes déployées la renversèrent. Je sortis de la foule, en un vol terriblement entravé par les variations météoriques, et je survolai les loges et l'arène. Bien sûr, je n'avais aucune idée

des prisons de Nellaré, mais j'entrevoyais la plus horrible... Fendant les airs, roulée par les ouragans, j'arrivai à une trappe, toute en angles lisses, d'une géométrie qui n'était pas de ce monde-ci, comme les sentiments de cette foule ne relevaient pas d'un univers ordonné.

Je fuyais le relent de bête qui s'exhalait de la foule et le musc de la Dispensatrice des Parfums. Sous mes pieds se creusait un escalier vertigineux (à cette heure, j'étais déjà l'enfant terrienne épouvantée qui, dans des millénaires, fuirait avec horreur toute emprise de chair et libérerait son sang, dans les ténèbres).

Il m'arrivait parfois de me réveiller à cet instant, pour de bon. Je revenais à la vie, suffoquée, prête à hurler. Assise sur mon lit, mes bras maigres étreignant mes genoux, je souhaitais mourir mille fois. Mais les mutants ne meurent pas si facilement, n'est-ce pas, Arno ? La nuit se refermait sur moi et je me retrouvais devant la fosse aux pieuvres.

C'était une sorte de puits, en forme d'entonnoir, avec pour décor un rocher de jade. (On voit de tels paysages dans les cauchemars.) Une cloison de larges mailles de sélénium — résistantes jusqu'à quel degré ? — protégeait cette sorte d'autel. Le puits grouillait de formes atroces, de tentacules, de ventouses, de becs cornés ; çà et là luisait une prunelle d'une atroce cruauté. Dix ou cent monstres s'agitaient, se soulevaient, lançaient leurs membres visqueux contre la grille ; parfois, passant entre les mailles en un jet brûlant, ils atteignaient une silhouette humaine, clouée au rocher.

Dans un visage d'argent, des yeux sombres vivaient seuls. Ils me disaient :

— Te voici, Altanléa. Je savais que tu viendrais. Crois-tu que je ne pouvais pas mourir — avant ? Je n'avais qu'à libérer mon sang. Mais je t'ai attendue.

Cet instant d'horreur était suivi d'une chute dans le néant, sans doute, un séisme plus fort que les précédents et ponctué d'explosions. Une brève séquence à demi consciente me montrait la margelle du puits effondrée, les débris innommables des monstres surnageant... Je devais avoir frappé pendant ce temps, brûlé, désintégré, car je tenais encore dans mes mains une arme fumante, mais j'étais assise sur le sol et je crois bien que je pleurais.

La tête du condamné reposait sur mes genoux et j'étais glacée de répulsion, de colère et de pitié. Il n'était peut-être pas mort, mais ses ailes pendaient, profondément entaillées, et son torse était brûlé d'un venin corrosif. Çà et là un sang vert suintait — celui d'une créature végétale. Les yeux sombres s'ouvrirent. Je rencontrai un sourire glacé.

... Plus tard, beaucoup plus tard, nous fuyions dans les souterrains sur lesquels reposait la Grande Ile ; ce n'étaient que grottes et cavernes, où une fusée interplanétaire eût fait figure de jouet, murailles de jaspe et stalactites en pierre de lune. D'immenses lacs noirs léchaient furieusement les rivages de quartz. Des monstres abyssaux, que ma race avait refoulés dans les ténèbres, tendaient leurs têtes plates et leurs mufles aveugles. Des crapauds-colosses qui avaient vécu des siècles dans l'épaisseur des rocs, ne percevant le monde extérieur que par les papilles de leur derme, ten-

taient de quitter leur asile... en vain, en vain ! Comme la lumineuse civilisation des hauteurs, ce monde obscur était condamné.

Cent fois, mille fois, j'eusse voulu, tant mes membres étaient meurtris, tant j'étais ivre de fatigue, fermer les yeux, tomber dans ce sable blanc et dormir. Mais je ne pouvais pas, je n'étais pas la seule à chercher un impossible salut. L'être qui fuyait avec moi, et que j'étais obligée de soutenir, dont j'étanchais et lavais les blessures, grâce au ciel, n'était pas Néor. J'avais l'idée consolante d'avoir sauvé Néor en l'envoyant au loin, de l'autre côté de la Terre, sur un océan peut-être préservé.

Celui qui m'accompagnait était mon pire ennemi. Je savais qu'il avait commis des crimes monstrueux ; seul ce cataclysme le préservait d'un juste châtiment. Cependant je l'avais sauvé d'un sort pire que la mort. Il était très grand, ses ailes d'Atlante pendaient brisées au niveau de ses épaules et gênaient sa marche ; il semblait lui aussi, comme le reste de ce monde évanoui, fait de matériaux impérissables — le marbre, l'onyx — et ses yeux étaient des lacs nocturnes, mais de toute cette beauté émanait une présence de mort.

Plusieurs fois nous eûmes à affronter les sauriens. Celui que j'appelais Hellemar — ou l'Epée-qui-Chante — avait ramassé mon glaive brisé dont jaillissait une lueur (n'était-ce pas le désintégrateur moderne ?). Mais il arriva qu'un bond imprévisible de brontosaure lui arracha cette arme et je dus intervenir dans la mêlée, d'une manière cérébrale et rapide. Parfois, nous étions si las que nous dormions tour à tour, à même le sable, tandis que les secousses ballottaient les ténèbres et que la Mort hurlait. Celui qui veillait n'était pas sûr que la Terre entière ne se fût abîmée et qu'ils ne roulassent ensemble dans leur prison de roches, à travers un espace glacé. Souvent j'étais obligée de m'arrêter, parce que mes pieds saignaient et que j'oubliais, dans ma hâte, de commander à mes vaisseaux sanguins...

Mais plus souvent encore, je devais refermer les plaies de ses ailes à lui. Les membranes étaient sectionnées au ras des clavicules et pendaient sans force ; jamais elles ne se ressouderaient pour porter ce grand corps. L'envie me prenait alors de procéder à leur ablation complète, mais les terribles yeux sombres me fixaient et je n'osais frapper.

— Tu penses que je ne volerai plus jamais, constata-t-il une fois.

— Oh ! dis-je, comme c'est important ! Si tu volais ici, tu te cognerais aux voûtes.

— Et cela te donnerait un sentiment de supériorité, n'est-ce pas ?

— Ça, mon petit, je n'ai nul besoin de te voir aptère...

— Je sais. Tu es l'orgueil même.

— C'est un sujet que nous avons abordé sans succès.

— Mais enfin, cria-t-il, vas-tu enfin oublier qui tu es et ce que je suis ? Il te faut donc plus qu'une fin du monde ? Oui, tu es l'Elue et je suis un misérable, rampant dans la fange de mes vices. Et après ? Cela t'avance à quoi ? Qu'a fait ton ciel pour toi plus que pour nous autres ?

— Il m'a donné la sottise de te libérer, ripostai-je aigrement. Et aussi l'occasion.

— Tu t'en repens, n'est-ce pas ?...

A chaque chute dans le Temps, ces disputes reprenaient, avec une violence accrue. Nous en saignions tous les deux... J'avoue que par moments, j'étais tentée d'abandonner ce blessé récalcitrant et de continuer seule ma route, dans la nuit. Il me reprochait Néor :

— Tu l'as renvoyé à temps avec ses escadres. Le reste t'importait peu. Périsse l'Atlantide, si Néor survit !

Je protestais :

— Mes avertissements ne manquèrent à personne. Pas plus à ta sœur qu'à toi ou à votre sénat. Néor fut seul à m'écouter.

— Oui, Néor était parfait ! Mais n'aie pas peur, il reviendra ici dès les premiers signes du désastre — je connais assez l'espèce de Néor ! Les siens se sont amputé les ailes pour être plus près d'une humanité souffrante. Il reviendra, parce que cette île périt — et toi avec elle...

— Il n'a rien à voir avec mon sort.

Il y avait une mollesse regrettable dans cette réplique, aussi mon adversaire se redressa-t-il sur un coude. Il était allongé sur le sable, au bord d'un lac souterrain, et ses ailes mortes le couvraient. Une torche de résine fumait dans les ténèbres.

— Personne n'a rien à voir avec le sort de personne. Si tu me permets, ô Elue, c'est bien l'égoïsme stellaire que tu nous as reproché ! Il fait que chaque être est un microcosme fermé et cette conception serait, selon toi, à la base de nos crimes et de notre perte...

— L'égoïsme seul n'aurait pas détourné les comètes de leur course. Il a fallu vos expériences insensées...

— Nous ne voulions que vibrer en contact avec l'univers.

— Tais-toi, l'interrompis-je. Tu es insupportable, tu généralises. Ah ! tu peux te vanter d'être vraiment humain !

Il me regardait parmi le vacillement de ses antennes — et je retrouvais dans ses prunelles sans éclat qui avaient vu tant de choses, qui s'étaient closes sous l'afflux d'une douceur trop grande ou d'une affreuse volupté, quelque chose du regard brillant sous les cils du petit Arno qui bondissait sur le cimetière des fusées...

— J'admire ton orgueil, reprit-il. Voici probablement la seule force intacte dans l'effondrement général. Tu n'as jamais pleuré, gémi de douleur ou de désir ! Tu ignores la brûlure des corps enlacés, leur sueur et leur sanie. Pourtant, entends-moi, Elue, une force t'a poussée à me délivrer. J'étais à tes yeux ce mal nécessaire : la Vie.

— J'espère, dis-je avec hauteur, qu'à l'issue de ce cataclysme, tu auras le temps de procréer une dizaine d'enfants, avec une guenon de passage. Tu ne saurais t'en passer et rien ne serait définitivement perdu, pour la Terre.

Il ferma les yeux et dit avec une douceur désarmante :

— Tu es un monstre, n'est-ce pas ?

*
* *

J'en étais là de mes souvenirs vécus, lorsque mes grands-parents d'Andromède s'éteignirent un à un, comme des flammes qu'on souffle, et qu'on les enterra dans le jardin de pandanus. Le nouveau gouverneur de la station me convoqua pour me présenter un radiogramme qui me réclamait, au nom de ma famille, sur la Terre. J'étais très désemparée, j'avais beaucoup aimé messire Neptune et Grand-Ma et je sentais sourdement que je ne retrouverais jamais la liberté et l'indulgence dont je jouissais à leur ombre. Après tout, me suis-je dit, la Terre est notre mère patrie, à nous les Terriens ! La date de mon départ fut fixée. Pourtant, auparavant, j'essayai de contacter le « garçon sauvage » qui ne l'était plus.

J'appris qu'il était sorti de l'hôpital, qu'il était physiquement « très réussi » et qu'il travaillait en qualité de mécanicien à la station. Et aussi qu'il s'appelait Arno Heller, nom qui alors ne disait absolument rien. Seulement, je crois que j'avais perdu de vue les choses actuelles, je le voyais toujours sous l'aspect de la statue aux ailes brisées, du grand lys noir et blanc. Je vins à la station sous prétexte d'enregistrer mes bagages et je le surpris — mais oui — dans les bras d'une guenon.

Le décor valait la scène ; c'était une misérable baraque où les métis de l'enregistrement et les pilotes de passage prenaient un verre d'alcool vénusien, mortel, ou une cruche de « seghir » Martien, sur un zinc. Des murs en fibro-ciment, un toit de tôle, quelques poisons au bar, une machine à sous et un appareil à stéréo-musique. Les bancs étaient lustrés par les fonds de combinaisons interplanétaires et le Martien à tête de chrysanthème qui servait avait entendu pratiquement toutes les « bonnes histoires » du système solaire. Il y avait aussi des serveuses — voici pourquoi...

Certains pilotes revenaient d'un raid de plusieurs années ; ils ressemblaient aux marins d'antan, capables de prendre une otarie pour une sirène. J'ai su plus tard que l'établissement comportait des chambres, à l'étage.

Un sous-fifre m'avait dit que je trouverais Arno Heller « Chez le Martien ». Il se permit un sourire en coin qui me déplut, aussi me hasardai-je dans les terrains vagues, avec ma combinaison interstellaire dernier cri et mes premiers escarpins à hauts talons. J'oublie de noter que durant ces dernières années, j'avais grandi subitement et que j'avais maintenant l'air d'une ingénue terrienne, longue et mince. Et puis j'étais la petite-fille de messire Neptune, c'est-à-dire, sur Andromède, quelqu'un... Les terrassiers me suivirent avec des regards admiratifs.

Devant la porte du bar, j'avançai mes antennes. Effectivement, Arno Heller était là — et il ressemblait assez à son double blanc et noir. La fille qui lui tenait compagnie était un très ordinaire produit de croisements, ce qu'on appelle vulgairement une pouffiasse. Ils se trouvaient à l'étage et je préfère ne pas dire en quelle posture.

J'avais beau connaître (en principe) Nellaré — et tous les vices, et tous les enchantements de l'Atlantide — je m'enfuis...

Je me rappelle encore le rire des terrassiers.

(A suivre.)

La déesse vierge

(Seat of judgment)

par LESTER DEL REY

Lester Del Rey est un des écrivains de la nouvelle école « intelligente » de la S. F. américaine. Vous avez lu antérieurement une nouvelle de lui dans « Fiction » : « L'enfant qui n'était pas là » (*n*° 55). *Dans celle que nous publions aujourd'hui, il se livre à une tentative assez intéressante : il utilise les éléments d'un space-opera courant (planète pittoresque, astronautes valeureux, belle prêtresse d'un culte étrange), tout en essayant de donner au genre une finesse et une tenue littéraire qui lui manquent en général. Ses allusions voilées aux origines du catholicisme pourront être interprétées par les uns comme une subtilité dramatique ou par les autres comme une mise en boîte. En tout cas, elles fournissent à l'histoire un arrière-plan qui n'est pas négligeable.*



LA nuit était tombée ; l'effervescence qui avait régné pendant le jour s'apaisait, mais les derniers incendies éclairaient toujours la ville de leur sinistre lueur rouge ; on se battait encore sporadiquement dans les rues où retentissaient des hurlements de douleur et de rage. Au-delà du Palais de la Terre, pourtant, les combats semblaient avoir pris fin ; la foule s'était dispersée et il n'y avait plus que de petits groupes hagards, errant à l'aventure.

Lorg, un des mercenaires Ludhs, déboucha d'une ruelle en courant. Il était épuisé. Ses bras se balançaient, dérisoires, de part et d'autre de son corps, ses vêtements étaient en lambeaux, il avait perdu son arc ; obsédé par l'idée fixe de trouver une arme, il ne sentait même plus les blessures qui l'ensanglantaient.

Il s'arrêta, l'oreille tendue, afin de s'assurer qu'on ne le poursuivait plus avant de se lancer dans un dernier et vacillant effort vers la baraque où était entreposée la réserve d'arcs.

Un aveuglant jet de lumière le fit s'arrêter net : ils avaient deviné qu'il viendrait se réapprovisionner et l'avaient devancé ! Ils étaient douze à l'attendre sous la conduite de Pors le renégat, dont l'arc, déjà, était bandé.

Pors fixa son frère ludh et hocha la tête. « Il fait partie des assassins, » dit-il d'une voix lasse. Le boyau de l'arc se tendit un peu plus.

— « Renégat ! Adoministe ! » hurla Lorg. Il était trop tard pour supplier : il le savait. « Quand les hommes de la Terre te prendront... »

— « Les hommes *de la Terre ! » cracha Pors. « Les Terriens ne sont pas des hommes, Lorg. Ce sont des gens comme Judson ; ils n'agi-*

© 1957, by Fantasy House, Inc.

ront pas à moins d'y être forcés — et alors, il sera trop tard. Implore tes faux dieux, Lorg, mais n'implore pas la Terre. »

Lorg bondit, mais, déjà, le trait fendait l'air, tour à tour aiguille, puis dague, puis lance — épieu, enfin, pour le transpercer.

Pors laissa choir son arc et s'adossa au mur, le corps secoué de durs sanglots. Mais ce n'était pas la mort de Lorg, c'était une autre mort qu'il pleurait.

***

Sàyon, que l'on apercevait par-delà les hauts murs d'enceinte du port spatial, ne paraissait guère avoir changé depuis le jour — il y avait trente ans de cela — où Judson avait pour la première fois posé le pied sur la planète. On aurait pu croire que le temps, ici, s'était figé — ce temps dont Judson avait pourtant éprouvé les atteintes : l'uniforme gris-bleu du Service Colonial pendait lamentablement sur son corps nerveux de vieil homme ; ses cheveux, jadis noirs, étaient presque entièrement décolorés ; des rides amères avaient tracé leurs réseaux le long de ses joues creuses et, sans ses lunettes, il était à peu près aveugle. Encore quelques années de ce régime, et les cures gérontologiques qu'on dispensait sur Terre ne lui seraient plus d'aucun secours.

Il grommela avec humeur quand l'espèce de lama qu'il chevauchait s'engagea en cahotant sur le chemin rocailleux montant à l'assaut du plateau. Arrivé au sommet, il leva la main pour donner à l'escorte le signal de la halte.

— « Tout paraît paisible, » remarqua-t-il.

— « Une bombe à fusion, elle aussi, paraît paisible avant d'exploser, » rétorqua Dupont de sa voix haut perchée dont le timbre sonnait désagréablement. Une sueur abondante couvrait son visage empâté qu'il tamponnait nerveusement et bien inutilement à coups de mouchoir.

Fallait-il que la Terre soit à court d'effectifs pour avoir désigné un type pareil comme administrateur planétaire, fût-ce sur un monde aussi léthargique que celui-ci ! songea Judson. Haussant les épaules, il se mit en devoir d'examiner la vallée à la jumelle. L'air, comme c'était le cas après les orages fréquents en cette saison, avait la pureté du cristal. Les halliers de fayas aux baies juteuses, les pâturages semés de touffes de théom vertes et duveteuses, tapissaient les pentes. Sur la piste en contrebas sinuait une caravane de marchandises précieuses — épices, parfums et minerai d'uranium — destinées au trafic spatial. Plus à l'est, c'était le port où se pressaient allégrement les voiles multicolores des galères.

Kalva, la ville accroupie devant les quais, s'était développée : le labyrinthe de ses rues enchevêtrées, bordées de maisons basses, atteignait à présent les anciens remparts. La misère et la crasse y règnaient à peu près sans partage, Judson ne l'ignorait pas, mais la distance effaçait les stigmates sordides qui défiguraient la ville ; la brique jaune, la tuile noire des toits scintillaient doucement au soleil.

Au centre de la cité s'étageaient les sept terrasses du Grand Temple coiffé de son dôme plaqué d'or écroui. Judson régla ses jumelles pour

observer l'esplanade. La foule y était dense, mais peu de fidèles gravissaient les gradins du Temple, ce qui, en cette veille des fêtes de la Mesêa, était tout à fait insolite.

Dupont toussota nerveusement : « Mieux vaut continuer. Si des troubles éclataient... »

— « Qu'un seul et unique Sàyonien fomenterait ? »

— « Mahomet était un homme seul et de surcroît un homme malade, » répliqua Dupont. « D'ailleurs, la mythologie de ces gens-là fourmille de légendes à propos de dieux à forme humaine. »

— « De déesses, » rectifia Judson. Les souvenirs qui affleuraient soudain à sa mémoire lui arrachèrent une grimace. Après trente ans, il aurait dû avoir oublié Méïà ! Il se redressa sur sa selle et donna le signal du départ.

Cette fois, deux archers Ludhs ouvraient la marche. C'étaient les mercenaires aux services desquels on faisait traditionnellement appel dans cette partie de la galaxie : des gorilles jaunes et imberbes au mufle de loup. Excellents guerriers, au demeurant : un seul d'entre eux valait les six gardes que Dupont avait emmenés.

Ils rejoignirent la caravane qu'ils avaient aperçue de la crête et se rangèrent pour la laisser passer. Les Sàyoniens étaient plus proches du type humain qu'aucune autre race de la galaxie, mais ils avaient quand même un aspect extra-terrestre. La poitrine des femmes, ornée d'un petit pectoral, était plate — ce qui n'avait rien d'étonnant puisque les Sàyoniens étaient des marsupiaux — et la poche abdominale était nettement visible au-dessus de la jupe fendue. La peau parcheminée des indigènes mâles et femelles et leurs chevelures rêche étaient d'un gris tirant sur le vert ; leur nez et leurs oreilles étaient démesurés. Trapus et courtauds, ils faisaient penser aux gnomes du folklore terrien.

Les coutumes et la religion sàyoniennes n'allaient d'ailleurs pas sans rappeler certains cultes qu'avait jadis connus la Terre, bien que la Grande Déesse symbolisât surtout une sorte de Principe Maternel, puritain et exigeant. La Terre, se basant sur la nature des déesses légendaires adorées comme les incarnations de la Grande Déesse, avait espéré une conquête facile. Une fois par siècle à peu près, une de ces divinités apparaissait, née de Sàyoniens normaux, disait-on, et l'optimisme de la Terre se justifiait du fait que les déesses, à la différence de leurs congénères étaient pratiquement à l'image des Terriennes. Pour les uns, l'adoption du canon humain comme représentation de la divinité venait tout simplement de la vénération dont les naturels avaient entouré les premiers navigateurs terriens qui, des siècles plus tôt, s'étaient posés sur Sàyon. Pour les autres — et la théorie qu'ils défendaient était la plus populaire — il s'agissait simplement de phénomènes de mutation déterminant accidentellement un phénotype humanoïde.

Où que fût la vérité, la conquête, Judson se le rappelait bien, n'avait pas été tellement simple, bien qu'un accord eût finalement été conclu avec les prêtresses du Temple, accord dont on n'avait eu qu'à se louer... jusqu'à présent.

— « Avez-vous vu Oè Athon... ce prophète que vous avez signalé ? » demanda Judson.

Dupont secoua la tête et se fouilla derechef pour sortir son mouchoir.

— « Je ne le connais que par les films pris au téléobjectif. Il a surgi du désert il y a un an et, depuis, il parcourt les provinces pour convertir le peuple. Il est entré pour la première fois à Kalva la semaine passée à l'occasion des fêtes. Et il faut se méfier des rapports qu'on reçoit ; ils pullulent de sornettes à propos de je ne sais quels miracles qu'il réaliserait. »

— « Vous ne l'avez pas appréhendé pour l'interroger ? »

— « Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans les croyances locales, vous le savez bien, » s'écria vivement Dupont. « A vous et à la prêtresse, la Fàs Kaïa, de vous occuper de cela. C'est elle qui a demandé de l'aide au Gouverneur du Secteur. »

Judson soupira. Si la Fàs Kaïa demandait de l'aide, il fallait faire quelque chose. En tant que Grande Prêtresse, c'était elle qui dirigeait les affaires de la planète. En théorie, la juridiction du Temple se limitait strictement aux choses de la religion ; seulement, la loi sacerdotale s'étendait à peu près à tous les domaines et les affaires que conduisait le Temple n'avaient parfois qu'un rapport très lointain avec la morale : les maisons de passe et l'usure, par exemple. Bien sûr, lorsque les intérêts de la Terre étaient en jeu, l'autorité du Temple n'était pas toute puissante. Mais son concours était une question de vie ou de mort pour la domination terrienne : aussi ne ménageait-on aucun effort raisonnable pour satisfaire la Fàs Kaïa.

Dans le cas présent qu'avait évoqué Dupont, celle-ci réclamait un navire de guerre et une compagnie des Milices Terrestres. Le Gouverneur du Secteur avait bien le croiseur mais pas le personnel combattant : la jeunesse terrienne était apparemment bien trop occupée à jouir du confort qu'un millier de mondes lui offrait pour se soucier encore d'assurer l'ordre dans les colonies. Voilà pourquoi, en dépit de ses protestations, Eli Judson avait été chargé de mission à Sàyon. Sa présence n'était pas indispensable ailleurs : ce n'était qu'un simple vice-gouverneur.

La petite troupe pénétrait dans Kalva, se dirigeant vers le Temple qui se trouvait sur la route du palais de l'Administration Terrienne. Judson qui observait avec attention les passants remarqua que le temps avait apporté des changements sensibles : la pauvreté était plus grande, les esclaves paraissaient mal nourris. Les taxes levées par le Temple devaient être écrasantes. Une foule dense encombrait les rues, que venaient encore grossir les caravanes de pèlerins dont beaucoup étaient armés de sabres au mépris du rite de la Mesêa. Sur la vieille place du marché, tentes de peaux et abris rudimentaires, emplissant l'air de puanteur et de tintamarre, se succédaient en rangs serrés. Il suffirait d'un seul scrofuleux pour que tout le quartier soit infecté.

— « Les adeptes du prophète Oé Athon ! » fit Dupont avec ironie. « Il y aura moins de monde quand nous aurons dépassé le Temple. Je pense que nous aurons le temps de prendre un bain avant que la Fàs Kaïa n'arrive au palais. »

La masse compacte des Sàyoniens crasseux s'écarta sans enthousiasme

pour leur céder le passage. Les visages verts, où l'on pouvait lire une curieuse expression d'impatience et d'exaltation, se braquaient sur les humains et les Ludhs sans paraître les voir. La foule ne semblait pas hostile, mais avec les fanatiques, on ne sait jamais : apôtres de la paix aujourd'hui, ils appellent à la guerre sainte demain !

La rue, maintenant, se lovait autour du Temple aux proportions énormes et la foule était plus clairsemée. Au-delà, c'était le palais, les baraquements des Ludhs et enfin, à l'extrémité de la rue, la colline désolée et son affreux cimetière. Judson laissa son regard errer sur le monticule interdit et, soudain, poussant un juron, il ajusta ses jumelles.

A peu de distance du sommet de la colline funèbre, pourrissaient les cadavres empalés de quatre Sàyoniens. Plus loin, un malheureux assis sur un épieu effilé vivait encore. Le pal bien graissé n'offrait pas de prises ; les pieds de la victime reposaient sur un monticule de sable qui s'affaissait à chaque convulsion, tordant le corps martyrisé lentement mais inéluctablement entraîné par son propre poids.

Les imbéciles ! Avoir remis la tradition du Siège en honneur à un pareil moment !

Judson sauta à terre. « Continuez, » lança-t-il à Dupont qui retenait sa monture. « Je prends l'affaire en main. »

Les rangs des Sàyoniens s'ouvrirent devant lui. Il entreprit l'ascension des degrés qui menaient au Temple.

On avait dû le voir s'approcher. Un cri d'appel retentit et deux prêtresses se portèrent vivement à sa rencontre.

— « Dites à la Fàs Kaïa que je veux la voir, » leur ordonna-t-il.

Du sommet des marches tomba une voix pure et grave de contralto :

— « La Fàs Kaïa salue Oè Eli. »

C'était une vieille femme qui l'avait ainsi interpellé en haut-sàyonien, une vieille couverte de bijoux, si grosse que sa peau verte et distendue était à peine ridée. Mais quelle assurance dans le geste qu'elle fit pour congédier les prêtresses de bas rang !

Elle et Judson s'observèrent un moment. Puis elle hocha la tête.

— « Vous êtes fort, » dit-elle. « Et je crois, réaliste. Rendez-en grâce à la Grande Déesse. »

— « Réaliste, je le suis assez pour savoir que vous ne pouvez pas tenir le peuple en main en l'accablant d'impôts et en le torturant, » répondit-il sèchement en désignant la colline. « Vous pensiez que je ne serais pas assez malin pour m'en apercevoir ? »

Elle soupira, tendant l'oreille vers les cris du supplicié dont les échos affaiblis leur parvenaient par-dessus la rumeur de la rue.

— « J'avais prévu que vous verriez ce spectacle, » fit-elle avec calme. « Nous vivons une époque terrible, Oè Eli. Terrible : ces criminels ont eu l'audace de vouloir piller le Temple. Peut-être ai-je menti en les dénonçant comme des adeptes d'Athon, le prophète du désert : la sentence n'en est pas moins légale. Quant aux impositions, j'en lève autant que je le peux, mais je n'affame pas le peuple. Il n'a pas besoin de moi pour mourir de faim. Tout ce que Sàyon compte d'imbéciles est venu à Kalva afin de voir

Athon ou d'être témoin du sort que je lui réserve. J'ai vidé mes magasins, mais cela ne suffit pas pour les nourrir. »

Lentement, la fureur de Judson s'apaisait. Il était admis dans le protocole ratifié par la Terre que les profanateurs seraient passibles du supplice du Siège.

— « Acceptez mes excuses, Kaïa. »

— « Elles sont sans objet, Eli. » Le rituel échange des noms lui arracha un bref sourire. « Si vous voulez bien, rejoignons mes appartements. Nous y serons plus à l'aise pour parler. »

Quand ils eurent gagné la petite pièce située derrière la statue de jade et d'or de la déesse, la prêtresse fit signe aux esclaves de se retirer et servit à son hôte du vin de faya doux et du fromage — cet incomparable fromage de Kalva — avant de se laisser confortablement aller au creux d'un coussin dans un cliquetis de bijoux.

— « L'homme avisé a plus d'un glaive, » cita-t-elle. « Je suis heureuse que votre Gouverneur vous ait envoyé, vous, plutôt qu'une unité de combat qui n'aurait servi à rien. Peut-être à nous deux trouverons-nous une solution... Eli, qu'avez-vous appris des incarnations de la Déesse et de leur puissance lorsque vous habitiez ici, autrefois ? »

Il sentit se crisper les muscles de son visage, mais se contraignit à demeurer impassible.

— « J'ai eu l'occasion de rencontrer des déesses ordinaires et j'ai vu ce qu'elles étaient capables de faire. »

— « Oui... Méïà. J'ai entendu des bruits à ce propos, du temps où je servais au Lupanar du Temple. Eh bien ! comme vous le savez probablement, les déesses ont toujours été des femmes, bien que ce soit un homme qui ait fondé notre religion après une sanglante série de guerres saintes. Certaines légendes affirment que, contrairement aux femmes, il était fertile et avancent que les déesses sont peut-être ses lointaines descendantes. Mais le peuple voit en elles des incarnations de la Grande Déesse et n'inquiète guère le Temple. Par contre, Athon, qui se prétend doté des mêmes pouvoirs miraculeux qu'elles, nous inquiète. »

— « En ce cas, pourquoi ne l'avez-vous pas fait assassiner tout de suite ? »

— « J'ai essayé, » admit la prêtresse. « Et plus d'une fois. Mais il convertit mes tueurs et mes espions. En désespoir de cause, j'ai tenté de persuader l'administrateur de déclarer officiellement qu'Athon est un humain se faisant passer pour un Sàyonien. Il y a un précédent. Autrefois, une missionnaire a essayé d'employer cette tactique. »

Judson fronça les sourcils, songeur. Voilà qui aurait presque à coup sûr brisé l'influence du prophète : qu'un étranger se mêlât de leur religion était pour les Sayoniens l'abomination de la désolation.

— « Je suppose que Dupont vous a conseillé de ne rien tenter contre lui tant qu'on n'aura pas de certitude à cet égard ? »

Elle hocha affirmativement la tête et Judson jura à voix basse. Satané Dupont ! N'aurait-il pu, cette fois au moins, faire appel à sa jugeote au

lieu de se référer à son manuel d'instruction ? « Pensez-vous qu'Athon soit un humain ? » continua-t-il.

Elle haussa les épaules et jeta un regard amer sur le fac-simile de la convention Terro-Sàyonienne qui ornait le mur.

— « Qui peut savoir à quoi ressemble une incarnation masculine ? Et comment pourrais-je identifier un Terrien alors que je n'en ai pas encore vu deux qui aient le même aspect, la même taille... la même couleur ? Je ne sais qui il est, mais je sais qu'il prêche en faveur d'un double Principe, Paternel et Maternel. Il veut que les richesses du Temple soient divisées entre tous. Il prétend que toutes les races se valent. Réfléchissez aux conséquences de cette théorie pour la Terre ! Dites-vous bien que vous ne pourriez pas plus tenir Sàyon sans l'appui du Temple que nous ne le pourrions nous-même, maintenant, sans l'aide de la Terre. La Terre est-elle assez forte dans ce Secteur aujourd'hui pour maintenir sa domination sur Sàyon face à un peuple fanatisé ? Ou pour conserver son empire sur les autres mondes si cette planète lui échappait ? »

La prêtresse se tut brusquement, étudiant Judson ; puis, lentement, un sourire sans gaieté étira ses lèvres :

— « J'étais tellement désespérée que j'avais songé à vous acheter, Eli. Mais un homme qui est resté pauvre après quarante ans de Service Colonial doit être incorruptible ! Regardez quand même ce que j'avais décidé de vous offrir. »

Au fond du coffret qu'elle lui montrait, rayonnait un collier de perles de lune. Un joyau presque mythique : sur Terre, une seule de ces perles suffirait à payer une cure de rejeunissement complète ; avec dix d'entre elles, il pourrait être nommé gouverneur du Secteur qui lui plairait. Ses doigts tremblaient mais il parvint à sourire en refermant le couvercle.

La prêtresse rangea l'écrin. Son rictus avait quelque chose de forcé. « La Grande Déesse vous récompensera peut-être un jour de votre honnêteté. Cela ne coûte rien de l'espérer. »

Sur ces mots, elle se leva : « Un char vous attend pour vous conduire au palais, » dit-elle en marchant vers la porte.

Une prêtresse tenait les rênes. Le véhicule démarra tandis que Judson se couvrait silencieusement d'injures. Kaïa lui avait donné un fragment d'information, lui avait mis toute la responsabilité de l'affaire sur les épaules et... bon Dieu de bon Dieu... ses dernières paroles étaient claires : elle avait fait en sorte de lui proposer les perles en échange de son soutien. Et tout cela en l'espace d'une heure ! Pourtant, elle pouvait régler elle-même, avec ses propres méthodes et dans le cadre de ses fonctions, le problème qu'elle lui avait confié.

Brutalement, le char s'arrêta et recula. Judson leva les yeux. Une sorte de procession encombrait la rue — la grande artère qui joignait le palais au Temple — dans laquelle on allait s'engager. Mais, au centre de la foule, il y avait une trouée et, dans l'espace ainsi dégagé, on distinguait une silhouette qu'enveloppait une lourde robe.

Judson retint la main de la prêtresse qui s'apprêtait à faire obliquer l'attelage. « Attendez. Qui est-ce ? Athon ? »

Elle acquiesça d'un coup de menton, la haine et le dégoût peints sur ses traits.

Les jumelles ne servaient pas à grand-chose. Le jour, déjà s'obscurcissait et le personnage à la démarche lente était invisible sous sa tunique et son capuchon. Judson inspecta la troupe en marche. Soudain il sursauta et braqua ses binoculaires sur les deux archers Ludhs qui fermaient le défilé. Que fabriquaient-ils ici ? Si maintenant ce prophète se mettait à convertir les Ludhs...

L'étrange mélopée, psalmodiée sur le mode mineur, qui s'élevait des rangs de la foule fut brusquement interrompue par un événement inattendu : un Sàyonien se précipitait en hurlant vers le solitaire, l'épée au poing. Des ulcères traçaient de longues balafres sur son corps d'une maigreur cadavérique.

Ceux qui étaient le plus près de lui s'élancèrent. L'individu chancela. Mais il eut encore assez de force pour accomplir son geste ultime : il haussa son glaive et le plongea dans son propre sein.

Le personnage en robe s'arrêta devant le corps allongé sur le pavé. Une main sortit du vêtement, arracha sans effort l'arme de la plaie. C'était à peine si elle l'avait touchée. Puis elle disparut à nouveau dans les plis de la robe. Athon se pencha alors, comme pour réprimander l'agonisant et se redressa. Après une seconde d'immobilité, l'individu à l'épée frémit, s'assit, sauta sur ses pieds en poussant à pleins poumons une clameur de joie et se perdit dans la foule. Sur sa chair émaciée, il n'y avait plus trace d'ulcères.

La mélopée devint frénétique tandis que les processionnaires reprenaient leur marche. Au milieu d'eux, le personnage en robe secouait la tête d'un air triste, eût-on dit.

Sur l'ordre muet de Judson, la prêtresse fit faire demi-tour au char qui s'engagea dans les ruelles tortueuses menant vers le palais de l'Administration Terrienne. Ce dont Eli avait été témoin dépassait tellement les possibilités de la thérapeutique terrienne que le seul mot qui lui venait à l'esprit était celui de miracle. Si la rumeur atteignait la Terre, des nuées de navires prendraient la route de Sàyon, déversant une foule hétéroclite d'illuminés, d'hypocondriaques, de spéculateurs, de curieux et même d'authentiques malades, et il n'était pas exclu que certains membres, particulièrement impressionnables de la famille du Président héréditaire, ne fissent le voyage ! La Fàs Kaïa ne savait pas à quel point elle avait raison de dire que la Terre était solidaire du péril qui la menaçait, elle : dans l'état d'instabilité qui régnait ici, si le bruit de tels événements se répandait, c'était tout le système qui serait ébranlé. La déesse Méïà avait autrefois fait figure de danger ; avec Athon, ce serait la catastrophe.

Dupont, son épouse (une femme assez quelconque) et ses huit assistants humains, qui représentaient la totalité de la colonie terrienne, avaient vaguement organisé au palais une réception d'accueil mais, à leur grand soulagement, Judson, arguant d'une extrême fatigue, s'excusa. Ce devait être la bacchanale, maintenant, l'orgie bestiale au cours de laquelle, d'après les échos parvenus aux oreilles d'Eli, la femme de Dupont se répandait de

mains en mains. Mais cela ne le regardait pas. Les femmes étaient de moins en moins nombreuses à quitter la Terre pour venir s'exiler ici, désormais, et comment blâmer les hommes s'ils se débrouillaient avec les moyens du bord ? A fraterniser avec l'élément féminin de la population, on risquait de lourdes sanctions. D'ailleurs, presque invariablement, les femmes indigènes manquaient d'attraits et se révélaient fort peu satisfaisantes à l'usage.

Presque invariablement.

Abandonnant ces réflexions, Judson entreprit de défaire ses bagages. Le dernier objet qu'il retira de son sac était un livre en étoffe : un *Choix des Livres de l'Ancien Testament.* Il ne l'avait jamais ouvert bien qu'il eût souvent songé à le parcourir ; rares étaient ceux qui, depuis les jours lointains qui avaient vu surgir les anciens cultes, lisaient encore l'antique Bible. Le volume était devenu le fétiche d'Eli.

La fatigue qui lui avait servi d'excuse était à présent bien réelle. Il aurait dû appeler un esclave qui l'aurait baigné et lui aurait préparé son lit. Mais il ne se sentait pas le courage de prendre cette peine. Après avoir vainement essayé de réfléchir encore à la situation, il s'écroula sur sa couche.

Des prêtresses, des déesses, des prophètes ! Se trouver mêlé à un conflit religieux chez les Sàyoniens, c'était bien là la dernière chose qu'il aurait souhaitée. Une seule expérience lui suffisait amplement. Et pourtant...

* * *

Trente ans avant que la vieillesse vous terrasse, on a le droit de faire des projets d'avenir. Même quand on est en mission sur une lointaine planète au titre du Service Colonial. Tous les espoirs d'Eli avaient, à cette époque, pour base le livre qu'il écrivait, un ouvrage traitant des bizarreries œcologiques d'un monde sur lequel une race de marsupiaux avait conquis la prédominance. Ses congés semestriels, il les passait solitaire au fond d'un village reculé, à une centaine de milles de Kalva ; il établissait ses quartiers dans un bâtiment abandonné qui avait autrefois appartenu au Service. L'ouvrage était presque terminé et son auteur était pratiquement assuré de sa publication.

L'avenir était réglé : la considération générale, la promotion, l'occasion de regagner la Terre. Plus tard une femme qui lui ferait oublier dix ans de célibat. Des enfants...

Les choses auraient pu se passer comme cela. Seulement, il y avait eu cette tempête imprévue qui l'avait surpris alors qu'il faisait une promenade pour s'éclaircir l'esprit. Il avait négligé de fermer la fenêtre et, entre autres dégâts, la tempête avait anéanti sa trousse de secours et détruit son poste de radio. Pas d'alternative : il lui avait fallu s'abandonner au docteur indigène qui ne savait rien de la pneumonie. Eli sombra dans le délire avec l'idée peu réconfortante qu'il ne se réveillerait qu'au paradis — auquel il ne croyait d'ailleurs pas.

Quand il revint à lui, son scepticisme se trouva ébranlé. Il se sentait au plus bas, sa vision était embrumée, mais la personne qui s'entretenait en sàoynien avec un vieillard ne pouvait être qu'un ange ou une fille de la

Terre. Elle portait le costume local, mais une femme indigène n'aurait jamais eu une peau aussi douce, des hanches aussi provocantes, des épaules pareilles ! Quand elle se retourna, il poussa un grognement de surprise : il y avait fichtrement peu de terriennes qui pouvaient se permettre d'être aussi ravissantes sans maquillage ! Et il se mit sérieusement à se demander si ce n'était pas effectivement un ange.

« Je ne suis qu'une déesse, » lui dit-elle en anglais. Elle ne « blésait » pas, contrairement aux Sàyoniens que leur palais fendu faisait trébucher sur les dentales. « Plus exactement, je serai déesse le mois prochain. Vous avez eu de la chance que je ne sois pas déjà à Kalva. Vous étiez à l'article de la mort. Et vos cellules sont... enfin, ce ne sont pas les mêmes. Vous m'avez donné du fil à retordre. » Elle se pencha vers lui et les longs cheveux d'or frôlèrent le visage de l'homme. « Etes-vous vraiment un Terrien, Eli ? »

— « Au moins autant que vous, » murmura-t-il en tendant les bras vers elle.

Son désir de l'embrasser parut étonner la fille mais elle ne fit rien pour empêcher Judson d'arriver à ses fins jusqu'à ce que le vieux Sàyonien eût lancé une remarque apparemment sur le mode ironique. Alors elle se dégagea et se massa la poitrine. Eli s'aperçut avec stupéfaction que le buste de la fille était aussi plat que le sien.

— « Qu'est-ce qu'un sein, oncle Kleon ? » demanda-t-elle.

— « Un sein — ou deux : ils vont par paire, » corrigea le vieux Sàyonien avec un rictus amusé. « Fouillez un peu plus profondément dans ses pensées et je suis certain que vous trouverez pas mal de renseignements à ce sujet. » Son anglais était aussi aisé et idiomatique que celui de sa compatriote, mais sa prononciation était plus confuse.

Elle considéra fixement Eli un moment puis, tournant les talons, elle quitta la pièce avec un rire nerveux de collégienne.

Kleon se laissa lourdement tomber sur un coin de lit. « Je ne suis pas vraiment son oncle ; je lui sers plus ou moins de professeur jusqu'à ce qu'elle regagne le Temple. Je fais partie des quelques Sàyoniens à avoir été admis dans une de vos écoles de perfectionnement, avant que les Terriens décident de nous laisser sur notre propre monde et renoncent à améliorer notre standard de vie. »

— « Mais elle ? »

Une grimace de tendresse plissa la figure du vieux. « Je dois admettre qu'elle est beaucoup plus intéressante que moi. Elle vous a dit ce qu'elle est : une déesse. Et une brave fille, aussi. Vous étiez au seuil de la mort quand elle est arrivée. N'avez-vous jamais entendu parler de nos déesses-vierges ? »

Si, Eli avait entendu un certain nombre d'histoires à ce propos, mais il n'y avait jamais vraiment cru. On disait qu'un peu plus d'un siècle auparavant, une fille ressemblant aux femmes de la Terre et dotée de pouvoirs fantastiques dont elle usait pour guérir les malades et soigner les infirmes, était née. Mais humaine *à ce point !* Non ! Il tourna la tête vers la fenêtre ; la jeune fille bavardait avec deux Sàyoniens. Eli fronça les sourcils : au soleil, sa peau avait une nuance verte ; en outre, il discernait une ligne en

travers de l'abdomen, à l'endroit où les femmes de Sàyon avaient une poche. Il secoua la tête. Soudain, il prenait conscience de son état de faiblesse.

— « Elle fait ses adieux à ses parents, » jeta négligemment Kleon en désignant les deux indigènes.

Eli s'évanouit.

Lorsqu'il se réveilla, il avait recouvré toute sa vitalité, bien que son sommeil n'eût guère duré plus de deux heures. Après avoir avalé la soupe au fromage que lui offrait Kleon, il sauta au bas de son lit.

Une procession gémissante montait vers la route : des scrofuleux, des aveugles, des stropiats. Quand ils eurent aperçu Méïà, les pleurs se changèrent en cris de joie. D'après ce qu'Eli pouvait saisir des exclamations proférées dans un dialecte abâtardi, ces malheureux avaient appris en arrivant au village natal de la jeune fille que celle-ci s'était rendue à Kalva pour son anniversaire. A la rencontrer, ils se sentaient dans le même état d'esprit qu'un damné amnistié au sortir de l'enfer !

Elle s'occupa de chacun d'eux. Tantôt elle leur parlait, tantôt elle les touchait. Eli, qui ne la quittait pas des yeux, l'observait avec attention pour essayer de découvrir son truc : il finit par renoncer. Sous les doigts de la fille, une peau nouvelle naissait, littéralement, sur des chairs dans un état déjà avancé de décomposition. Les os se ressoudaient, les prunelles que voilait la cataracte retrouvaient leur éclat. Une fois même, pour guérir une colonne rompue, elle lévita tout simplement le patient et quand il fut à quelque distance du sol, elle le retourna et pressa ses mains contre son échine.

Lorsque tous eurent été guéris et se furent dispersés dans les huttes du village, elle se tourna vers Eli. « C'est plus dur qu'il ne le semble, » dit-elle. « Mais c'est bon ! Maintenant, parlez-moi de la Terre. »

Il s'efforça de satisfaire sa curiosité.

Mais il lui arrivait par moment de ne plus très bien savoir ce qu'il disait. Il n'était pas tellement facile de se faire à l'idée qu'une charmante et innocente adolescente pût être à la fois un kangourou et un thaumaturge de nature quasi-divine !

Elle prit une décision soudaine : « Nous allons rester ici quelques jours. Je veux en connaître davantage sur la Terre. Peut-être même pourrai-je y aller et y soigner les gens. »

Elle avait à toute force voulu que Kleon et elle prissent leurs quartiers dans la maison et Judson avait du mal à trouver le sommeil à l'idée qu'elle dormait dans la chambre voisine. Nue....

Mais la perspective de sa venue sur Terre suffisait à effacer cette vision lancinante. L'administrateur planétaire en exercice était un néo-Blavatkyite de la pire espèce, qui n'aurait rien de plus pressé que de se faire l'impresario d'une authentique déesse, que ce fût légal ou non. Et dès que les familles sénatoriales auraient découvert les facultés de la jeune fille, ce serait la fin de tout : pour s'emparer d'elle, il y aurait au bas mot une douzaine de tentatives d'enlèvement par mois, sans parler des révolutions

de palais. Ce serait pire que lors de la visite du lézard Tarshien hypnotique qui avait marqué le siècle précédent. En outre, son départ provoquerait des troubles sur Sàyon et elle serait probablement assassinée avant d'avoir vraiment vu la Terre.

Les jours qui suivirent, il s'évertua, parfois avec l'appui que lui prêtait négligemment Kléon, à lui faire abandonner cette idée. Mais elle était persuadée qu'elle parviendrait à se débrouiller et sa décision était prise.

— « D'ailleurs, nul ne fera de mal à une déesse-vierge, » déclara-t-elle, comme si sa virginité avait quelque chose à voir dans l'affaire. La remarque permit pourtant à Judson de faire dévier la conversation.

— « Que vient faire votre virginité dans cette histoire ? Vous adorez une Grande Déesse, le Principe Maternel, comme vous dites. Et c'est dans des vierges qu'elle s'incarne. Vous ne trouvez pas que c'est une contradiction ? Je présume que s'il vous arrivait de perdre votre vertu, la déesse se hâterait de se retirer de vous ? »

— « Elle ne m'abandonnerait jamais car elle est l'Universelle Mère. N'importe comment, je ne pourrais pas engendrer : je ne suis, par nature, pas fertile. Peut-être, si c'était possible, sacrifierais-je ma divinité pour avoir des enfants et si j'aimais un homme... Mais je ne vais pas perdre ce que je possède pour rien. »

A ces mots, il se rendit soudain compte qu'il pensait de nouveau à elle comme à un être humain. Mais bon Dieu, elle avait beau ressembler à une femme, ses cellules mêmes étaient différentes des siennes ! Il serait plus facile d'avoir des enfants avec un arbre de la Terre qu'avec elle ! Leurs chromosomes ne correspondaient pas. Et puis, que connaissait-il de l'anatomie sàyonienne ? Sous sa jupe, peut-être n'y avait-il rien d'humain ?

Elle eut un petit rire nerveux : « Si vous voulez que je me déshabille, Eli, pourquoi ne pas le dire ? Cela m'est tout à fait égal. Et vous pourrez vous faire une idée par vous-même. »

— « Allez au diable ! »

Il s'éloigna à grands pas, décidé à plier bagages et à disparaître sur l'heure. Il y a des limites à ce que peut endurer un homme ! Si innocente fût-elle, elle savait parfaitement qu'il était accroché. Et elle en était ravie...

Cinq jours plus tard, il était toujours là, conscient qu'il aurait déjà dû reprendre le chemin de Kalva. Bien sûr, ils pouvaient faire la route de compagnie, mais ç'aurait été maladroit.

A pied, ils se dirigeaient tous les deux vers un de ses lieux de flânerie favoris dans la colline, un creux abrité du vent qu'ils atteignirent bientôt. Il s'étendit sur une couverture jetée à terre. Il avait mal dormi la nuit précédente et avait l'intention de faire la sieste. Méïà avait apporté le seul livre que Kléon avait conservé de son passage à l'école, un choix de textes bibliques imprimés sur tissu. La déesse et le vieux Sàyonien le connaissaient par cœur, mais cela n'empêchait pas Méïà de le rouvrir régulièrement. Elle vint se nicher contre Eli, se serrant plus qu'elle n'aurait dû, et ce n'était sans doute pas involontaire. Il sentait les seins de la jeune fille palpiter contre lui au rythme de sa respiration.

Bouche bée, les yeux écarquillés, il se dressa sur son séant. Ses seins ? La première fois qu'il l'avait vue, sa poitrine était rigoureusement plate. Il n'en allait plus ainsi. Plus du tout !

— « C'était ce que vous désiriez, » dit-elle avec satisfaction. « Il était temps que vous vous en aperceviez ! J'ai également fait disparaître cette teinte verte qui vous déplaisait dans ma peau et effacé la ligne abdominale qui indiquait l'emplacement de la poche que je n'ai pas. Vous voyez ? »

Il voyait. Mais, pour l'instant, il se passionnait davantage pour ce qui était que pour ce qui n'était pas. Si c'étaient des postiches, le travail était rudement bien fait.

— « Ils sont réels. J'ai sondé votre mémoire pour trouver ceux que vous préfériez. Si vous ne me croyez pas, touchez-les. Cela m'est égal. N'importe comment, cela ne signifie rien... pour moi. »

Mais lorsque les doigts d'Eli se furent glissés dans le gorgerin, le souffle de la jeune fille se fit aussi haletant que celui de l'homme. Frissonnante, elle s'abandonnait avidement à la caresse.

Elle se pencha vers lui. Ses lèvres s'entrouvrirent et se plaquèrent contre celles du Terrien. Cela dura une minute puis, soudain, elle s'écarta et fixa son compagnon avec stupéfaction. Ses yeux étaient exorbités et, pour la première fois, Eli vit la peur peinte sur ses traits.

— « Non, » fit-elle dans un souffle.

Mais il fallait que cela soit, Eli le comprit clairement. Lorsqu'elle se serait donnée, elle perdrait ses dangereux pouvoirs, ce ne serait plus qu'une fille comme les autres. Cette transformation se réduirait peut-être au simple fait que sa foi en elle-même l'abandonnerait. Cela n'avait pas d'importance ; le problème d'Eli était résolu : jamais la Terre n'entendrait parler d'elle.

Et puis... il y avait dix ans qu'il n'avait tenu une fille dans ses bras !

Il marcha vers elle. Elle pâlit, comme si quelque chose avait explosé dans son crâne, elle chancela, trébucha, tomba.

— « Non, » répéta-t-elle. « Pas maintenant. Pas encore. Il faut que je réfléchisse. »

Il patienta : comment imposer sa volonté à une créature douée, il ne l'ignorait pas, de pouvoirs divins ? Il ne trouvait pas de mots pour exprimer le désir qui le submergeait. Il ne pouvait qu'attendre. Patiemment. Finalement, ce fut elle qui fit les premiers pas : elle s'avança vers lui en détachant son gorgerin. Il ne bougea que lorsque leurs deux corps se touchèrent presque. Alors, il l'étreignit et elle se colla contre lui, vibrante.

— « Laisse-moi voir tes pensées. Laisse-moi les voir complètement, » murmura-t-elle. « Je veux être sûre. »

Les mains d'Eli avaient trouvé l'ouverture de la jupe, la boucle qui la retenait. Mais, s'efforçant de lui complaire, il lui livra les pensées confuses et chaotiques qui s'agitaient en lui.

Soudain, ils ne firent plus qu'un. Peau contre peau. « Je suis sûre maintenant, Eli ! Sûre ! » lui murmura-t-elle à l'oreille d'une voix pantelante.

La dernière image qu'il eut de Méïa fut celle d'une femme endormie et

épuisée, mais dont les lèvres conservaient encore l'ombre d'un sourire. Elle marmonna vaguement quelque chose quand il l'embrassa en s'efforçant de mettre une sourdine à ses pensées.

La nuit était déjà tombée lorsqu'il regagna la maison. Après avoir sellé sa monture, il voulut pénétrer chez lui pour prendre son manuscrit. Mais il y renonça : Kléon était en train de le lire et Judson n'était pas en état d'affronter les questions du vieillard. Il enfourcha sa bête et s'engagea à brides abattues sur la route de Kalva.

Ce fut une longue randonnée et il eut tout le loisir de méditer ; tantôt il se flattait d'avoir détruit les pouvoirs de Méïà, comme si cette victoire était la preuve qu'elle n'avait jamais été plus que ce qu'elle était ; tantôt, il se sentait méprisable pour avoir transgressé les tabous terriens sur la non-fraternisation avec les extra-terrestres, méprisable pour s'être conduit ainsi avec elle. Et, sans trêve, certains sentiments qui le faisaient jurer, dont il s'efforçait de se gausser, le remuaient. Mais c'étaient là des sentiments plus durables que tous les autres.

Au bout d'une année, sa demande de transfert fut acceptée et il dépensa jusqu'à son dernier sou pour lui faire un cadeau. Ce fut au village qu'il expédia le coffret de friandises. Quand il apprit que l'astronef où il devait s'embarquer avait du retard, il commença à craindre qu'elle ne parvînt à retrouver sa trace.

Mais ce fut le vieux Kléon qui vint à sa place et, à ce moment, cela n'avait plus d'importance : Judson, occupé aux dernières formalités du départ, se trouvait dans la zone réservée aux passagers à laquelle les indigènes n'avaient pas accès. Kléon, après avoir vainement tenté de s'approcher, allait s'en retourner quand, enfin, il aperçut Eli : son bras musclé se balança dans l'air et quelque chose atterrit de l'autre côté de la grille.

C'était le petit livre missionnaire, mince et usé, que Méïà avait coutume de lire. Eli le secoua : aucun mot n'y avait été glissé ; pas une ligne n'avait été inscrite sur la page de garde. Tandis que Kléon disparaissait, il resta un moment décontenancé, l'opuscule à la main, essayant de deviner ce que cela signifiait. Puis l'ordre fut donné aux voyageurs de rejoindre le bord...



Judson se leva tôt, réveillé par les flots de lumière qui se déversaient des deux fenêtres murales. Encore courbatu, il tâtonna en maugréant à la recherche de ses lunettes. Un esclave avait dû le déshabiller pendant son sommeil, un esclave semblable à celui qui entrait, un uniforme repassé de frais sur le bras, une tasse de café fort bien venue à la main.

L'une des baies, orientée au nord, donnait sur la colline, l'autre sur un jardin retiré. Quand il eut ouvert cette dernière, une bouffée d'air frais accompagnée d'un pépiement enfantin envahit la chambre : trois petits garçons âgés de six à onze ans jouaient dehors. L'un d'eux, à en juger par sa mine, était le fils de Dupont. Quelle idiotie de s'offrir le luxe d'un enfant

ici, songea Eli ! Mais son cœur se serrait d'envie tandis qu'il observait les bambins.

Il refermait la fenêtre quand Dupont en personne surgit. L'homme semblait malade. Et effrayé. « La Fàs Kaïa a arrêté Athon, » annonça-t-il sans perdre de temps en civilités. « Il va être jugé pour profanation du Temple. Pourtant, je lui avais ordonné de le laisser tranquille ! Venez ! Il faut intervenir ! »

Déchiré, le manuel d'instruction ! Démantelé, l'abri méticuleusement édifié ! Judson lui-même était désorienté. Mais ce n'était pas une raison pour se laisser aller à la panique.

— « J'ai annulé vos ordres. »

Il se rendit compte que sa phrase était compromettante : en fait — sinon en intention — il avait accepté le pot de vin de Kaïa. Mais il était inutile d'essayer de défaire ce que celle-ci avait accompli : au point où en étaient les choses, on risquerait seulement d'aggraver la situation. « Si vous vous faites du souci pour votre femme et vos gosses, conduisez-les au navire. »

Toute trace de peur disparut soudain du visage de Dupont : il était si épuisé qu'il était au-delà de la peur. Il acquiesça, faisant appel à ce qui lui restait de force pour conserver une attitude normale et prit la direction du jardin tandis que Judson se précipitait dans la rue.

Aucun char ne l'y attendait, bien sûr : la Fàs Kaïa voulait de toute évidence le placer devant le fait accompli. Il s'élança vers le Temple, se frayant à coup de coudes et d'épaules un chemin dans la foule.

A contre-cœur, une prêtresse du Temple l'amena devant une haute porte d'or et d'argent qu'elle ouvrit. Au fond de la salle immense, Kaïa interrogeait un prisonnier maintenu à vue par deux Ludhs. Ainsi, le Temple s'offrait des Ludhs pour gardes ? Ce serait un point à éclaircir plus tard.

Quand elle l'eut aperçu, elle lui fit signe d'approcher et se leva pour l'accueillir.

— « Je n'ai pu vous envoyer ni char ni messager. La foule est hostile. »

Elle mentait sans effort. « J'ai donc résolu de ne pas vous attendre, espérant que la nouvelle vous parviendrait. La situation est la suivante : je l'ai déjà jugé et convaincu d'imposture — il est d'origine terrienne. Je l'ai donc livré au Temple comme espion ayant illégalement revêtu la tenue sacerdotale : sa robe est effectivement une ancienne tunique appartenant au Temple. J'ai appliqué une juridiction portant sur l'espionnage dont j'ai retrouvé les termes dans un traité terrien. »

— « Si je comprends bien, vous vous êtes passée de moi ? » fit-il avec amertume. Il était bien obligé d'admirer son habileté : il se pouvait même que, grâce au détail de l'uniforme sacerdotal, la manœuvre fût parfaitement légale.

La prêtresse sourit légèrement : « Je suis heureuse que vous soyez présent, Eli. J'aime autant ne pas avoir à falsifier les documents. Prenez place sur le siège de justice. Vous pourrez certifier qu'il est humain. »

Il se retrouva assis dans le majestueux fauteuil. Les documents étaient

posés devant lui. Ils étaient en ordre. Et rédigés en anglais. Kaïa ne laissait rien au hasard. Mais s'il avait le plus léger doute, après l'arrogance dont elle venait de faire montre, elle pourrait toujours attendre !

Toutefois, lorsque le prisonnier comparut, Judson se rendit à l'évidence ; les doutes n'étaient plus de saison : une apparence ordinaire, un air modeste, et avec cela des yeux bleu pâle et des cheveux carotte qui sentaient d'une lieue leur ascendance terrienne. D'imperceptibles taches de rousseur ornaient même le nez de l'inculpé.

Judson soupira : aucune hésitation n'était permise — il n'y avait rien à faire. Un homme seul ne pouvait pas davantage se dresser contre tout un monde que Méïà n'avait pu se dresser contre la Terre. Mais sa main tremblait quand il reposa la plume.

Kaïa prit immédiatement la parole : « Oyez le verdict : reconnu coupable de sacrilège dans l'enceinte du Temple, que ledit Oè Athon meure avant la fin du jour sur le Siège Acéré. Qu'on l'emmène hors d'ici. »

Le condamné faisait bonne contenance. Lorsqu'il parla, sa voix aux riches sonorités parut emplir toute la salle : « Le monde a jugé et le monde s'est jugé, » dit-il lentement. Il dévisagea Judson et sa main se dressa en un geste curieux. Puis il haussa les épaules et les gardes l'entraînèrent.

Judson sentit ses yeux le picoter et sa vue se brouilla. Automatiquement, il enleva ses lunettes pour en polir les verres. Son regard se posa sur les papiers. Il sursauta : il pouvait à présent lire les caractères les plus fins du document. Un dernier miracle avait eu lieu au sein même du Temple.

Il se leva gauchement et Kaïa lui fit face. Elle tenait un paquet à la main. « La récompense de la Déesse arrive parfois rapidement, » lui dit-elle avec un léger rire. Naturellement, refuser Son présent, c'est profaner Son nom. Le Temple, lui aussi, vous remercie, Eli. »

Il fourra le paquet dans sa poche, sachant que ce geste scellait sa complicité ; mais pour le moment, il ne s'en souciait pas. « Vous êtes bonne, Fàs Kaïa, » fit-il d'un ton officiel. Et il tourna les talons.

La foule qui se pressait dans la rue était plus dense encore que tout à l'heure. Dès qu'il eut atteint les gradins, elle l'avala, le porta presque. Pour lui, ç'avait toujours été une foule sans visage, abstraite ; une foule sans traits ni sentiments distinctifs. Il n'avait jamais pensé que c'était une masse capable de mordre, d'arracher, d'écraser. Et il était trop vieux pour la charger.

Un nouveau choc l'attendait : à quelques pas de lui, il reconnut le visage de Kléon dont les yeux usés étaient rivés sur les siens. Puis la figure entrevue sombra dans un remous de la foule. Mais la surprise avait éclairci le cerveau de Judson. D'une voix vibrante il lança : « On le conduit à la Colline ! Kaïa a ordonné qu'il meure sur le Siège. »

D'autres voix reprirent l'appel et le transmirent de proche en proche. Et la foule changea de direction : se détournant du Temple, elle prit le chemin de la colline, entraînant Judson dans son sillage. Heureusement, le chemin de la colline était aussi celui du Palais de la Terre, et Judson consacra le peu d'énergie qui lui restait à se tenir aussi loin que possible

du centre de la masse en mouvement, dans l'espoir de s'esquiver avant que la procession ait dépassé le palais.

Et il parvint à ses fins. Il ne se rappela jamais comment il avait pu regagner sa chambre. Mais il la retrouva. Il était sale, sa tenue était réduite en loques. Pas un esclave ne répondit à ses appels. Il prit un bain sommaire, endossa un uniforme frais. Alors seulement, il prit conscience de la sourde rumeur qui tranchait sur le silence du palais.

Kalva était désertée : toute la population avait gagné la colline au sommet de laquelle des gardes Ludhs ménageaient un espace vide à coups de bois d'arc. Une silhouette immobile occupait le centre de ce cercle. Pourvu qu'il soit mort, pensa Judson. Mais à cette distance, il était impossible de se rendre compte de ce qui se passait.

Athon n'avait pas sauvé sa propre vie. Justice était faite.

Dans le ciel s'amoncelaient des nuages noirs, signes avant-coureurs des tempêtes saisonnières. Judson, les observant, sentit renaître l'angoisse en lui. Ce monde était un monde primitif où les présages avaient une importance capitale. Si un orage éclatait maintenant, on y verrait la manifestation de la colère divine : ce serait, pour Kaïa et pour lui, une condamnation plus implacable que celle de la Raison ou de la Loi — plus implacable, peut-être, que la condamnation qu'il pourrait prononcer contre lui-même.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Il fit ses bagages à la hâte, laissant pour la fin le livre et le paquet que la Fàs Kaïa lui avait remis. Ses préparatifs terminés, il développa l'emballage du présent et contempla le collier. Les trente perles brillaient d'un éclat argenté dans l'ombre. Ces trente perles, c'était une nouvelle jeunesse, une femme et des enfants, une demeure sur la Terre ou sur la planète de son choix. Elles lui offraient tout ce qu'il pouvait souhaiter. Tout. Hormis la paix du cœur.

Pourtant, il n'avait fait que son devoir. On ne peut assister sans broncher à la destruction de son univers, même si les fous qui le peuplent sont les premiers à se jeter dans l'abîme. Tant qu'il vivrait, en tout cas, la Terre conserverait son dominion.

Un violent éclair embrasa le toit du Temple. Cela n'avait rien d'anormal, puisque le dôme d'or était le point le plus élevé de la ville : mais ce ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin de la superstition.

Il y eut un grondement de tonnerre qui noya le clapotement de la pluie et couvrit presque le bruit de pas qui retentissait derrière Judson.

Il se retourna, sans surprise.

— « Il y a bien longtemps, Kléon... » fit-il.

— « Trop longtemps, Eli. »

C'était bizarre : Kléon ne semblait pas avoir vieilli ; mais chacun de ses mouvements trahissait la fatigue et la douleur.

— « Vos gardes ont disparu. Alors, je suis venu. J'ai laissé les bêtes en bas. »

— « C'est l'heure de la vengeance ? »

Le vieux secoua doucement la tête.

— « Je laisse la haine à d'autres. Peut-être est-ce pour cela que j'ai vécu si longtemps. D'ailleurs, qu'aurais-je à venger ? Méïà vous désirait. Quand à Lui... Il savait que les choses devaient suivre leur cours et il a tout pris sur ses épaules. Je n'étais qu'un précepteur, pas un disciple, bien que j'aie aimé cet homme. Non, je vous ai suivi parce que je voulais vous voir. Et aussi pour vous parler de Méïà. Elle habite toujours le village. Elle pense toujours à vous. »

Judson accusa le coup. Il s'était astreint à la considérer comme morte. Il ne put prononcer un mot.

L'orage paraissait diminuer d'intensité, il s'apaisait aussi vite qu'il était venu. Kléon s'approcha de la baie et contempla la colline. Des larmes brillaient au fond de ses yeux, mais il y avait comme du soulagement dans son attitude.

— « Tout est consommé, » dit-il.

Il inclina la tête : « *Ceux qui marchaient dans les ténèbres ont vu une grande lumière,* murmura-t-il sur le ton de la citation. *Au-dessus de ceux qui habitaient les terres plongées dans l'ombre de la mort, a brillé la lumière... A chaque bataille, il y avait un grand vacarme et le sang souillait les vêtements ; mais cette bataille-ci sera de flammes et de brasiers.* » Je ne peux vous reprocher d'avoir voulu arrêter une bataille qui ne se limite pas à ce monde, bien que le temps de l'action soit passé — ce que nos prêtresses elles-mêmes semblent avoir compris à leur grand dam. »

Judson protesta avec vivacité :

— « Je l'ai déjà arrêtée une fois. »

Kléon le dévisagea, la surprise peinte sur sa figure usée. Et sa surprise ne fit que grandir quand il aperçut le livre posé sur la table.

— « Je me suis demandé pourquoi vous n'étiez pas revenu. Et pourtant... Comment n'avez-vous pas trouvé le message, alors que vous êtes depuis toutes ces années en possession du livre ? »

Il saisit le mince fascicule et l'ouvrit à la page que marquait un ruban. Mais il hésita et, reposant l'objet, il s'empara des jumelles. « Regardez, Eli. Regardez bien. Sans vous arrêter à la surface des choses. »

Judson s'approcha d'un pas mal assuré de la fenêtre. Il agissait contre son gré, mais il ne pouvait pas s'opposer à la volonté de Kléon. Il mit au point sur la silhouette encore debout. Alors que la figure du supplicié aurait dû être figée par la mort, sa physionomie exhalait une force et une grandeur insolites. Tendue vers le ciel, son expression était celle du triomphe et de l'attente. Mais la longue agonie avait émacié les contours du visage. Et il y avait quelque chose dans les traits, dans le profil du nez, dans le dessin du menton...

Les jumelles s'écrasèrent sur le sol. Judson poussa un cri déchirant : « Non ! C'est impossible ! Physiquement impossible ! »

Kléon secoua la tête. « Rien n'est impossible à qui a le Pouvoir, Eli. Elle a fait un effort prodigieux. Et elle a réussi. Prenez connaissance du message que je vous ai apporté en son nom il y a trente années. »

Un verset était marqué d'un cercle et suivi d'un gros point d'excla-

mation. En dessous, Méïà avait signé son nom en anglais. Judson se pencha et lut l'antique phrase que désignait le cartouche :

Un enfant nous est né
Un fils nous est donné.

Son regard sauta de la page au collier, gage d'une nouvelle jeunesse, d'une femme — d'un fils ; le rajeunissement lui donnerait de longues années supplémentaires pour lui permettre de méditer sur ce qu'il avait accompli, pour lui permettre de voir ce qu'il adviendrait de la puissance que sa race avait conquise. Des années à méditer — et à se demander de temps à autre quelles pouvaient être les pensées d'une Sàyonienne trop humaine, au fond d'un petit village.

Une dernière fois, il regarda la colline. Les yeux secs. Impassible. Puis, sur les pas de Kléon, il sortit du palais désert ; il savait qu'il ne pourrait jamais quitter Sàyon, désormais. Les deux hommes tournèrent ensemble le coin de la rue, enfourchèrent en silence les montures qui attendaient et prirent lentement la direction du nord, tournant le dos au lointain port spatial et à l'émeute qui, déjà, grondait dans la ville.

*
* *

La nuit tombait. La ville commençait à s'embraser du rougeoiement furieux des incendies. On se battait dans les rues avec des hurlements de douleur et de rage.

Sur la table, le livre était resté ouvert. La brise, doucement, le feuilletait. Enfin, une soudaine bouffée de vent le referma sur le dernier chapitre du Livre d'Isaïe.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



Le lépreux

par MARCEL BATTIN

Ce conte de Marcel Battin avait originellement paru dans « Ailleurs », *le bulletin du Club Futopia, et nous avons demandé à son animateur, notre ami Pierre Versins, l'autorisation de le reproduire dans* « Fiction ». *Vous y trouverez un pendant et un prolongement aux deux contes qui lancèrent Battin dans notre revue :* « Un jour comme les autres » (*n*° 58) *et* « Mission à Versailles » (*n*° 61). *Et à ceux qui reprocheraient à l'auteur de traiter toujours le même genre de thème, rappelons qu'il peut se renouveler comme il l'a montré dans* « Fond sonore », *publié dans notre numéro spécial français.*



En haut de la colline, il s'arrêta.

La route défoncée continuait en pente douce, traversait un bosquet d'arbustes sans feuilles, aux troncs uniformément gris dont l'écorce pendait par plaques, et aboutissait à une route plus large, à un kilomètre environ de là, après avoir traversé un village de peu d'importance.

Ses yeux saillants repérèrent le champ de blé, rectangle d'or, un peu sur la droite du village. Un peu de bave coula de la commissure de ses lèvres et alla se perdre dans la broussaille qui recouvrait son menton.

Son regard revint vers le village. Il était composé d'une vingtaine de maisons basses, dont plusieurs avaient le toit crevé. Quelques minces colonnes de fumée s'élevaient droites dans le ciel crépusculaire. Au loin, à l'horizon, il y avait un autre village, indistinct, strié d'une rangée de hauts troncs qui avaient été autrefois des peupliers.

D'un doigt précautionneux, il gratta la plaie purulente de sa joue. Il lui fallait attendre que la nuit fût tombée. Il n'osait pas penser aux chiens. Qui sait, peut-être n'y en aurait-il pas. Leur race disparaissait tout doucement. La nourriture était devenue rare, et plus rares étaient les reliefs dont on pouvait les nourrir. Alors ils crevaient. De faim. Ceux que les radiations avaient rendu intelligents s'échappaient, se groupaient en hordes qui, la nuit venue, attaquaient férocement les étables et les porcheries mal closes. Mais de ceux-là il n'avait pas peur. On devinait leur présence de loin, et ils se lassaient vite d'attendre au pied d'un arbre. Ce n'étaient pas encore des loups.

Il rit, d'un rire triste.

Un chien, voilà ce qu'il était devenu. Un putain de chien vertical, qui attendait que la nuit fût venue pour voler de la nourriture, de quoi bouffer pendant un jour ou deux avant de recommencer. Charles Guillain, cyberné-

© 1959, by Fiction and Marcel Battin.

ticien. Non, ex-cybernéticien. Charles Guillain, un putain de chien à deux pattes qui bavait quand il voyait un champ de blé.

Au début il lui était arrivé de pleurer, quand ça n'allait pas fort. Il avait pleuré, caché dans les taillis en attendant que la nuit tombe, grelottant l'hiver, dévoré par les moustiques l'été. Il avait pleuré de froid, de souffrance, sur lui, sur tout, des fois sur rien, comme ça. Et puis un jour, plus tard, il avait essayé de pleurer, et n'avait pas pu. Glandes lacrymales à sec, probablement. C'était normal. De profonds bouleversements physiologiques avaient suivi sa contamination, cette enflure permanente à la hauteur du foie, par exemple, ou ce goître qui lui était venu et qui augmentait de volume chaque jour, ou encore ce ramollissement des os des jambes, qui le faisait maintenant ressembler à un jockey grotesque, déguenillé et squelettique.

Il s'assit sur une pierre plate posée au bord du chemin, et se releva presque aussitôt. Il était peu probable que quelqu'un passât, mais on n'était jamais assez prudent. Il escalada le talus en geignant, et se dirigea en chancelant vers un taillis rabougri que l'aridité du sol tuait lentement. Il le contourna et s'allongea derrière. Son cœur battait à un rythme précipité et ses jambes lui faisaient mal. Il resta là, grattant de temps en temps les plaies de sa joue et de ses mollets, sans penser, attendant la nuit.

Elle tomba vite, précédée d'une montée de lourds nuages noirs à l'horizon. Chouette ça. Il aimait l'obscurité totale, dans laquelle il se mouvait avec presque autant de sûreté qu'en plein jour.

Mais la nuit avait du bon et du mauvais. Il y avait la peur, la nuit, la trouille abjecte qui vous prenait aux tripes, sans raison, rien que parce qu'il faisait noir. Il serra les dents, s'efforça de ne penser qu'à la nourriture, et y parvint. Il recommença de baver et la prière jaillit de lui, puissante, pathétique :

— « Faites, Seigneur, qu'il n'y ait pas de chiens. Il y a quatre jours que je n'ai pas mangé. Vous avez souffert, vous aussi, Seigneur, mais la faim, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est. Le plus souvent je n'ai que de l'herbe, quand j'en trouve. Une fois, j'ai mangé de la terre. Je ne demande pas grand-chose, une ou deux poignées de blé, seulement. Qu'il n'y ait pas de chiens, Seigneur, je vous en prie... »

Il se leva en ahanant. Le village était maintenant invisible, mais une faible lueur se déplaçait là où il devait se trouver. Un homme qui faisait une dernière ronde avant de se coucher, probablement. Il attendit une heure encore, par prudence, serrant ses guenilles autour de lui. Puis il se mit en marche, en traînant les pieds, tous ses sens en éveil, évitant adroitement les trous de la route. Il dépassa le bosquet, continua de descendre pendant quelques centaines de mètres. La route devint plate. Il marcha encore, jusqu'à ce qu'il devinât le contour de la première maison du village. Alors il obliqua à droite, franchit un étroit fossé. Il y avait une courte étendue de terre inculte avant le champ de blé. Il levait haut ses pieds nus pour enjamber les ronces. Quelque chose lui entailla la plante du pied droit, mais il n'y prit pas garde. Il sentait l'odeur affolante des épis mûrs. Il se mit à courir, les narines largement ouvertes.

Un chien aboya.

Il s'arrêta net, tourna un peu la tête et se mit à trembler. Presque instantanément, plusieurs lumières naquirent derrière lui. L'aboiement s'enfla, puis se mua en un glapissement aigu. Une porte claqua. Des lambeaux de phrases parvinrent jusqu'à lui :

— « ... bert ! Thomas !... nez vos fusils... bablement un de ces fumiers de... tomiques. Vite... vant qu'il pourrisse tout... »

Son cœur battait à toute allure. Il serra ses mains l'une contre l'autre et gémit. Ainsi, c'était la fin. La fin. Ça devait arriver, un jour ou l'autre. Ça ne pouvait pas finir autrement. Ses genoux tremblaient. Dans quelques instants ils seraient sur lui, l'injure à la bouche, l'arme braquée. Il tomba sur les genoux, jeta une insulte, se releva, l'air halluciné.

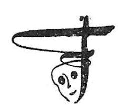
Il y avait maintenant une danse folle de lumières devant le village. Un coup de feu claqua, tiré au hasard. Des voix parlaient toutes à la fois. Les aboiements sonnèrent plus proches. Ils avaient dû détacher le chien.

Alors il se mit à rire. Il rit longuement, d'un rire fou, aigu, presque un hululement, son visage corrompu levé vers le ciel d'encre, à en perdre le souffle. Les voix se turent et il perçut le reniflement du chien. Il tourna la tête et vit les lumières, toutes proches. Alors il se lança en avant, plongea au milieu du blé. Sa main crocha une poignée de tiges. Il la coucha vers lui, ouvrit la bouche démesurément, et la bourra d'épis. Il se mit à mâcher, goulûment. Le sol vibra sous les pas qui approchaient. Il mâcha, à toute vitesse. La lumière fit danser autour de lui l'ombre de sa tête levée.

Un homme tira, sans épauler, les deux coups ensemble. La charge de chevrotines lui déchiqueta les côtes et les vertèbres. Il piqua du nez et resta là, à plat ventre, avec les queues des épis qui sortaient de sa bouche.

Un autre homme s'approcha, leva sa lampe, le retourna du bout du pied et recula.

— « Ç'en est un, » dit-il. « Allez chercher des fagots, les gars. Vite. Faut le brûler tout de suite. »

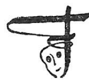


Triste victoire

(Cold victory)

par POUL ANDERSON

La plus grande partie des romans de Poul Anderson s'intègre dans une histoire de l'avenir analogue à celle élaborée par Robert Heinlein. Voici une nouvelle qui appartient à cette série : un bref épisode de guerre interplanétaire, montrant l'intervention du hasard dans le cours de l'Histoire.



TOUJOURS la vieille controverse de la Nécessité Historique contre la Main du Destin. Lorsque je les entendis discuter tous trois, mon cœur se serra, et je sus qu'une fois encore il me faudrait déposer ce poids dont je ne serais jamais délivré.

Cela se passait à la Battle Rock House, une calme taverne aux confins de Syrtis City. J'y descends chaque fois que je suis sur Mars. C'est familier et sans prétention : de confortables fauteuils élimés, éparpillés sous les massives poutres de santal ; la liqueur y est honnête, les joueurs d'échecs passables, et j'y retrouve mes pairs.

Au moment où j'entrai, un dernier filet de soleil brilla par la fenêtre et m'éblouit, puis soudain la nuit tomba comme la foudre sur le paysage ocré ; les fluoros s'allumèrent aussitôt. Je pris une chope de *porter*, et m'avançai vers la table occupée par les trois personnages.

Le roide petit bonhomme chauve appartenait évidemment au Collège : même ici, il était en accoutrement académique, mais les Martiens sont ainsi...

— « Non, non, » était-il en train de dire. « Ces courants de pensée sont trop vastes pour que l'homme puisse les modifier. L'Humanisme, par exemple, ne fut pas le moteur politique de Carnavon — ce fut plutôt *lui* la marionnette de l'Humanisme. »

— « Je n'en suis pas sûr, » répliqua l'homme en uniforme gris de repos des Ingénieurs Planétaires. « Si ces cohortes et lui avaient été moins doctrinaires, le Gouvernement de la Terre serait peut-être encore Humaniste. »

— « Mais, étant né à une époque trouble, l'Humanisme fut inévitablement fanatique, » dit le professeur.

Impatiente, la grande Vénusienne en kilt s'agita. Elle portait un revolver, et son casque était posé à terre, près d'elle. Son tartar m'indiqua qu'elle était du clan de Lucifer.

— « S'il existe des gens assez capables lors d'une période de crise, ils dirigent le déroulement des choses, » déclara-t-elle. « Sinon les choses vont à la dérive. »

© 1957, *by Fantasy House.*

J'approchai un fauteuil, et posai ma chope sur la table. Au Battle Rock, on admet les interrupteurs dans la conversation.

— « Pardonnez-moi, » dis-je. « Peut-être puis-je vous aider. »

— « Mais bien sûr, capitaine, » dit le Martien en examinant mes insignes et mon uniforme de la Garde Solaire. « Permettez-moi... je suis le professeur Freylinghausen... voici l'ingénieur Soekarno... et la Dame-Libre Nielsen-Singh. »

— « Capitaine Crane. » Je soulevai ma chope en un toast poli. « Mars, la Lune, Vénus, et la Terre, en ce qui me concerne... Nous sommes grandement représentatifs, n'est-ce pas ? A nous quatre, nous devrions arriver à une conclusion ! »

Je sortis ma pipe, et commençai à la bourrer.

« Il y a un cas d'Histoire récente auquel j'ai moi-même participé. A première vue, cela paraît le genre d'accident étrange qui détermine l'avenir de la race humaine. Cela me fait croire que nous devons être plutôt les jouets du hasard que ceux d'une règle.

» Je vais vous donner quelques précisions. » J'allumai ma pipe, et tirai une bouffée réconfortante... j'avais besoin de réconfort. Ce n'était pas pour clore une discussion que je racontais ceci, mais pour rouvrir la vieille blessure que je ne pourrai jamais oublier. « Cela se produisit durant l'attaque finale contre les Humanistes... »

— « Parfait exemple d'inéluctabilité, monsieur, » interrompit Freylinghausen. « Le gouvernement psychotechnique n'avait pas su résoudre les problèmes de l'adaptation de la Terre à un niveau de vie technologique. Les conditions ont empiré jusqu'à entraîner la Révolution Humaniste. C'était un mouvement réactionnaire typique, offrant le retour à une vie moins *intellectualisée* : le Sauveur avec la Machine à remonter le Temps, comme l'a formulé Toynbee. Et naturellement le meneur, Carnavon, devint dictateur de la planète.

» Mais la Terre ne pouvait se permettre longtemps de *restreindre* sa technologie. Trop de gens, trop peu de ressources. Les Humanistes ne purent accomplir leurs promesses ; leurs tentatives n'amenèrent que la famine, le marasme social, la dépression. Perdant l'appui populaire, ils se firent de plus en plus arbitraires.

» Finalement l'oppression de la Terre devint si brutale que les gouvernements démocratiques de Mars et Vénus s'y opposèrent. Les Humanistes étaient allés trop loin pour reculer. Leur seule réaction possible fut de retirer le groupe Terre-Lune de l'Union Solaire.

» Nous ne pouvions laisser cela se produire, monsieur. Sans un Conseil d'Union pour arbitrer entre les planètes, et sans une Garde Solaire pour renforcer ses décisions... ce serait la guerre jusqu'à extinction de l'homme. Nous *ne pouvions* permettre à la Terre de se retirer. En conséquence, Mars et Vénus aidèrent la cabale antihumaniste qui voulait restaurer la liberté et l'appartenance de la planète mère à l'Union. Une flotte spatiale fut donc créée pour aider le soulèvement.

» Vous voyez ? Chaque événement fut la conséquence inéluctable,

selon la logique de la survivance, de tous ceux qui étaient arrivés précédemment. »

— « Jusqu'à présent vous avez raison, professeur, » acquiesçai-je. « Mais le succès des antihumanistes et de l'intervention Mars-Vénus n'était pas garanti. Mars et Vénus étaient encore en friche, peu peuplées. Elles n'avaient pas le potentiel militaire de la Terre.

» La cabale fut bien organisée. Ses mutineries balayèrent les forces terrestres et l'aviation de l'adversaire. Les campagnes, les océans, les villes même, furent bientôt purgés des troupes humanistes.

» Mais le dictateur Carnavon et ses fidèles s'étaient terrés dans quelques forteresses. Oh ! il eût été facile de les déterrer ou de les faire sauter... si la Flotte de la Terre Souveraine, composée d'unités saisies à la Garde Solaire, n'était restée loyale, elle aussi, envers l'humanisme. Son commandant en chef, l'Amiral K'ung, avait agi promptement au début de la révolte, emprisonnant — ou fusillant — tout le personnel dont il n'était pas sûr.

» Les révolutionnaires unionistes étaient donc en possession de la Terre, mais au moins 500 vaisseaux de guerre ennemis orbitaient sur leurs têtes. La stratégie de K'ung fut simple. Il annonça par radio que, si les rebelles ne se rendaient pas sous une semaine — ou si pendant ce délai le moindre assaut était tenté contre les dernières places fortes de Carnavon — il commencerait à bombarder avec des armes nucléaires.

» Sous une telle menace, la population entière lâcha la cause rebelle ; elle demanda la reddition à cor et à cri.

» Pendant ce temps, comme vous le savez, la flotte unioniste, sous les ordres de Dushanovitch-Alvarez, s'était groupée aux abords de la Lune ; un mélange de Martiens, de Vénusiens et de Terriens avides de liberté, comme l'Histoire n'en avait jamais vu. Ils étaient en grande infériorité numérique ; il leur était impossible de charger sur l'amiral K'ung et de combattre avec le moindre espoir de vaincre... mais Dushanovitch-Alvarez avait son plan. Pour cela, il devait faire venir à lui la flotte humaniste.

» Seulement, K'ung ne marchait pas. Evidemment, c'était irritant et coûteux, ces Unionistes, qui se faufilaient dans sa flotte, tiraient et se repliaient, détruisant vaisseau après vaisseau de la force humaniste. Mais K'ung n'accepterait pas le défi avant que les rebelles au sol eussent capitulé ; il était en train de négocier avec eux, et il était clair qu'ils abandonneraient certainement.

» Ainsi, toutes les suites de la guerre — toute l'Histoire de l'Homme, car, vous me permettrez de vous le rappeler, la Terre est toujours la planète clé —, dépendaient de ce seul officier, le Grand Amiral K'ung Li-Po, homme tenace, qui avait prêté serment, et qui connaissait hélas trop bien le métier militaire »

Je bus une longue gorgée et commençai alors mon récit, parlant à la troisième personne, comme il est de coutume sur Mars.

*
* *

La fusée fonça à 4 G jusqu'à 500 kilomètres environ des plus proches vaisseaux ennemis ; ses écrans de radar vibraient à cause de leur proximité et, le cœur frémissant, les hommes d'équipage attendaient le coup de fouet d'un missile ennemi arrivant au but. Elle atteignit alors le point prévu, cracha sa cargaison par le sas principal, et bondit encore plus furieusement dans l'autre direction. En quelques instants, la faible lueur de ses jets se perdit dans la foule d'étoiles.

La cargaison se composait de trois hommes en costume spatial, reliés à une bouteille d'air comprimé géante, et chargés d'outils variés. L'orbite sur laquelle ils avaient été lâchés était alignée sur celle de la flotte humaniste, si bien que leur vélocité relative était faible.

En termes cosmiques, tout au moins. Elle approchait tout de même des mille kilomètres/heure.

Le lieutenant Robert Crane se hala le long du léger câble qui le liait jusqu'à la bouteille. Ses mains tâtonnèrent dans l'ombre... et tout à coup la rotation l'amena dans le clair de lune, et il put voir. Il trouva les barreaux et grimpa, le long de la panse du fût à air comprimé, luttant contre la force centrifuge qui attirait son corps vers l'extérieur. Péniblement, il introduisit le pied dans un arrangement semblable à un étrier, et s'agita jusqu'à ce qu'il fût « en selle », les deux pieds fermement ancrés ; il détacha alors le câble de sa taille.

Les étoiles tournaient autour de lui en une froide roue majestueuse. La Terre n'était qu'une énorme masse grise dans le ciel ; un demi-cercle de lumière aveuglante provenait du soleil caché par un de ses flancs.

Etourdi par la giration, il tourna la tête, et vit que les deux autres étaient montés derrière lui. Garcia était au milieu — on reconnaît toujours un Vénusien car il peint les couleurs de son clan sur son uniforme — et Wolf le Martien à l'extrémité.

— « Okay, » fit-il tout en pensant, il ne savait pourquoi, que le micro-contact lui pinçait la pomme d'Adam « Arrêtons ces chevaux-de-bois. »

Ses mains se déplacèrent sur un tableau de bord d'apparence simple. Il ouvrit une vanne tangentielle, qui laissa fuser un courant d'air invisible. Les étoiles ralentirent leur danse folle, et se stabilisèrent.

— « Que dit le radar ? » fit la minuscule voix de Garcia dans les écouteurs.

— « Un instant, s'il vous plaît ; je vais le régler. » Wolf étendit un mât télescopique, brancha le *scope* portatif, et commença à balayer le ciel. « Indication approximative... voyons... une heure, cinq degrés en moins, distance 422 kilomètres. »

La base de calcul n'était pas le réservoir d'air comprimé, mais sa vélocité, qui pouvait être assumée comme constante sur une si courte distance. En fait, l'étrange monture pointait le nez à 30 degrés en dehors de la direction du mouvement. Les « en moins » et les « en plus » par rapport à l'absence de masse, étaient simplement déterminés par le plan sagittal du réservoir, les têtes des hommes étant considérées arbitrairement comme « viseurs ».

Le fût à air possédait des réacteurs alignés sur trois plans, ainsi que les vannes tangentielles qui contrôlaient la rotation. Avec l'aide de Wolf et de Garcia pour corriger sa course, Crane ajusta les vecteurs sur une trajectoire qui intercepterait celle du vaisseau. L'air sortit du réacteur avant, à un débit calculé pour compenser la vélocité.

Seuls les compteurs indiquaient à Crane qu'il était en train de freiner. L'air soigneusement déshydraté est totalement invisible à la sortie, et son ionisation est négligeable ; il n'y avait aucun convertisseur susceptible de luire, et tout l'équipement était passé au noir de guerre non réflecteur.

Invisible et inaudible... trop petit et trop rapide pour qu'un œil pût le voir par hasard dans le clair de lune incertain, ou pour qu'un faisceau de radar pût l'enregistrer *par hasard* comme digne de provoquer l'alarme. Pas assez d'infrarouges pour être détecté, pas assez de masse, aucun sillage d'ions... les mécanos du *Thor* avaient bien travaillé, et les astronavigateurs avaient calculé au mieux dont les hommes et les computeurs soient capables. Mais tout compte fait, ce n'était qu'un réservoir d'air comprimé, une bombe, quelques outils, et trois hommes seuls et angoissés.

— « Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver là-bas ? » demanda Crane. Il avait la gorge sèche et avalait péniblement.

— « A peu près 45 minutes jusqu'au vaisseau sur lequel nous sommes pointés, » lui dit Garcia. « Après quoi... *quien sabe ?* Il faudra trouver le *Moniteur*. »

— « Economisez l'air, s'il vous plaît, » dit Wolf. « Il faudra que nous revenions. »

— « Tu m'en diras tant, » grogna Crane.

— « Si ça marche, » remarqua Garcia, « nous aurons ajouté une arme nouvelle à l'arsenal du Système. C'est pourquoi je me suis porté volontaire... si Antonio Garcia, d'Hespérus, inscrit son nom dans les manuels d'Histoire, tout mon clan se cotisera pour me payer le plus beau ranch de Vénus. »

Ils étaient un anachronisme, se dit Crane, une résurrection des vieux jours où la guerre était beaucoup plus sauvage. Les psychos n'avaient pas choisi les équipiers pour leurs affinités ; ils ne les avaient pas non plus soudés en une fraternité indestructible — ils avaient simplement pris les trois premiers types acceptant de tenter un coup non testé au préalable. Pas le temps de trouver mieux. Sous 40 heures, les armées unionistes sur Terre se seraient rendues, ou le bombardement commencerait.

— « Et vous, les gars, pourquoi êtes-vous ici ? » continua le Vénusien. « Autant faire plus ample connaissance. »

— « J'ai prêté serment, » dit Wolf ; rien d'affecté là-dedans : c'était la manière de penser des Martiens.

— « Et toi, Crane ? »

— « Je... je pensais que ce serait amusant, » dit lamentablement le Terrien. « Et que ça pourrait terminer cette saloperie de guerre. »

Il mentait, et il le savait ; mais comment expliquer ? Peut-on admettre devant ses coéquipiers qu'on est en train de fuir ?

Non qu'il eût eu honte de se joindre aux Unionistes ; chacun l'avait fait à bord du *Mardouk,* à l'exception de deux officiers actuellement gardés sur Aphrodite. Le croiseur était en patrouille aux environs de Vénus lorsque la nouvelle de la sécession Terrienne était parvenue ; son capitaine s'était déclaré pour l'Union, aux acclamations de l'équipage.

Pendant deux ans, tandis que Dushanovitch-Alvarez, mi-idéaliste, mi-boucanier, s'occupait à rassembler une flotte unioniste, les rapports d'espions étaient constamment arrivés de la Terre. Juste avant que les Unionistes partissent au rendez-vous, une liste détaillée de tous les nouveaux capitaines nommés par K'ung était parvenue. Et le patron du *Huitzilopochtli* se nommait Benjamin Crane.

Ben... Que fait-on, quand son frère est du côté de l'ennemi ? Dushanovitch-Alvarez avait fait savoir au Système qu'un bombardement de la Terre serait considéré comme un génocide, et que tous les officiers qui y prendraient part seraient punis par la loi de l'Union. Le lieutenant Robert Crane avait protesté : il ne s'agissait pas d'une opération de police normale, mais d'une guerre ; et l'exécution d'hommes, qui obéissaient simplement au Gouvernement qu'ils avaient juré de servir, ouvrait les portes à une barbarie plus sauvage que la guerre elle-même. La force unioniste manquait d'hommes, aussi le lieutenant Crane ne reçut-il qu'une remontrance publique pour son insubordination ; mais ses camarades de mess avaient tendance à faire silence lorsqu'il pénétrait dans le carré.

Si le super cuirassé *Moniteur* pouvait être détruit, et K'ung par la même occasion, la Terre ne serait peut-être pas bombardée ; ainsi, si les Unionistes gagnaient, Ben serait libre, ou il mourrait proprement au combat... raison suffisante pour chevaucher cet appareil au milieu de la flotte humaniste !

Le silence était de glace dans leurs casques.

— « Je pense à une chose, » fit Garcia. « Supposons que nous réussissions, mais qu'ils décident de faire sauter la Terre quand même avant de s'occuper de notre flotte. Alors ? »

— « Alors ils feront sauter la Terre, » dit Wolf. « Mais ils n'auront sans doute pas à le faire. D'après ce que j'ai entendu récemment, cette seule menace faisait soulever les gens sur Terre contre nos amis. » Le clair de lune brilla le long de son bras, tandis qu'il désignait la planète sombre devant eux. « Ainsi les Humanistes reprendront le pouvoir, et même si nous mutilons leur flotte, nous ne gagnerons pas... à moins de les bombarder nous-mêmes. »

— « *Madre de Dios !* » Garcia se signa, geste à peine visible dans l'irréalité de la lumière diffuse. « Je me mutinerais plutôt que de voir ça. »

— « Moi aussi, » fit brièvement Wolf. « Et la plupart d'entre nous, je crois. »

Ce n'était pas que la flotte de l'Union fût composée de saints, pensa Crane. La plus grande partie du personnel s'était engagée pour le butin... le Système savait quels trésors étaient enfouis dans les coffres des dictateurs Terriens. Mais les horreurs de la guerre nucléaire étaient trop profondément

gravées pour que nul, sauf un fanatique au désespoir, songeât à l'utiliser.

Même dans les effectifs de K'ung, on devait parler de révolte. Depuis son ultimatum, des déserteurs en fusées de sauvetage avaient apporté à Dushanovitch-Alvarez des montagnes d'informations précises. Mais les Humanistes avaient eu dix ans pour former un cadre rigide de jeunes officiers endurcis, capables de maintenir l'obéissance parmi les hommes.

Etrange de savoir que Ben était parmi eux... *Pourquoi ?*

Ça fait deux ans que je ne t'ai pas vu, Ben — ni ma femme ni mes gosses, mais ce soir c'est à toi que je pense —, et ça faisait des années que je n'avais autant souffert. Depuis le jour où, lorsque nous étions gosses nous-mêmes, tu as été si malade, et où j'ai descendu les falaises escarpées bordant le Mississipi. En bas, j'ai trouvé ce vieux type installé sous les arbres, un vagabond, un des nombreux millions qui n'avaient aucune place dans ce nouveau monde de brillantes machines... mais il n'était nullement amer, il touchait son allocation de citoyen et vagabondait sur la planète, et il me raconta des histoires que notre monde de métal dur et étincelant avait oubliées. Il m'a raconté celle de Frère Lapin dans son carré de bruyères, je n'avais jamais entendu une histoire comme celle-là, c'était la première fois que je rencontrais le riche humour noir de la Terre elle-même. Puis tu t'es rétabli, Ben, et je t'ai mené à son campement, mais il était parti et tu n'as jamais entendu l'histoire de Frère Lapin. Ce jour-là, Ben, j'ai été aussi près des larmes que ce soir je suis proche du meurtre.

Le vaisseau sur lequel ils s'étaient pointés se présenta à leur vue, long requin noir voguant contre la Voie Lactée. Ils passèrent à moins de deux kilomètres. Wolf était maintenant occupé, faisant le tour du ciel avec son radar pour repérer les vaisseaux. Ce fut un jeu d'enfant de pénétrer dans la masse de la flotte Terrienne, grâce aux faibles vélocités relatives et aux courtes distances. Le *Moniteur* était sur l'aile intérieure ; un déserteur leur avait donné son orbite approximative.

— « Tu te débrouilles rudement bien, gars, » fit Garcia.

— « J'ai piloté un scooter dans les astéroïdes pendant quelques années, » répondit Crane. « Patrouilles et sauvetages. »

Lentement, le *Moniteur* grandit devant lui, sphéroïde géant nullement destiné à se poser sur une planète. Il put voir les tourelles des canons se découper en noir sur les champs d'étoiles lointaines. En plus de la stratégie de base — attirer les Humanistes au-dehors pour se battre — il y avait une autre raison de le détruire. Ce serait l'annihilation d'un symbôle : le *Moniteur*, seul parmi tous les vaisseaux qui emplissaient le ciel, était conçu pour *tuer*.

Lentement maintenant, doucement, évalue de l'œil les vitesses, souviens-toi de ton inertie... approche-toi, freine, jette l'ancre magnétique et amarre-toi bien. Crane enclencha un petit treuil, le câble se tendit, et il buta contre la coque.

Aucune parole ne fut prononcée. Ils avaient un travail à accomplir, et leur radio à ondes courtes avait peut-être été détectée. Garcia débarqua la bombe. Crane la tint pendant que le Vénusien se hissait de la selle et prenait un appui ferme sur le cuirassé. La bombe n'avait pas une grande

masse. Crane la tendit, et Garcia la plaqua contre la coque, maintenue par une plaque magnétique. Se baissant, il remonta un ressort et tira un petit levier. Puis, avec la lenteur méticuleuse de l'homme de l'espace, il se remit en selle.

Dans vingt minutes, le mécanisme devait déclencher la bombe. C'était une petite bombe, à fission de plutonium, et la plupart de son énergie serait perdue dans le vide. Il en resterait cependant assez pour pulvériser le *Moniteur* en une centaine de fragments ardents.

Crane manœuvra les *jets* d'air, s'obligeant à rester calme et délibéré. Le fût se tourna vers la Lune, et il ouvrit à fond la manette arrière. L'accélérateur le frappa, il se raidit dans les étriers et s'accrocha des deux mains. Derrière eux, le *Moniteur* disparut.

Une bonne quinzaine de kilomètres plus loin, il demanda la direction à prendre. Il entendit sa voix venir de très loin, comme si elle arrivait de l'extérieur de sa peau hérissée ; il se demanda combien d'hommes abritait le cuirassé, et combien de femmes et d'enfants allaient les pleurer. Wolf regarda à travers un sextant, et donna la position à Garcia. Les corrections faites, ils allèrent vers le point de rendez-vous : un point si difficile à déterminer dans ce Système Solaire où les planètes ne sont jamais tranquilles, qu'ils arriveraient sans doute à plus de cent kilomètres de la fusée qui devait les recueillir. Mais ils avaient une petite radio à dynamo manuelle qui émettrait un signal suffisant pour être repéré par le vaisseau.

Depuis combien de minutes fuyaient-ils ? Dix... Crane regarda la montre du tableau. Oui, dix. Avec cette accélération, encore cinq minutes ou à peu près, avant qu'ils dépassent l'orbite extérieure de la flotte humaniste...

Il n'entendit pas l'explosion. Il y eut dans son casque une lueur fugace, mais terrible. Aveuglé, il se raidit sur son siège. Puis la vision lui revint graduellement, et il tourna la tête vers la Terre. Un pâle nimbus de gaz incandescents se développait là-bas, et quelques points de lumière bleue s'en écartaient rapidement.

La voix de Wolf chuchota dans ses oreilles :

— « Elle a déjà sauté. La bombe a sauté avant l'heure prévue. Le mécanisme n'a... »

— « Mais elle a sauté ! » Garcia émit un cri assourdissant. « Plus de navire amiral. On l'a eue, les gars, cette sale boîte de conserve ! »

Non loin d'eux, une ombre apparut, visible à sa silhouette qui se détachait sur les étoiles. Un vaisseau... un croiseur léger.

— « Mets toute la gomme ! » dit brutalement Wolf. « Foutons le camp d'ici ! »

— « Peux pas, » grommela Crane, le cerveau encore tout étourdi, ne souhaitant que se reposer et oublier cette guerre. « Il nous reste juste assez de pression, nous ne pourrons même pas manœuvrer si nous nous écartons de notre trajet ! »

— « Bien... »

Ils se turent. Les gaz et les schrapnells qui avaient été le *Moniteur*

se dissipèrent. Le croiseur ennemi passa derrière eux, et la Lune emplit leurs yeux de sa lumière froide.

Ils n'aperçurent les poursuivants que lorsque l'escouade fut presque sur eux. Une douzaine d'hommes en blindage de combat, propulsés par des réacteurs individuels, et armés de fusils. Ils enveloppèrent le réservoir d'air comprimé et s'approchèrent — en flottant — moins gracieusement que des poissons, car il n'y avait pas de friction pour limiter leur vélocité de progression. Le cœur de Crane bondit, et il se sentit transi et impuissant. Personne n'était armé dans son petit groupe : ils avaient été l'arme, et dorénavant elle était déchargée. D'un geste mécanique, il brancha ses écouteurs sur la bande standard.

— « Hé ! Les rebelles ! » C'était une voix tendue à se briser, une voix américaine... Pendant un moment, une telle vague de nostalgie des collines vertes du Wisconsin le submergea, qu'il ne put bouger, ou même se rendre compte qu'il était sur le point d'être capturé. « Arrêtez ce machin et venez avec nous ! »

Par un réflexe animal, Crane ouvrit à fond les vannes arrière. La bouteille bondit en avant, l'arrachant presque de sa selle. Il y eut une gerbe d'ions derrière eux ; c'étaient les ennemis qui s'élançaient à leur poursuite. Leurs réacteurs étaient mus à distance par les moteurs nucléaires du croiseur, et leurs réservoirs à réaction de masse étaient abondamment remplis. En quelques instants, ils furent de nouveau près d'eux.

Des bras se refermèrent sur Crane, l'expulsant de la selle. Tandis que l'univers se mettait à tourner autour de lui, il aperçut Wolf qui était capturé de la même manière. Garcia bondit sur un Terrien, le frappa et rebondit en arrière, mais il avait pu prendre son arme. Une giclée de balles cracha. La carapace du Vénusien émit soudain de petits nuages de vapeur d'eau qui gelait aussitôt, et il flotta à la dérive, mort.

Wolf lutta dans le vide, et réussit à libérer une main. Crane l'entendit croasser dans la radio :

— « Ils vont trouver... » Un nouveau geyser glacé jaillit : Wolf avait ouvert ses propres tubes d'air.

Il y avait un homme de chaque côté de Crane, lui clouant les bras ; il n'aurait pu se suicider même s'il l'avait voulu. Les autres le cernèrent, l'arme prête. Il ne lutta plus, trop fatigué et étourdi pour combattre, et se laissa emmener vers le croiseur.

Le sas s'ouvrait devant lui lorsqu'il recouvrit la parole.

— « Quelle unité ? » demanda-t-il. Il s'en moquait d'ailleurs, mais c'était pour combler le silence.

— « Le *Huitzilopochtli*. Entre là-dedans. »

***

Crane flottait sans poids dans la salle de garde, la cheville gauche amarrée à une épontille. Ils lui avaient ôté son armure, ne lui laissant que le survêtement gris qui avait servi à l'isoler du froid, et lui avaient donné une pilule stimulante. Un jeune officier le gardait, l'arme dans

l'étui — il n'avait rien à craindre d'un captif entravé. L'officier ne disait rien, mais l'étonnement et l'aversion étaient peints sur ses traits.

La pilule avait ranimé Crane ; son corps avait récupéré sa souplesse, et il percevait chaque détail de la pièce avec une précision anormale. Mais son cœur battait follement, et il avait la bouche pâteuse...

Le capitaine Benjamin Crane, des Forces Spatiales de la Fédération Terrienne et des Libres Cités de la Lune, entra en flottant, dans un silence sépulcral. Ce fut un petit choc de le revoir... La dernière fois, c'était... voyons... trois ans plus tôt ? Ils étaient allés à la maison de leur père, dans le Wisconsin. Le vieux était mort, et la maison était restée très longtemps inoccupée. Mais la chasse au faisan avait été merveilleuse, par un certain matin d'automne frais et embrumé. Robert Crane se rappela le craquement des premières feuilles mortes sous leurs pieds, et le chien en arrêt, tout en courbes et en lignes souples et frémissantes, et le petit vol d'oies sauvages qui filait vers le Sud.

Ce fut la première chose qui lui traversa l'esprit, puis il se dit que Ben avait pris du poids et paraissait bien plus âgé ; et puis il se souvint que lui-même avait changé : il avait maigri et semblait certainement, par rapport à Ben, être plus vieux que des deux ans qui le séparaient en réalité de lui.

Le capitaine se raidit. Il saisit une poignée juste à temps, et arrêta maladroitement son envol. Puis le calme revint. Le visage lourd de Ben n'exprimait pas grand-chose, pour qui le connaissait moins bien que son frère.

Il parla finalement, dans un murmure :

— « Je n'avais pas prévu ça. »

Crane du *Mardouk* essaya de sourire.

— « Quelles étaient les chances mathématiques pour que ça se produise ? Dire que c'est moi, parmi tous les gars, qui ai été envoyé pour cette mission... et que c'est ton vaisseau, parmi tous ceux de la Terre, qui m'a capturé... Comment nous avez-vous détectés ? »

— « Cette bombe... vous l'avez actionnée trop tôt. La lueur initiale nous a fait tous venir aux hublots, et la lumière des gaz ajoutée au clair de lune a suffi à révéler un objet étrange. Nous l'avons pris dans le radar, et j'ai envoyé quelques hommes dehors. »

— « Pur accident, » dit Robert Crane. « Elle ne devait pas exploser avant que nous soyons très loin. »

— « Je savais que tu étais... de l'autre bord, » fit Ben avec lenteur. « Si le *Mardouk* n'avait été envoyé pour cette patrouille spéciale du côté de Vénus, tu aurais probablement été ici quand le... les ennuis ont commencé, et tu aurais dû rester loyal. »

— « Comme toi, Ben ? »

Le jeune officier Terrien se dressa en « flottant » ; il était au garde-à-vous, mais ses yeux étaient inquiets. Ben lui fit un signe de tête.

— « Mr. Nicholson, ce prisonnier est mon frère. »

Il n'y eut aucun changement dans le visage impassible.

Ben soupira.

« Je suppose que vous savez ce que vous avez fait, lieutenant Crane. »

— « Oui, » dit Robert. « Nous avons fait sauter votre navire amiral. »

— « Brillante opération, » fit sombrement Ben. « J'ai eu un rapport verbal sur votre... engin. J'imagine que vous avez posé une bombe atomique sur la coque du *Moniteur*. Si nous savions *où* se trouve votre flotte et comment elle est disposée, j'aimerais tenter la même chose sur vous. »

Robert attendit, flottant toujours. Sa gorge se noua. Il sentit la sueur se former sous ses bras et sur ses flancs, trempant son survêtement. Il put sentir sa propre odeur.

— « Mais je me demande pourquoi ton type s'est suicidé, » poursuivit Ben. Il fronça les sourcils d'un air absent, et Robert savait qu'il n'abandonnerait pas volontairement l'énigme avant de l'avoir résolue. « Votre mission était peut-être *plus* que de nous assener un coup dur. Il ne voulait peut-être pas que nous sachions votre but réel. »

Ben, tu n'es pas fou. Tu as toujours été un foutu gars plein de suspicion, toujours à la recherche des détails, tu n'as jamais cru exactement ce qu'on te disait. Je te connais, Ben.

Qu'avait été la religion de Wolf ? Crane l'ignorait. Il espérait qu'elle ne garantissait pas l'enfer aux suicidés. Wolf était mort pour protéger un secret que les drogues des psychos Terriens — rien d'aussi primaire que la torture — lui auraient arraché.

S'ils n'avaient pas été capturés... la réaction naturelle de la flotte terrienne aurait été de s'élancer pour chercher vengeance avant que les Unionistes les attaquent. Ils ne savaient pas, ils ne *devaient pas* savoir que Dushanovitch-Alvarez manquait de vaisseaux pour gagner un combat en plein ciel, sauf sur son propre « terrain » et dans certaines conditions ; ils ne devaient pas savoir qu'il suffisait à la flotte humaniste de rester où elle était, de renouveler la menace de bombardement, de la mettre à exécution le cas échéant, et que les hommes de l'Union ne pouvaient rien pour s'y opposer.

— « Mon capitaine... »

La tête de Ben se détourna, et Robert vit, avec un drôle de petit pincement au cœur, qu'il avait des mèches grises aux tempes. Quel âge avait-il... 31 ans ? *Mon petit frère devient déjà vieux.*

— « Oui, Mr. Nicholson ? »

L'officier se racla la gorge.

— « Mon capitaine, le prisonnier ne devrait-il pas être interrogé de façon régulière ? »

— « Oh ! si ; le Contre-Espionnage se fera un plaisir de le « pomper », » dit Ben. « Quoique j'aie l'impression que tout ceci sera fini avant qu'ils aient obtenu beaucoup d'informations intéressantes. Le vice-amiral, Hokusai, du *Krishna*, a pris le commandement. Allez à la radio, Nicholson, et expliquez ce qui s'est passé. Pendant ce temps, je questionnerai le prisonnier moi-même... en privé. »

— « Bien, mon capitaine. »

L'officier salua et sortit. Il y avait de la compassion dans ses yeux.

Ben ferma la porte derrière lui. Puis il se retourna et flotta, croisant les jambes, une main sur une épontille et l'autre main frottant son front.

Son frère avait su qu'il agirait exactement ainsi. *Mais jusqu'à quel point peut-il lire en moi ?*

— « Eh bien, Bob. » Le ton de Ben était doux.

Robert Crane s'ébroua, sentant l'anneau sur sa cheville.

— « Comment vont Mary et les gosses ? » demanda-t-il.

— « Oh !... très bien, merci. J'ai bien peur de ne pouvoir t'en dire long sur ta propre famille. Aux dernières nouvelles, ils vivaient à l'Unité de Manitowoc, mais depuis, avec toute cette confusion... » Ben détourna la tête. « Cependant, notre police ne les a pas ennuyés. J'ai quelques relations. »

— « Merci, » dit Robert. Puis son amertume se fit jour : « Les tiens sont en sécurité à Luna City. Les miens mourront si vous bombardez, ou ils mourront dans la famine qui suivra. »

Les lèvres du capitaine se serrèrent.

— « Ne dis pas ça ! » Après un moment : « Crois-tu que j'apprécie l'idée d'attaquer la Terre ? Si les rebelles éprouvent la moindre pitié pour les gens qu'ils disent vouloir sauver, ils n'ont qu'à se rendre. Nous leur offrons des conditions : ils seront autorisés à se rendre sur Mars ou Vénus. »

— « J'ai l'impression que tu nous juges mal, Ben, » dit Robert. « Sais-tu pourquoi je suis ici ? Ce n'est pas simplement parce que j'étais sur le *Mardouk* quand il a choisi de se joindre à l'Union. Je *crois* en ce que les rebelles essaient de faire. »

— « Tu *crois* en ces *pirates ?* » Le doigt de Ben frappa le mur, comme pour le percer et montrer les étoiles et les vaisseaux hostiles qui y évoluaient.

— « Oh ! bien sûr, on leur a promis les coffres à trésors. Il fallait bien recruter des hommes et des navires. Et quelle est l'utilité de tout cet or amassé par Carnavon et son gang ? » Robert haussa les épaules. « Ecoute, je suis né et j'ai été élevé en Amérique. Nous avons toujours été un peuple libre. A partir du moment où les Humanistes ont saisi le pouvoir, j'ai dû commencer à surveiller mes paroles, les gens que je fréquentais et les enregistrements que j'empruntais à la bibliothèque. Mes gosses devenaient de parfaits petits perroquets. C'en était trop. Quand les purges ont commencé, quand la police a tiré sur les foules qui se soulevaient parce qu'elles avaient faim... et elles avaient faim parce que cette idéologie semi-religieuse est incapable d'accepter les réalités et d'organiser les choses rationnellement... j'ai simplement attendu ma chance. Sois honnête, Ben. Tu ne te serais pas engagé avec nous, si tu avais été sur le *Mardouk ?* »

Le visage qui l'affrontait était gris.

— « Ne me demande pas ça ! Non ! »

— « Je peux te dire exactement pourquoi tu refuses de répondre, Ben. » Robert croisa les bras et ne lâcha pas les yeux de son frère. « Je te connais suffisamment. Nous sommes différents sur un point : pour toi, aucun principe ne peut être plus important que ta femme et tes enfants — et ils sont les otages qui répondent de ta bonne conduite. Ah ! oui, les

psychos de K'ung t'ont évalué soigneusement. Il est probable que la moitié de tes collègues sont tenus par des menaces semblables ! »

Ben se mit à rire, couvrant de sa voix le chuintement des ventilateurs.

— « Crois ce que tu veux. Et n'oublie pas que ta famille est en vie, elle aussi, parce que je suis resté avec le gouvernement. Et je ne vais pas changer, crois-moi. Un gouvernement, même le plus arbitraire, peut sans doute être modifié avec le temps. Mais les morts ne recouvrent jamais la vie. »

Frissonnant, il se pencha soudain sur Robert.

« Bob, je ne veux pas que tu sois envoyé sur Terre pour être interrogé. Non seulement ils te drogueront, mais ils vont modifier totalement ton point de vue. La chirurgie, le choc, la personnalité reconstruite... tu ne seras plus le même quand ils en auront fini avec toi.

» Je peux arranger autre chose. J'ai suffisamment d'influence, surtout maintenant, dans la confusion qui suit ton raid, pour te garder ici. Il y aura tellement de pagaille sur Terre que personne ne s'en apercevra. Mais en retour, il va falloir que tu m'aides.

» *Quel était le but réel de ta mission ? Quels sont les plans de votre haut commandement ?* »

Pendant un temps qui lui parut devenir très long, Robert Crane attendit. On lui demandait de trahir volontairement ; dans l'autre alternative, il trahirait malgré tout, après que les psychos l'aient travaillé quelque peu. Ben n'avait pas le pouvoir de prendre la décision — qui entraînerait la cour martiale par la suite, et le châtiment de sa famille aussi bien, à moins qu'il pût se justifier en invoquant des résultats plus rapides que ceux obtenus par le long procédé de la narcosynthèse.

Robert Crane s'humecta les lèvres.

— « Comment sais-tu que je dirai la vérité ? » demanda-t-il.

Plissant les yeux, Ben leva la tête.

— « Tu te souviens de notre formule quand nous étions gosses ? « *Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer.* » Je crois qu'aucun de nous n'a jamais menti après avoir prononcé cette formule. »

— « Ben... L'issue de cette guerre dépend peut-être de ceci. Penses-tu sérieusement que je tiendrais compte de ce serment enfantin si la guerre en dépendait ? »

— « Oh ! non. » Il y eut un bref sourire dans les yeux du capitaine. « Si je connais bien Hokusai, il va y avoir une réunion de tous les capitaines. Il voudra savoir l'avis de chacun sur ce qu'il y a lieu de faire dorénavant. Nous ayant entendus, il prendra sa décision. Je ne serai qu'une voix parmi bien d'autres.

» Mais si je peux m'appuyer sur les renseignements que tu me donnes... comprends-tu ? Le conseil va se réunir bien avant que tu sois envoyé sur Terre à l'interrogatoire. J'ai besoin de ces renseignements *maintenant.* Je vais écouter tout ce que tu as à dire. Je te croirai ou je ne te croirai pas... mais c'est mon seul moyen de te sauver, de me sauver, et de sauver tous ceux à qui je tiens. »

Puis il attendit, aussi patient que les vaisseaux tournant en rond. Ils

devaient être de l'autre côté de la planète maintenant, se dit Robert Crane. Le soleil devait noyer de nombreuses étoiles, et la Terre devait être sous la lumière du jour.

Un conseil de capitaines... Cela paraissait lent et ridicule. Mais tous, ou presque, avaient de la famille sur Terre. Aucun d'entre eux ne souhaitait envoyer la mort radio-active sur le monde qu'ils aimaient. La volonté de K'ung avait été d'acier, mais maintenant ils chercheraient — inconsciemment, et d'autant plus puissamment — tous les moyens d'éviter cette éventualité effrayante. Un officier respecté, donnant des raisons logiques pour retarder le bombardement, serait écouté avec empressement.

Robert Crane frissonna. C'était un poids terrible à confier à un seul homme. Les dés de toute l'histoire future... Il pouvait piper les dés, car il connaissait Ben comme tout homme connaît son frère, mais sa main tremblerait peut-être en les pipant.

— « Alors ? » La voix de Ben était rauque.

Robert prit une profonde inspiration.

— « Très bien, » dit-il.

— « Oui ? » Ben devait lui aussi être près de craquer.

— « Tu réalises que je ne suis pas le commandant. » Les mots de Robert jaillissaient rapidement. « Je ne puis t'affirmer à coup sûr ce que... Mais je *sais* que nous avons moins de vaisseaux. Beaucoup moins. »

— « Je m'en doutais... »

— « Nous avons un plan — on ne m'a pas dit ce que c'était — il faut pour l'accomplir que vous quittiez cette orbite, et veniez nous combattre là où nous sommes. Si vous restez ici, nous ne pouvons absolument rien faire. Mon raid... nous avions espéré que, une fois votre amiral mort, vous viendriez nous attaquer près de la Lune. »

Robert Crane flottait, agité par les filets d'air, haletant. Ben lui apparaissait confusément à l'autre bout de la pièce, comme si sa vision le trahissait.

— « C'est la vérité, Bob ? » La question parut posée à plusieurs années-lumière de lui.

— « Oui. Oui. Je ne peux pas te laisser tuer et... Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ! »

*
* *

... Je reposai ma chope vide et, du geste, en commandai une autre. Le barman l'apporta aussitôt et je bus avec hâte, me rappelant combien ma gorge m'avait paru momifiée sur le *Huitzilopochtli,* il y avait bien longtemps.

— « Très bien, monsieur. » La voix assurée de Freylinghausen rompit le silence. « Qu'arriva-t-il ? »

— « Vous devriez le savoir, professeur, » répliquai-je. « C'est sur tous les enregistrements d'Histoire. La flotte humaniste décida de partir aussitôt pour détruire son ennemi inférieur en nombre. Leur idée — assez correcte, je pense — était qu'une victoire spatiale serait si démoralisante que les

rebelles au sol capituleraient immédiatement. Cela aurait détruit leur dernier espoir de renfort, voyez-vous. »

— « Mais ce fut la flotte de l'Union qui gagna, » dit Nielsen-Singh. « Elle réduisit la flotte humaniste en miettes. Je le sais... mon père y était. Nous avons acheté ensuite une douzaine d'unités neuves aux Surplus avec sa part de butin. »

— « L'Histoire « navale » n'est pas de mon ressort, capitaine Crane, » dit Soekarno l'ingénieur. « Dites-moi, comment Dushanovitch-Alvarez put-il gagner ? »

— « Oh !... grâce à la combinaison de maintes choses. Principalement, il disposa ses unités et leur donna une vélocité telle que l'ennemi, suivant les principes tactiques habituels, prit une haute accélération pour s'approcher. Et, à un endroit où ils devaient atteindre une très grande vitesse, il avait fait répandre une quantité de débris, des rocs, des roulements à billes, de la ferraille... un essaim de météorites artificiels, se déplaçant sur une orbite inverse. Quand ce piège eut accompli son œuvre, les deux flottes étaient de forces dorénavant égales, et ce fut alors une bataille d'armes ordinaires... que Dushanovitch-Alvarez savait utiliser ! Il n'y a pas eu d'esprit stratégique plus brillant depuis Nelson ! »

— « Oui, oui, » fit impatiemment Feylinghausen. « Mais qu'avait à voir tout cela avec notre discussion ? »

— « Ne voyez-vous pas, professeur ? Ce ne fut que le hasard sans arrêt — un hasard magnifiquement exploité, bien sûr, mais qui n'en était pas moins un concours de circonstances imprévisibles. Le *Moniteur* sauta dix minutes avant l'heure prévue ; en conséquence, le commando qui était cause de l'explosion fut capturé. Logiquement, cela aurait dû réduire à néant tout le plan. Je ne répéterai jamais assez que les Humanistes auraient gagné la guerre s'ils étaient restés sur leur orbite. »

J'engloutis une longue gorgée de *porter*, fit tomber la cendre de ma pipe, et recommençai à la bourrer. Mes mains tremblaient. « Mais le hasard est intervenu là aussi, provoquant la capture de Robert Crane par son frère. Et Robert savait comment manier Ben. Au conseil des capitaines, ce fut le commandant Benjamin Crane qui parla avec le plus d'éloquence en faveur du combat près de la Lune. Ses arguments, étant donné que chacun savait qu'ils étaient basés sur des renseignements obtenus d'un prisonnier, convainquirent tous les autres. »

— « Mais vous venez de dire... » Nielsen-Singh parut intriguée.

— « En effet. » Je lui souris, mais mes pensées étaient plongées dans le passé. « Mais ce ne fut que bien des années plus tard que Ben connut l'histoire de Frère Lapin et du carré de bruyères ; il la lut dans le journal de jeunesse de son frère. Robert Crane avait dit la vérité, sous le serment de son enfance... mais son frère ne pouvait croire qu'il se livrerait si facilement. Robert l'avait presque supplié de s'en tenir au plan de K'ung. Or, Ben était persuadé que c'était un mensonge énorme... que Dushanovitch-Alvarez avait, en fait, l'intention d'attaquer la flotte dans son orbite et n'avait aucune chance de survivre à une bataille dans l'espace. Et, évidemment, ce fut pour cette dernière solution qu'il argumenta avec chaleur. »

— « Eh bien, il a fallu du courage, » dit Nielsen-Singh. « Sachant ce que le *Huitzilopochtli* aurait à affronter... sachant que vous seriez à bord... »

— « C'était une épave lorsque le combat se termina, » dis-je. « Et elle contenait peu de survivants. »

Au bout d'un moment, Soekarno hocha la tête pensivement.

— « Je vois ce que vous voulez dire, capitaine. L'accident de la bombe explosant trop tôt faillit annihiler le plan de l'Union. Le hasard de cette rencontre des deux frères le sauva. Un tissu de coïncidences... oui, je crois que vous avez prouvé votre théorie... »

— « J'ai bien peur que non, » déclara Freylinghausen en faisant le tour de la table avec ses petits yeux d'oiseau. « Vous m'avez mal compris tout à l'heure. Je ne parlais pas des petits remous mineurs dans le grand courant de l'Histoire — il est évident que ceux-ci sont provoqués par le hasard. Mais ce grand courant se déplace inexorablement, je vous l'assure. La preuve : la Terre et la Lune ont réintégré l'Union sous un gouvernement plus ou moins démocratique, mais on n'a pas encore trouvé de solutions aux problèmes qui avaient amené les Humanistes. Ils reviendront, sous une étiquette ou sous une autre. La guerre n'était qu'un remous, tout compte fait. »

— « Peut-être. » Je l'interrompis impoliment, tant cette idée me déplaisait. « Nous verrons bien. »

— « En tout cas, » dit Nielsen-Singh, « à défaut d'autre chose, vous avez acquis à la Terre quelques décades supplémentaires de liberté. On ne peut pas vous retirer ça. »

Je l'examinai avec un respect soudain. C'était vrai. Les hommes mouraient et les civilisations mouraient, mais avant de mourir, ils *vivaient*. Ce n'était donc pas totalement futile.

Mais je ne pouvais rester plus longtemps. J'avais raconté mon histoire, telle que je devais toujours la raconter, et maintenant j'avais besoin de solitude.

— « Excusez-moi. » Je vidai mon verre et me levai. « J'ai un rendez-vous... Je passais simplement... Heureux de vous avoir rencontrés. »

Soekarno se leva avec les autres, et s'inclina cérémonieusement.

— « J'espère que nous aurons de nouveau le plaisir de votre compagnie, capitaine Robert Crane. »

— « Robert ?... Oh ! » je m'arrêtai. J'avais raconté à la troisième personne ce que j'avais à dire, mais il m'avait paru si évident... « Pardonnez-moi, Robert Crane fut tué pendant le combat. Je suis le capitaine Benjamin Crane, à votre service. »

Je m'inclinai devant eux et gagnai la porte. La nuit était solitaire dans les rues et sur le désert.

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)



La fille interdite

par JULIA VERLANGER

Une esquisse amère et poignante, où Julia Verlanger démontre une fois de plus son don de créer en quelques pages toute une ambiance (1).



LA fille interdite courait dans la grand-rue, bouche ouverte, ses cheveux dénoués lui battant le dos. Elle courait, trébuchant, et ses yeux fous de bête piégée hurlaient la terreur.

La peur convulsait son visage, tordant la bouche qui bavait un peu aux commissures des lèvres. Une large meurtrissure noire marbrait sa pommette, et sa tempe était barrée d'une blessure saignante. Sur son passage, les gens s'écartaient, courbant la tête, et leurs yeux fuyants s'efforçaient de ne pas la voir.

Derrière elle. les deux miliciens de la Sécurité du Territoire couraient aussi, leurs bottes martelant le pavé, mais ils couraient par jeu, sans véritable hâte, sachant bien que la proie serait bientôt forcée. Ils étaient jeunes, avec des visages d'enfants joufflus, et les deux lettres S. T. scintillaient aux pointes de leurs cols.

Le bruit des lourdes bottes, qui était comme le chant de la peur sur la ville, fit rentrer les passants. Ils s'égaillèrent, dos courbés, s'enfonçant dans les encoignures, disparaissant sous les porches, s'engouffrant dans les magasins. La grand-rue se vida.

La fille interdite tomba sur les genoux. Elle cacha son visage dans ses mains, se balançant d'avant en arrière, modulant une longue plainte dont elle n'avait pas conscience. Les miliciens ralentirent. Ils rirent, et le plus grand souffla et dit :

— « La chienne ! Elle nous a fait courir ! »

Ils avancèrent, sans se presser, mais ils ne l'avaient pas encore atteinte lorsqu'un vieil homme surgit du porche où il s'était caché. Un vieil homme vêtu de noir, avec un brin de barbe grise au menton. Un vieil homme aux mains noueuses, au visage marqué de rides profondes. Ses yeux sombres disaient le chagrin, la compassion. Il se pencha sur la fille, caressant la nuque courbée. Il parlait à mi-voix, comme à lui-même.

— « Pauvre, pauvre enfant... »

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Les bulles* » (nº 35); « *Brouillard qui tue* » (nº 44); « *La fille de l'eau* » (nº 47); « *Les derniers jours* » (nº 51); « *La fenêtre* » (nº 61); « *Reflet dans un miroir* » (nº 63); « *Soyez bons pour les animaux* » (numéro spécial).

© 1959, *by Fiction and Julia Verlanger.*

Le plus petit des deux S. T. le saisit par le col et le rejeta en arrière, comme on écarte un chiot encombrant.

— « Vieux fou, » dit-il, « tu ne vois pas que c'est une interdite ! »

Le vieillard se redressa.

— « Non, » dit-il doucement, « non. Comment le verrais-je ? Je ne vois que ma sœur, qui souffre, et son sang coule rouge, tout comme le mien, tout comme le vôtre. »

Le milicien frappa le vieil homme sur la bouche, l'envoyant buter contre le mur. Il grommela méprisant :

— « Vieux dingo ! »

L'autre avait saisi la fille par les cheveux, tirant pour la relever, et comme le corps mou s'abandonnait, il le lâcha et cogna de la botte, rageusement.

Le vieil homme s'appuyait au mur. Un peu de sang coulait, tachant sa barbe. Il fit deux pas, redressa le dos et parut grandir.

— « Vous êtes pires que la bête, » dit-il, et sa voix s'enfla, courant sur la grand-rue. « Vous êtes pires que la bête, car la bête tue pour vivre, et vous tuez pour le plaisir. La bête tue pour manger, et votre cerveau humain doué de raison invente chaque jour de nouvelles manières de torturer et d'humilier. »

Un coup de poing l'atteignit, et il tomba lourdement sur le trottoir. Mais ses mains noueuses prirent appui au sol, et il parvint à se redresser encore. De nouveau, sa voix résonna :

— « Maudite soit la race humaine ! Maudite soit-elle ! Puisse-t-elle disparaître à jamais, car elle est pire que lèpre et pourriture à la surface de la Terre... »

Un coup de botte le toucha à la tempe, le rejetant au sol.

Alors les machines des Caraléens, qui écoutaient, observaient, notaient, enregistrèrent sa plainte, et elle vint s'ajouter aux milliards d'autres plaintes accumulées depuis que les Caraléens avaient semé sur Terre la graine humaine. Et les plaintes enregistrées atteignirent le taux limite.

Le vieil homme s'allongea et mourut, une expression de paix sur son visage fatigué. La fille interdite s'allongea et mourut, ses longs cheveux noirs étalés. Les deux S. T. plièrent lentement les genoux, comme étonnés, et les gens qui s'étaient cachés tombèrent et moururent.

La mort courut sur la Terre, frappant les bons et les mauvais, les coupables et les innocents, frappant les vieux, les jeunes, les victimes et les bourreaux. La race humaine se coucha pour mourir.

Ainsi se termina l'expérience des Caraléens, expérience sans grande importance. Juste un essai, parmi tant d'autres.



Un jour où soufflait comme un vent d'adieu

(*A day for waving*)

par MILDRED CLINGERMAN

Avec une justesse psychologique qui rappelle Katherine Mansfield, et une fraîcheur pleine de poésie, Mildred Clingerman a écrit ici une de ses histoires en demi-teintes, où le fantastique apparaît en filigrane, comme un halo léger autour des personnages (1).



EDEN dormait, pareille à tous les enfants, avec un complet abandon. Elle resta inerte, comme embourbée dans quelque étang noir, jusqu'à ce que la lumière et la chaleur de la matinée estivale l'eussent ramenée à la surface. Une fois éveillée, elle ne fit aucun effort pour replonger. Il y avait des ombres effrayantes dans l'étang, et quelquefois il semblait à Eden qu'elle avait passé toute la nuit à les combattre. Le côté vraiment terrifiant de ses rêves était cette métamorphose qui *matérialisait* à ce moment-là les vagues impressions troublantes de la journée. Comment, par exemple, le vif sentiment inné d'amour jaloux devenait-il la main même d'Eden en train d'étouffer un petit poussin jaune ?

Le souvenir angoissant du petit poulet poussa Eden hors du lit, à la recherche de sa mère et de sa grand-mère. La maison était baignée dans une quiétude de fin de matinée qu'Eden n'aimait pas. Cela signifiait que les adultes avaient commencé la journée sans elle, et maintenant elle devrait courir de toutes ses forces jusqu'au soir pour les rattraper et s'intégrer dans la vie commune. Elle entendit au fond de la maison le grincement plaintif du four qu'on ouvrait et elle s'élança vers la cuisine. Mais il y avait seulement Lyle, fragile et l'air pincé dans sa salopette qu'il portait sans chemise. Les deux enfants se regardèrent sans insistance, complètement accordés. Pas un mot n'avait été prononcé, mais Eden se sentit soudain orientée. Elle fit volte-face et fonça vers la véranda située à l'est.

Elle y trouva sa mère et sa grand-mère assises loin l'une de l'autre, silencieuses. La tension qui montait dans la maison depuis des semaines

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Dites-nous, grand-mère* » (n° 18) ; « *Voyage surprise* » (n° 19) ; « *Le rêve* » (n° 52) ; « *La sève de l'arbre* » (n° 53) ; « *La petite sorcière* » (n° 65).

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

les séparait, et Eden se sentit obligée de commettre une bêtise quelconque pour affirmer sa présence. Elle claqua derrière elle la porte de la véranda et sauta par-dessus les pierres chaudes de la terrasse basse jusque dans les belles-de-nuit.

Sa grand-mère, elle le savait, la surveillait de sa chaise à l'abri du soleil. L'éventail de feuilles de palmier dans sa main abandonna son lent balancement et fut agité de petits coups secs et impérieux.

— « Il est bien temps, jeune fille. Ta mère et moi nous sommes debout depuis des heures. Ote-toi de mes belles-de-nuit. Où est Lyle ? »

— « Il est en train de regarder dans le four. »

— « Votre déjeuner est sur la table, recouvert. Si vous, les jeunes, vous arriviez à secouer votre paresse pour vous tirer du lit plus tôt, vous mangeriez un repas civilisé d'une façon civilisée. »

Eden arbora son air de canard-qui-s'ébroue. Mama Hawthorne feignit de considérer sa petite-fille avec dégoût, abaissant les coins de sa bouche et soulevant un sourcil.

« J'aurais tôt fait de te faire quitter cet air ricaneur si l'envie m'en prenait. Ta mère est peut-être capable de négliger ton éducation, mais pas *moi.* »

Eden l'ignora et jeta un coup d'œil à sa mère qui, assise sur les marches, était occupée à l'examen de ses longues jambes parfaites étendues au soleil. Reba sourit à sa fille et murmura mécaniquement :

— « Va manger ton petit déjeuner. Ecoute ta grand-mère... » Elle parut alors se secouer un peu, assez pour ajouter : « Fais ta toilette et habille-toi. Et n'oublie pas de te laver les dents. Quand tu auras mangé, je te donnerai un coup de peigne. »

— « Les dents ! » répéta Mama Hawthorne avec un air méprisant. « Tiens, *à propos,* Reba. » Sa voix se chargea de sous-entendus. « Est-ce que ce type à dents de lapin rôde toujours dans les parages ? C'est avec lui, je suppose, que tu es restée hier soir jusqu'à Dieu sait quelle heure indue. Tu es bien calme ce matin, ce qui est toujours un signe certain. »

— « De quoi ? » Eden se planta entre sa mère et sa grand-mère, essayant encore de pénétrer dans le courant qui circulait entre elles.

Mama Hawthorne accéléra un peu le rythme de son éventail. Son visage crispé par l'effort rougit.

— « Demande à ta mère, » déclara-t-elle avec obstination. « Il faudrait l'ange du Jugement pour connaître ses amours à fond, et bien que personne ne m'ait fait *l'honneur* de m'apprendre les détails, j'ai des yeux pour voir, quoi qu'en pense ta mère. »

— « Maman ! » s'exclama Eden d'une voix aiguë. « Est-ce que nous allons nous remarier ? » Elle se mit à danser sur la véranda, espérant choir dans les belles-de-nuit, mais Mama Hawthorne l'attrapa par le bas de sa chemise de nuit et l'en empêcha.

— « Quelle sottise ! » clama-t-elle. « Qui donc sur la terre du bon Dieu voudrait épouser un dentiste à dents de lapin ? »

— « Maman ! Maman ! N'est-ce pas ? *Dis ?* » Eden se dégagea de l'étreinte de sa grand-mère en se tortillant. « Alors nous irons habiter en

ville et nous aurons une maison à nous comme du temps où papa vivait. »

Eden chercha d'autres mots pour exprimer plus clairement tout ce que cela impliquait, mais n'en trouva pas. Ils étaient partie intégrante des impressions troublantes qui ne prenaient jamais corps en plein jour.

Reba se contenta de sourire de son air morne habituel, et frappa sur ses jambes.

Juste de l'autre côté de la haie, deux chapeaux fleuris pointèrent, disparurent, reparurent, longeant le chemin.

— « Chut ! » souffla Mama Hawthorne. « Tu n'as pas besoin de claironner à tous les échos la sottise de ta mère. Reba, baisse cette jupe. Elles viennent peut-être ici. Eden, sauve-toi... tu es pratiquement nue. Se remarier, vraiment ! Ton père se retournerait dans sa tombe à l'idée de te voir menée à la baguette par un beau-père à mâchoire de lapin... et il t'y mènerait, ma belle ! Plus question de se balader à demi nue en plein jour ! Plus de grasse matinée ! Harcelée du matin au soir, oui-da... et plus que probable qu'il t'arrachera la moitié de tes dents pour t'apprendre à vivre... »

Tout en parlant, Mama Hawthorne abandonna avec lenteur son siège grinçant. Eden la regarda lisser son visage et préparer un sourire pour les chapeaux fleuris au cas où ils viendraient. Mama Hawthorne semblait essayer le sourire pour vérifier s'il était de la bonne taille, se dit Eden. Soudain elle reconnut l'émotion sur la figure de sa grand-mère. C'était le même amour jaloux qu'elle ressentait elle-même, et elle se demanda si Mama Hawthorne avait l'impression d'étrangler un petit poussin duveteux. Eden voulut réconforter sa grand-mère et elle se rapprocha pour s'appuyer contre le corps massif de Mama Hawthorne, cachant son visage dans la robe de coton empesée qui sentait la lavande et le roussi.

— « Elles sont allées plus loin, » dit Mama Hawthorne. « Dieu merci. » Le sourire disparut. « Ecoute un peu, Eden ; si tu ne rentres pas manger ton petit déjeuner, tu n'iras pas au cimetière aujourd'hui. »

Eden étreignit sa grand-mère dans un farouche débordement d'amour, reconnaissante de la chaude indulgence qui gisait juste sous la dureté de ses paroles.

— « Cesse de me serrer, Eden ! Oui, nous irons au cimetière. Nous emporterons à déjeuner et je désherberai ma-sœur-Lil... et Hawthorne peut-être, si je suis en humeur. »

— « Et mon père aussi ? »

— « Ferait beau voir ! » rétorqua Mama Hawthorne. « Avec ses façons qu'il avait de me donner une claque sur le derrière en criant « gélatine » de toutes les forces de ses poumons. Désherbe-le toi-même. »

Eden rejoignit Lyle dans la salle à manger, dont les fenêtres étaient entourées de telles épaisseurs de lierre que la pièce baignait dans une pénombre sous-marine. Elle s'avança gaiement, comme si elle nageait à travers la lumière glauque, jusqu'à la table de chêne ronde. Lyle était assis, le dos aux fenêtres. Eden n'aurait pas tourné le dos aux fenêtres pour un empire. Une fois, il y avait très longtemps, elle y avait aperçu un dragon vert qui la regardait. On avait eu beau lui dire maintes et maintes fois qu'elle avait dû voir un lézard, elle n'avait jamais oublié l'affreuse tête plate et

l'horrible air ricaneur (« aha, ma petite ») de ses yeux ronds. Il était sorti tout droit du pire de ses rêves pour la surprendre au moment où elle se sentait le plus en sécurité. Depuis ce temps-là, jamais elle n'avait été sûre que les deux états d'existence, rêve et réalité, ne pouvaient pas se confondre à un moment donné. Cette possibilité la fascinait et la terrifiait en même temps.

Mais maintenant la salle à manger n'avait rien d'effrayant. La table était, comme d'habitude, recouverte d'une nappe blanche, bossuée par les bouteille et les grands bols placés dessous. Lyle avait relevé un petit coin de la nappe pour atteindre son assiette. Il mangeait sans désemparer, le regard rivé sur le roi de cœur qu'il avait pris l'habitude d'emporter partout avec lui.

Lyle était en général un petit garçon très silencieux mais, quand il parlait, il expliquait bien les choses — en particulier le genre de choses qu'Eden trouvait les plus embarrassantes. Il était concis et catégorique (Eden n'aimait pas les longues explications) et il n'avait que six semaines de plus qu'elle. Très jeune pour être son oncle, mais juste le bon âge pour des explications compréhensibles.

Eden rabattit la nappe pour découvrir son assiette. Elle mangea des biscuits froids beurrés et garnis de miel depuis des heures, des saucisses froides, de la compote de pomme, du pain beurré avec des pickles et, comme Lyle ne levait toujours pas les yeux, elle inclina la cafetière et but à même le goulot.

— « Je le dirai, » grommela Lyle. Il tourna la carte en tous sens et contempla le roi de cœur qui s'obstinait à regarder vers la gauche.

— « Nous, Maman et moi, nous allons nous remarier, » dit Eden pour le provoquer.

Lyle jeta un regard noir à Eden et se replongea dans la contemplation de sa carte.

— « Non, » répliqua-t-il. « Je te l'ai dit. Vous ne le ferez pas. »

— « Pourquoi ? Est-ce que le roi a cligné de l'œil ? » questionna Eden.

— « Trois fois, » déclara Lyle. « Si ce côté-là du roi cligne, ton père jaillira de sa tombe à quatre heures et quart du matin. »

— « Pfeu... Pourquoi ? »

— « Tu sais pourquoi. » Lyle grinça des dents à l'adresse d'Eden en louchant. « Il déteste les dentistes. »

— « Qu'est-ce qu'il fera au dentiste ? »

— « Il le tordra comme une serpillière. » Lyle devint horriblement mou et oscilla de la tête en laissant pendre la langue.

Eden mâchonna pensivement un autre biscuit. « Pfeu... » Elle essaya de pincer la bouche comme Mama Hawthorne pour prouver à Lyle son incrédulité, mais ses lèvres se mirent à trembler. Etait-ce possible ? Lyle savait tout sur les fantômes, certainement... Les fantômes de Lyle surgissaient souvent dans ses rêves. Un fantôme pouvait-il lui aussi se croire en train d'étrangler un poussin ? Probablement. Et Lyle, imitant le dentiste, avait terriblement l'air d'être étranglé. Quelque chose rampait-il à travers les

branches de lierre tordues au-dessus des fenêtres ? Une main s'abattit sur l'épaule d'Eden. Elle hurla et plongea sous la table.

Les pieds de Mama Hawthorne marchaient tout autour de la table tandis que ses mains empilaient assiettes et couverts.

— « Jamais vu d'enfant aussi nerveuse... Sors de là-dessous, Eden !... mais mange comme quatre. Lyle, *ôte-toi de là.* »

Une heure plus tard, ils trottaient tous les quatre en file indienne sur le chemin. Les abeilles dans les longues rangées de caroubiers le transformaient en route jaune et bruissante, dansant dans la chaleur. Plusieurs fois par été, ils faisaient tous les pèlerinage au cimetière familial. Eden s'en était toujours réjouie jusqu'à ces derniers temps. Elle aimait jouer avec les objets qui ornaient les tombes des enfants, mais aujourd'hui elle était mal à l'aise au souvenir de ses rêves étranges et des paroles menaçantes de Lyle.

Mama Hawthorne marchait la première et par-dessus son épaule criait des choses à Reba. Lyle et Eden, l'un et l'autre peignés et astiqués à merci, traînaient derrière aussi loin qu'ils l'osaient. Mama Hawthorne portait le panier du pique-nique et un déplantoir. Reba s'était munie d'une couverture rayée pour s'asseoir dessus. Elle s'était mise sur son trente et un, constata Eden. Quand à Eden, elle tenait à la main son chapeau de paille et ruait pour lancer du sable dans les chaussures de Lyle. Mama Hawthorne bavardait, escaladait un échalier en grommelant et coupait à travers champs, Reba silencieuse à sa suite, attentive à sa robe de crêpe Georgette. Eden se hâta pour rattraper Lyle qui tentait maintenant de rester près de Reba. Lyle avait de ces soudains accès de passion pour Reba, parfois même en pleine église. Alors il marchait sur les pieds de tout le monde pour arriver jusqu'à l'endroit où elle était assise. Eden détestait qu'il regardât sa mère avec des yeux de crapaud mort d'amour.

A ces occasions-là, elle bouillonnait jusqu'à ce qu'elle pût crier à Lyle : « C'est moi qui l'aime le plus ! » Puis, pendant un temps, elle haïssait aussi bien sa mère que Lyle parce qu'ils étaient frère et sœur. Lyle avait expliqué qu'ils étaient plus proches parents qu'Eden ne l'était de l'un ou de l'autre.

Maintenant, trottinant à toutes jambes pour suivre le train, Eden cria à Lyle pour le narguer :

— « Maman et moi nous allons nous marier ! Tu auras à peine le temps de dire ouf que nous irons habiter en ville ! »

Lyle hésita, tandis que Reba poursuivait sa route lentement, majestueusement.

— « Tu mens affreusement ! » Lyle lui barra le chemin. « Un mot de plus, un seul, » hurla-t-il, « et je fais cligner l'œil du roi ! »

— « Ne fais pas ça ! » Eden cilla. Elle chercha et trouva une diversion, l'offrant à Lyle pour l'apaiser. « Ne fais pas cela, Lyle, et tu verras. Quand nous serons au cimetière, je grignoterai un morceau d'arrière-arrière-grand-maman Cole ! Je te le promets. »

— « Je ne te crois pas. Trop froussarde. Tu ne le feras jamais. »

— « Si, si ! Cette fois, si. Quel goût a-t-elle ? »

— « Comme un coffre en cèdre. » Lyle eut un sourire démoniaque. « Avec un petit *quelque chose d'autre.* »

Eden avala sa salive et réussit à faire redescendre son petit déjeuner. Elle franchit à la suite des autres la petite porte de derrière du cimetière. Ils gravirent une collinette par un chemin creux ombragé. L'air paraissait plus frais au sommet. Reba étendit soigneusement la couverture entre deux tertres, à l'ombre d'un vieux cèdre géant qui jaillissait exactement du centre de l'une des tombes. Eden jeta un coup d'œil apeuré au cèdre puis lut l'inscription sur la pierre inclinée. Il n'y avait pas à s'y tromper, cet arbre *était* arrière-arrière-grand-maman Cole. Bien qu'Eden l'eût su et accepté toute sa vie, aujourd'hui l'idée même de l'arbre lui faisait horreur. De l'autre côté de la couverture, il y avait ma-sœur-Lil, que Mama Hawthorne était venue désherber. Eden fut soulagée de voir que ma-sœur-Lil ne s'était encore transformée en aucune sorte d'arbre. Juste quelques herbes vertes, qu'elle était, entourées de petites fleurs rouges.

Mama Hawthorne enfila ses gants de jardinage et échangea son chapeau contre une capeline rose qu'elle avait apportée dans le panier du pique-nique.

— « Comme ma-sœur-Lil aimait le rouge ! Voilà pourquoi j'ai planté toutes ces fleurs presque exactement de la couleur du chapeau à plume d'autruche rouge que nous avons enterré avec elle. »

Eden n'écoutait que d'une oreille. C'était simplement le début de la litanie que Mama Hawthorne récitait sur ma-sœur-Lil. Cela continuait par le récit de la mort de ma-sœur-Lil qui avait succombé à une crise cardiaque la veille de son mariage, et du ravissant trousseau qui avait été entassé autour d'elle dans un cercueil commandé sur mesures. Eden attendait seulement les trois mots inévitables de sa mère avant de cesser d'écouter tout à fait :

— « Quelle écœurante stupidité... »

Eden sortit de l'ombre de sa trisaïeule Cole pour aller visiter la section des enfants. Ici les monticules avaient été façonnés approximativement à la longueur de l'enfant qui était inhumé dessous. Après s'être mesurée à l'un d'eux, Eden découvrit qu'elle avait étonnamment dépassé « Margaret Clara Cole, âgée de sept ans, quatre mois et cinq jours, » depuis sa dernière visite. Comme ornements, Margaret Clara avait un lapin malicieux en marbre, trois gros coquillages marins et un broc de poupée en porcelaine. Eden astiqua le lapin avec le bas de sa robe et aligna les coquillages. Si elle avait osé, elle aurait volé le broc, mais Lyle n'avait dépeint que trop clairement le sort d'une petite fille qui, un jour, avait volé un ornement dans un cimetière.

— « Qu'est-ce qui est arrivé ? » avait questionné Eden avec mépris.

— « Des vers, » avait-il dit.

— « Des vers ? »

— « Ils sont venus la nuit. De la tombe. Jusqu'au lit de la petite fille. Ils l'ont emportée. En morceaux. Jusque dans le trou. Dans le cercueil. Et ils l'y ont laissée. »

Reba était appuyée contre le tronc d'arrière-arrière-grand-maman Cole et faisait signe à Eden.

— « Viens manger, » cria-t-elle.

Mais Lyle était planté juste à côté d'elle. Eden l'avait vu. Elle feignit de ne pas avoir entendu sa mère.

Reba vint la chercher, seule, et la prit par la main. Elle dit :

— « Quand nous aurons déjeuné, j'irai peut-être faire une petite promenade. »

Elle transmit le message secret à Eden en lui pressant la main.

— « Le dentiste ? » chuchota Eden.

— « Mmm-mmm » fredonna Reba.

— « Mais que va dire Mama Hawthorne ? »

Reba leva le menton vers le soleil.

— « Tout ce qu'elle veut, c'est que nous vivions tous ensemble... toujours. En partie parce que l'argent fait plus de profit de cette façon. En partie parce qu'elle veut vous avoir tous les deux, Lyle et toi. C'est plus drôle de tyranniser trois personnes au lieu d'une seule. »

L'explication était longue, mais Eden avait de toute manière l'impression qu'elle ne recélait pas exactement la vérité.

— « Dis, Maman. Est-ce que papa était jaloux de toi ? Tu sais, ce vilain sentiment quand on veut *tuer* quelqu'un ? »

Reba rit, la tête renversée en arrière, fermant ses paupières lisses et lourdes.

— « Jaloux, chérie ? Dieu, oui. Follement jaloux. Mais pas encore autant que moi... » Eden entendit à peine la fin de la réponse de Reba. Elle dévisageait Lyle qui se fourrait des œufs tout entiers dans la bouche en la regardant d'un air ironique qui en disait long. Mama Hawthorne s'activait toujours avec son déplantoir.

— « Eh bien, Reba, » s'écria-t-elle, « tu ne t'es même pas approchée de la tombe de ton homme. Loin des yeux, loin du cœur, je suppose. Lyle, mange donc ton déjeuner et laisse ces œufs tranquilles. »

— « Je ne t'ai pas vue désherber papa ? »

Reba huma un sandwich et en ôta délicatement la croûte.

— « Ton papa était si radin qu'il n'a même pas voulu nourrir de l'herbe. Sa tombe est nue comme le dos de la main. »

Lyle fourrait quelque chose dans la main d'Eden. Elle regarda et cessa aussitôt de mâcher. C'était un petit paquet gris-vert de feuilles prises à la trisaïeule Cole.

— « Maman, » dit-elle lentement, « je crois que je vais vomir. »

— « Sottises, » Mama Hawthorne lui tapa dans le dos. « Tu manges comme quatre. »

Eden gisait à plat sur la couverture, piaillant :

— « Non, je ne veux pas ! Je n'avalerai pas une miette d'elle ! »

Mama Hawthorne dressa au-dessus d'elle une masse grande comme une montagne.

— « Lyle, est-ce que tu n'as pas quelque chose à voir avec cela... si peu que ce soit ?... »

— « Non, m'ma. » Lyle esquissa une croix sur son cœur.

— « L'enfant la plus nerveuse que j'aie jamais vue. » Elle se pencha et ouvrit le poing d'Eden. Elle en sortit la boulette gris-vert et la jeta. « Mon-frère-Tom m'en faisait autant. »

Elle distribua d'autres sandwiches.

Eden entendit le coin... coin... du klaxon sur la route. Reba se leva en souriant et déplissa sa robe.

— « Le dentiste ! » Mama Hawthorne lança le mot comme un juron. Reba s'éloigna en agitant la main. « Prends garde à ses longs crocs jaunes, » lui cria Mama Hawthorne, « si jamais il te mord, tu mourras de la rage ! »

Quand Reba eut disparu, Mama Hawthorne cessa de crier et étendit un journal de l'autre côté d'arrière-arrière-grand-maman Cole.

— « Je vous laisse la couverture, les enfants. Je vais fermer les yeux un bon petit moment et je vous adjure d'en faire autant. »

Eden se lova contre le sol et ferma les yeux, mais elle ne réussit pas à dormir. Mama Hawthorne ronflait légèrement. Lyle pinça le bras d'Eden pour attirer son attention.

— « Psst... écoute, Eden, » chuchota-t-il. « Tu entends ? »

— « Quoi ? » Eden se releva et regarda tout autour d'elle.

— « Ce gémissement. » Lyle agrippa son bras en dilatant ses pupilles. « C'est ton père. Il pleure parce que Reba est partie avec le dentiste. Je pense qu'il a le cœur brisé. Elle n'est même pas allée sur sa tombe. *Tu* n'y es pas allée non plus. Elle est toute labourée, cette tombe. Il en a découvert un petit coin, mais le trou grandit de plus en plus. Ce soir, il va pousser et creuser et l'ouvrir entièrement. Alors vous le regretterez, toi et Reba. Mais c'est le dentiste qui sera le plus embêté. Si tu n'étais pas si froussarde, tu irais lui dire de cesser de gémir. Mama sera dans une colère noire s'il la réveille. »

Eden écoutait avec une telle attention qu'elle en avait mal aux tympans. Elle entendit le faible ronflement de Mama Hawthorne et le vent dans le haut d'arrière-arrière-grand-maman Cole, oui, un doux grondement qui provenait, ou ne provenait peut-être pas, de l'intérieur de sa tête. Elle s'étendit à côté de Lyle, se blottissant tout contre lui, s'efforçant de calmer les battements de son cœur et la houle qui secouait son estomac. Lyle murmurait : « Froussarde... froussarde... » d'un ton monotone qui le fit s'endormir. Eden gisait comme clouée par la peur. Maintenant que Lyle dormait, elle était certaine d'entendre gémir son père.

— « Je pense qu'il a le cœur brisé, » avait dit Lyle. Eden ne pouvait pas supporter cette idée. Sa gorge et sa poitrine lui faisaient mal, étouffant momentanément la peur. Elle fut debout avant d'y avoir réfléchi et courut le long d'une grande allée de pierres tombales, vers la partie la plus éloignée du cimetière où se trouvait la tombe de son père. Il y avait à peine la place dans sa poitrine pour la douleur et les sanglots qu'elle essayait de retenir. Quand elle trébucha et tomba de tout son long, elle resta immobile un moment, agrippant des deux mains l'herbe haute. Elle se sentait trop fatiguée pour se relever et aller plus loin, mais il le fallait pourtant. Tout

arrivait comme elle avait prévu que cela se produirait un jour... le monde du cauchemar avait envahi le monde du jour. L'amour n'était plus l'amour, mais d'horribles mains crispées qui masquaient la clarté solaire. Lyle n'était plus ce vieux Lyle ; il était son bourreau. Mama Hawthorne n'était pas sa grand-mère si affectueuse, mais une vieille femme grasse et tyrannique avec la haine au cœur. Et la mort n'était plus un beau sommeil tranquille. C'étaient des os et des vers, c'était se transformer en arbre ou creuser une tombe *de l'intérieur*. Eden tremblait de haine pour la terre sur laquelle elle était étendue.

Les mains qui la soulevèrent étaient douces et fortes. Eden, trop épuisée pour se débattre, gisait passivement dans les bras de l'inconnu.

— « Mon petit, » dit-il, « il ne faut pas. Tu n'as pas compris. Ce n'est pas ça du tout. Sûrement, pour que tu sois dans un état pareil... avec cet air-là. Dis-moi tout de suite ce que c'est. Dis vite, Eden, mon petit. »

Eden lui raconta tout depuis le commencement, et tandis qu'elle parlait, l'homme se baissa et s'accota confortablement à une pierre tombale, Eden couchée sur ses genoux, la tête appuyée au creux de son bras.

Quand elle eut fini, l'inconnu désigna le ciel profond et engloba toute la paisible étendue du cimetière d'un geste large.

— « Regarde, » dit-il, « comme c'est lisse et vide. La mort, c'est comme ça. Rien de mieux ni de pire. Mais tu connais ce bouleversement d'estomac que tu ressens quand tu es avec Lyle et avec Mama Hawthorne ? C'est la vie, mais ce n'en est qu'une petite partie. Ta grand-mère n'est pas toujours jalouse et malveillante, n'est-ce pas ? C'est simplement que son amour a sûri un petit peu, exactement comme du lait *pas tout à fait* aigre. Cela lui passera, et à Lyle aussi. Il a besoin d'une bonne correction, d'autre part, pour ces histoires de fantômes. Mais je parie qu'il s'est fait encore beaucoup plus peur à lui-même qu'à toi, de temps à autre. Et comme tu le croyais, tu l'as encouragé. Lève-toi, je veux que tu viennes regarder la tombe de ton père. »

Eden recula un peu, mais l'homme sourit et la conduisit d'une main ferme à la tombe plane, que rien n'avait jamais dérangé.

— « Te souviens-tu de ton père ? » demanda-t-il.

Eden essaya. C'était comme de plonger dans l'étang profond du sommeil, mais sans les fantômes terrifiants qu'y avait introduits Lyle. Un sourire surgit et une sensation de mains qui la soulevaient en l'air. Rien d'autre. Au bout d'un moment, même ces impressions-là s'effacèrent et Eden fut confuse de ne se rappeler que le visage du dentiste, dont le sourire ne découvrait pas des dents aussi agressives que le prétendait Mama Hawthorne.

Elle leva la tête et comprit que l'homme l'avait observée. Il la balança pendant un instant et la pressa contre lui avant de la reposer à terre. Eden aurait aimé qu'il recommençât, bien que d'habitude elle eût horreur d'être saisie et retenue de cette façon. Cela se produisait si souvent... chaque fois que Reba l'emmenait à la ville. Cet homme devait être un des nombreux membres de la famille qui tous s'octroyaient le privilège de l'attraper au

passage quand ils la rencontraient dans la rue. Il avait cet air de famille, à part, et très certainement il savait tout ce qui la concernait.

— « Je ne me rappelle pas grand-chose, » dit Eden. « Est-ce qu'il était *jaloux,* dites ? »

— « Ton père. Juste ce qu'il faut, je crois. A dire vrai, lui et Reba en faisaient un jeu. Ils s'amusaient beaucoup tous les deux, il me semble. »

— « Alors vous ne croyez pas que ça l'ennuierait si Reba épousait le dentiste ? »

— « Seigneur, non ! Je suis sûr qu'il serait très surpris d'apprendre qu'elle ne s'est pas remariée depuis longtemps. Reba... pas mariée ? Incroyable. Quel dommage, tu sais. Et ce serait peu flatteur pour son mari mort si elle ne se remariait pas. Un bon mariage doit en entraîner un autre. »

— « Mais s'il l'aimait vraiment beaucoup, est-ce qu'il ne détesterait pas plutôt le dentiste ? »

— « Et pourquoi donc ? S'il l'aimait beaucoup — et il l'aimait, tu peux m'en croire — il voudrait seulement qu'elle soit heureuse, avec ou sans le dentiste. »

— « Je suis contente, » dit Eden. « J'étais jalouse avant... Mais je changerai si nous allons à la ville, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, tu changeras constamment. Tout le long de ton existence, il y aura des jours où brusquement tu sauras qu'il est temps pour toi de passer à d'autres choses. Des jours où dire adieu au bon et au mauvais, puis se tourner vers ce qui va venir. C'est magnifique, hein ? »

Eden hocha la tête et l'homme commença à s'éloigner lentement.

— « Dis à Reba, » cria-t-il, « que je suis enchanté du produit de notre collaboration. » Il agita la main en signe d'adieu, puis eut un geste pour attirer l'attention d'Eden vers la route.

Eden se retourna et vit Reba qui s'approchait. Elle voulut appeler l'homme pour lui dire d'attendre afin de parler à sa mère, mais juste au moment où Reba arrivait près d'elle et lui prenait la main, il disparut de l'autre côté de la colline.

Reba regarda dans cette direction d'un air étonné.

— « *Qui était-ce ?* »

— « Je ne sais pas, » répondit Eden. « Un des cousins, je crois. Un gentil. Il m'a dit que papa serait très content si nous nous remarions. Reba, est-ce que *nous allons* épouser le dentiste ? »

Reba la considéra d'un air absent.

— « Oui, bien sûr. Mais il n'a rien dit d'autre... cet homme ? »

— « Il m'a dit de te dire qu'il était enchanté du produit de votre collaboration. »

Reba avait une expression incrédule qui emplit Eden d'impatience. Elle entraîna sa mère, se hâtant de la ramener vers Mama Hawthorne et Lyle. Eden avait hâte de parader devant Lyle.

Mais l'envie lui en avait passé quand elle le vit. Au moment de se

coucher, quand ils se dirent bonsoir, Mama Hawthorne et Lyle échangèrent un regard où se dessinait un sous-entendu des compensations qu'ils venaient de découvrir.

— « Je n'aurai plus jamais à partager le poney, » murmura Lyle d'une voix endormie en guise de bonsoir.

Eden se dit à regret qu'il n'y aurait pas de poney en ville. Tant pis.

Chaque fois qu'on quitte un endroit, on laisse *quelque chose.*

Lyle revint se glisser dans sa chambre pour lui chuchoter une dernière menace.

— « Méfie-toi, Eden, les fantômes sont en promenade cette nuit... »

— « Je ne crois plus aux fantômes, » répliqua Eden d'un petite voix posée.

Juste avant de plonger avec délice dans l'étang noir, elle se rappela que toute la journée avait été en quelque sorte un jour d'adieu.

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)



Le crack aux yeux bleus

(*The blue-eyed horse*)

par MICHAEL FESSER

L'histoire désopilante des conséquences d'un souhait imprudent, concernant les mésaventures d'un amateur de chevaux victime d'une épouvantable métamorphose. Un exemple typique de fantastique humoristique anglo-saxon.

DAN Q. McCAFFERY eût été bien étonné si, en regagnant sa coquette petite maison en ce soir mémorable, quelqu'un lui avait suggéré de s'engager dans le Santa Marita Derby, doté de cent mille dollars. Mr. McCaffery était un bipède mâle de trente et un ans. Il avait des cheveux bruns frisés et un aspect sympathique, encore qu'un peu indolent. Ses yeux étaient bleus, avec une expression d'innocence trompeuse. Totalement étrangères à son activité professionnelle (il était agent d'assurances) les courses n'en tenaient pas moins une place importante dans ses pensées.

Mr. McCaffery entra dans son agréable living-room, jeta son chapeau sur une table et cria d'une voix puissante :

— « Bonsoir, là-dedans. Qu'est-ce qu'il y a à dîner ? »

Watson, son fils, âgé de neuf ans, ne broncha pas. Il était plongé dans la lecture d'un illustré.

— « Pas si fort, p'pa, » dit-il simplement. « Le moment est palpitant. La petite Arnie la Terrible va être embrochée par les pirates. »

— « Tu lui donnes une chance contre combien ? » demanda Mr. McCaffery avec intérêt.

— « Oh ! Je sais bien qu'on ne va pas nous la faire mourir comme ça, » dit Watson. « Mais je continue de lire, on ne sait jamais. »

Jennie McCaffery entra dans la pièce. Elle était petite, blonde et adorable et c'est pourquoi Mr. McCaffery l'adorait. Après dix années de mariage, elle ne paraissait guère plus de vingt ans et les gens la prenaient souvent pour la grande sœur de Watson. Ce soir, il y avait dans ses yeux de violette une lueur d'acier.

— « Tu parlais de dîner ? » demanda-t-elle.

Mr. McCaffery l'embrassa tendrement.

— « Un peu, » dit-il. « J'ai une faim à dévorer un cheval. »

— « C'est tout ce que tu mériterais de manger, » dit Mrs. McCaffery.

— « Qu'est-ce que j'ai *encore* fait ? » demanda McCaffery d'une voix peinée.

— « J'ai téléphoné à ton bureau aujourd'hui, » dit Mrs. McCaffery. « Ta secrétaire dit que, de toute la semaine, tu n'es même pas passé pour y

© 1955, *by Michael Fesser. Reprinted by permission of Harold Matson Co.*

accocher ton chapeau. Avec quoi comptes-tu que nous passerons le mois ? »

— « Mais, » dit Mr. McCaffery, « j'ai placé une police d'assurance-maladie pas plus tard que cet après-midi. »

— « Et qu'est-ce que tu as fait de la commission qu'elle t'a rapportée ? » s'enquit Mrs. McCaffery d'un ton soupçonneux.

— « Je dois t'expliquer, » fit Mr. McCaffery, l'air malheureux. « Il y avait un cheval du nom de Zip dans la cinquième à Hollywood Park. Un coup sûr. Je l'ai déjà vu courir. Une de ces pointes de vitesse, on croirait qu'il a des ailes. »

— « Comme si les tortues volaient ! » commenta Watson.

Mr. McCaffery foudroya son fils du regard et se tourna vers Jennie.

— « Je ne sais pas ce qui s'est passé, » poursuivit-il, « mais on s'est fait battre d'un nez. »

— « Voilà la vie à laquelle j'ai droit, » dit Jennie d'un ton las. « Les autres ont des belles robes, de belles autos et de belles maisons, mais pas moi. Tu veux savoir pourquoi ? C'est parce que je suis toujours battue d'un nez. » Le front plissé, elle caressa le couvercle d'une vieille théière que sa grand-mère lui avait envoyée d'Irlande. « Dan, » dit-elle avec véhémence, « si tu perds aux courses encore un dollar de notre argent, je veux... je veux te voir changé en cheval. »

*
* *

Le lendemain matin, Dan Q. McCaffery entra chez Harry, qui tenait une agence de paris course par course, renifla l'odeur entêtante de la fumée de cigare refroidie et fut accueilli par ses vieux amis, dont son voisin, Pete Haggerty.

— « Salut, Pete, vieille branche, » dit-il jovialement. « Comment vont les affaires ? »

— « C'est la poisse sur toute la ligne, » grommela Pete. « En ce moment, je ne serais pas fichu de trouver un gagnant de la réunion de la veille. Et puis ma bourgeoise doit avoir des antennes ici ; elle sait ce que je perds à dix cents près. »

Ensemble ils étudièrent le programme et prirent Saute-Ruisseau à dix contre un dans la cinquième. Ils s'abstinrent dans les quatre premières et, tandis qu'elles se couraient, Mr. McCaffery eut le temps de remarquer la présence de deux inconnus dans le local. Ils étaient tous deux petits, avec des manières furtives, et auraient pu être des pickpockets, des chevaliers d'industrie, ou tout aussi bien des négociants éminemment respectables. Il cessa de s'intéresser à eux pendant la cinquième course, laquelle ne commença à être passionnante que tout à la fin. Saute-Ruisseau avait pris cinq longueurs au peloton et les avait conservées facilement jusqu'à l'entrée de la ligne droite lorsque, surgie de l'arrière-garde, Caledonia l'avait remonté et coiffé d'un nez sur le poteau.

— « Je ne peux pas rentrer comme ça, » gémit Pete Haggerty. « Ma femme va me tuer. »

Mais Mr. McCaffery ne l'entendit pas. Au lieu de la voix de son vieil ami, il entendait celle de sa femme qui lui disait :

— « Je veux te voir changé en cheval. »

Une étrange impression l'envahit. Il était légèrement fiévreux. « Ce qu'il me faudrait, » pensa-t-il, « c'est deux comprimés d'aspirine. »

Au même moment, les autres joueurs étaient en train de remarquer qu'ils se trouvaient vraiment trop à l'étroit dans cette salle et, tout à coup, ils comprirent pourquoi. Au milieu d'eux, il y avait un cheval, un cheval blanc aux yeux bleus qui leur rendait leurs regards hébétés avec un calme détachement.

— « Ma parole, on dirait qu'il y a un cheval ici, » fit remarquer Mr. Browning d'un ton incrédule.

— « Sûrement qu'il y en a un, » déclara Mr. Whittaker qui se tourna vers Harry, le propriétaire de l'agence, et lui dit : « Est-ce que vous ne poussez pas les choses un peu trop loin ? »

— « Je vous jure que je ne sais pas comment ce cheval est entré ici, » dit Harry qui commençait à transpirer à la racine des cheveux. « Mais ce que je puis vous certifier, c'est que ce n'est pas moi qui l'ai amené. »

— « Dan.. Dan McCaffery, » cria Pete Haggerty d'une voix effrayée. « Où es-tu ? »

— « Je suis là, » dit Mr. McCaffery, qui ne pouvait comprendre tous ces propos au sujet d'un cheval pour la bonne raison que *lui* ne voyait pas de cheval. « Je suis là, près de toi. »

— « Non mais, sans blague ? » fit Pete.

Et alors Dan Q. McCaffery comprit ce qui lui était arrivé et que deux comprimés d'aspirine ne pourraient pas y faire grand-chose. Il regarda ses deux jambes de devant et sentit, quelque part derrière, une queue qui lui battait les flancs. « Nom de Dieu ! » s'exclama-t-il, et la voix qui sortit de sa gorge n'était pas du tout une voix de cheval, mais bel et bien la sienne.

— « Qui a dit ça ? » demanda Mr. Whittaker.

— « Voyons, messieurs, » plaida Harry, « ne vous énervez pas. Ce cheval s'est égaré. Je vais appeler la police. »

— « Ah ! ça non, » dit Mr. McCaffery en reculant en direction de la porte.

S'il devait être un cheval, il ne voulait pas commencer par avoir des démêlés avec la police. Il avait besoin d'être seul, de réfléchir et de se faire à son nouvel état. Il sortit dans la rue et partit d'un sabot léger sur le trottoir au grand ébahissement des passants. Sur ses talons trottaient les deux petits individus à l'allure suspecte que Mr. McCaffery avait remarqués à l'agence hippique. Il s'agissait de deux frères, les nommés Waldo et Wilbur Snope.

— « Pourquoi est-ce qu'on suit ce crétin de canasson ? » s'enquit Wilbur.

— « C'est peut-être un crétin de canasson, » répliqua Waldo, « mais il y a assez longtemps que je traîne ma viande sur les champs de courses pour voir qu'il a de la classe. Il a du souffle et des jambes. Pige-moi cette allure souple. »

— « Qu'est-ce qu'on a à en fiche ? » demanda Wilbur.

— « Il est perdu, n'est-ce pas ? » dit Waldo. « Tout ce qu'on a à faire, c'est l'attraper et on aura un cheval de course. »

Quand Mr. McCaffery tourna pour entrer chez lui, les frères Snope trottaient à une distance d'un pâté de maisons derrière lui.

Jennie McCaffery était occupée à soigner ses rosiers quand elle prit conscience d'une présence étrangère dans la cour. Finalement, elle leva la tête et ouvrit la bouche de surprise.

— « Tiens, tiens, » fit-elle. « Un cheval. Et quel joli cheval, tout blanc et avec de si beaux yeux bleus. »

Mr. McCaffery rayonnait. C'était le premier compliment qu'on lui adressait dans sa nouvelle condition de cheval. Il prit l'oreille de sa femme entre ses lèvres et la tirailla.

— « Juste ciel ! » s'exclama Jennie. « En voilà des façons pour un cheval ! Ou même pour *n'importe qui.* »

Watson arrive en courant, les yeux pétillant d'enthousiasme.

— « Mince alors ! » fit-il. « Où est-ce qu'on a eu ce cheval, m'man ? Il est drôlement bath. »

— « Merci, Watson, » dit Mr. McCaffery, ravi.

— « Et puis au moins c'est un cheval poli, hein, m'man ? » commenta Watson.

— « Oui, c'est possible, » admit Jennie, « mais tu ne le trouves pas un peu extraordinaire ? »

— « A bien réfléchir, oui, » convint Watson. Il regarda attentivement le cheval et ses yeux s'agrandirent. « As-tu remarqué, » demanda-t-il à sa mère, « que ce cheval parle exactement comme p'pa ? Sans compter qu'il lui ressemble. »

— « C'est ce que je me disais à l'instant, » dit Jennie. « En vérité, je crois que *c'est* ton père. Comment as-tu fait pour devenir cheval, Dan ? »

— « Je n'en sais trop rien, » déclara Mr. McCaffery, « mais il me semble que tu n'y es pas étrangère. »

— « Oh ! » s'écria vivement Jennie. « Je ne voulais pas *vraiment* que tu deviennes un cheval, Dan. »

— « Eh bien, voilà ce que tu as gagné à te mettre en colère, » lui dit McCaffery d'un ton brusque. « Maintenant je *suis* un cheval et j'espère que tu es contente. »

L'attitude de Mr. McCaffery heurta le sens du fair play de son épouse.

— « C'est ça, prends-t'en à moi, » dit-elle amèrement. « Je suppose que c'est ma faute si tu as joué et perdu jusqu'au dernier dollar de ta paye. Si je n'avais pas un petit revenu qui me vient de ma tante, nous n'aurions même pas un toit sur nos têtes, ni... » Une pensée lui vint soudain et elle se tourna vers Watson. « Crois-tu qu'on pourrait lui trouver du travail, par exemple pour tirer une voiture de laitier ? » lui demanda-t-elle.

— « Tu condamnerais le père de ton enfant à être une bête de somme ? » questionna Mr. McCaffery horrifié.

— « Dame ! » répondit sa femme, imperturbable, « il faut bien qu'on mange. Et puis, c'est toi qui t'es mis dans cette situation, ne l'oublie pas. »

— « Je ne crois pas que p'pa ferait un bon cheval de laitier, » dit

Watson. « Il ne serait jamais capable de se souvenir du parcours. » Il examina son père avec attention. « Mais j'ai dans l'idée qu'il pourrait faire une belle carrière de courses. Regarde ce garrot. »

— « H'm, » fit Jennie, regardant son mari avec un nouvel éclat dans les yeux.

— « Qu'est-ce que tu mijotes ? » demanda Mr. McCaffery, inquiet. « Je croyais que tu étais contre les courses, Jennie. »

— « Je suis contre, mais seulement à cause du jeu, » dit Jennie.

— « Tu n'as donc jamais vu un cheval faire toute la ligne droite monté par un jockey qui lui flanque une raclée avec une cravache grosse comme ça ? »

— « Ne t'en fais pas, mon chéri, » dit Mrs. McCaffery. « Nous te trouverons un jockey mignon comme tout avec une gentille petite cravache. » Elle se tourna vers son fils. « Watson, » dit-elle. « Je crois qu'on ferait bien d'attacher ton père au garage. »

Mr. McCaffery n'essaya pas de résister quand son fils, ayant improvisé un licou avec une corde, l'attacha à un montant dans le garage. Son moral était complètement abattu.

Dès que Jennie et Watson eurent regagné la maison, Waldo et Wilbur Shope, les deux amateurs de chevaux aux manières furtives, entrèrent dans le garage.

— « Qu'est-ce que vous voulez, vous deux, espèces de petites fripouilles ? » demanda Mr. McCaffery avec humeur.

— « Vous ! » déclara Wilbur en tirant violemment sur le licou. « Et le cheval qui pourra se permettre de me traiter de fripouille n'est pas encore né. »

— « C'est comme pour moi, » dit Waldo. « Ce qu'il vous faut, c'est une bonne volée de coups de trique. »

— « Essayez donc, » dit Mr. McCaffery furieux. Il se dressa sur son arrière-train et se mit en garde comme un boxeur. « Allez-y ! »

C'en était trop pour les frères Snope. Ils proférèrent de faibles paroles de consternation, tournèrent les talons et s'éclipsèrent.

— « Et maintenant, » soliloqua complaisamment Mr. McCaffery, « nous allons nous occuper de faire de nous un cheval de course. »

*
* *

Le lendemain après-midi, Jennie McCaffery entra seule dans les locaux presque déserts de la Société d'Encouragement de Santa Marita, une des organisations les plus importantes de Californie pour l'amélioration de la race chevaline. Elle trouva le bureau du secrétaire pour les courses et entra. Un jeune homme blond au physique avantageux était seul dans la pièce.

— « Pardon, » fit Jennie avec hésitation. « Je voudrais vous demander quelque chose. »

— « Moi aussi, » dit le jeune homme. « Je m'appelle Bayard Rassendale. Et vous ? »

Son regard d'intense admiration fit monter le rouge au visage de Jennie.

— « Jennie, » répondit-elle. « Je veux savoir comment faire pour engager un cheval dans une épreuve à Santa Marita. »

— « Le secrétaire est absent, » dit Bayard. « Je ne suis qu'un de ses adjoints, mais je puis peut-être vous aider. Attendez que j'arrange ma cravate et que je mette mon chapeau et nous pourrons aller au bar pour discuter de cette affaire comme il convient. »

— « Non. » dit Jennie. « Je préfère revenir quand le secrétaire pour les courses sera là. »

— « A votre aise, » fit Bayard avec résignation. « Quel est le nom de ce cheval que vous voulez engager ? »

— « McCaffery, » dit Jennie, « Dan Q. McCaffery. »

— « Quel drôle de nom pour un cheval, » dit Bayard. « Je n'en ai encore jamais vu un d'approchant. »

— « Il faut dire qu'il n'y a pas longtemps qu'il est cheval, » dit Jennie. « Jusqu'ici, il était mon mari. »

— « J'ai comme l'impression que notre aventure romanesque s'amorce mal, » dit Bayard. « Un profond abîme nous sépare. L'un de nous deux est cinglé. »

— « Vous devriez peut-être descendre voir mon cheval... c'est-à-dire mon mari, » dit Jennie. « Il est en bas avec mon fils, Watson. »

— « Comment est-il, Watson ? » demanda Bayard avec appréhension.

— « Comme n'importe quel autre jeune garçon, naturellement, » dit Jennie.

— « Ah ! j'aime mieux ça, » dit Bayard en soupirant. « Allons-y, ma belle enfant. »

Scellé et bridé, Mr. McCaffery était en train de mâchonner nonchalamment des pétales de roses quand Jennie et Bayard sortirent du bâtiment de la Société de Courses. Watson se tenait près de lui et tous deux jetèrent un coup d'œil hostile au beau jeune homme qui accompagnait Jennie.

— « Dan, » dit Jennie à son mari, « je te présente Mr. Rassendale, qui est au service du secrétaire pour les courses. »

— « Comment allez-vous ? » dit Bayard avec un sourire affecté. « C'est la première fois qu'on me présente à un cheval. Ne vous mettez pas en peine pour me serrer la main. Nous aurions l'air ridicules si quelqu'un nous voyait. »

— « Avoir l'air ridicule doit être un état chronique chez vous, » trancha Mr. McCaffery. « Je ne voudrais pas porter une moustache comme la vôtre même pour préserver ma lèvre supérieure de la morsure du froid. »

— « J'en ai autant à votre service, » dit Bayard. « Et d'abord, qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes un cheval de course ? Moi je vous verrais plutôt dans les brancards d'une voiture de brocanteur. »

— « Viens donc, p'pa, » dit Watson à son père. « On va faire un essai sur douze cents mètres, histoire de clore le bec à ce bel esprit. »

Waldo et Wilbur Snope avaient suivi Jennie, Watson et Mr. McCaffery au champ d'entraînement. Cachés derrière les buissons, ils regardèrent

Watson, en selle sur Mr. McCaffery, amener celui-ci sur la piste, côté extérieur, et lui faire prendre le départ. Mr. McCaffery partit lentement, puis commença à s'employer de bon cœur. Il allongea sa foulée et passa lancé à fond le poteau des quatre cents mètres. Le vent lui sifflait aux oreilles et le grisait. Il trouvait l'expérience merveilleuse.

Le poteau d'arrivée franchi, Watson arrêta sa monture et lui fit faire demi-tour pour regagner au petit trot l'endroit où attendaient Jennie et Bayard.

— « Qu'est-ce que vous en dites ? » demanda Mr. McCaffery.

— « Sensationnel, » répondit Bayard avec enthousiasme. « Si vous tenez le mille, le Santa Marita Handicap est couru d'avance. A vous les cent mille dollars ! »

— « Est-ce qu'on ne devrait pas lui faire disputer quelques courses avant, comme préparation ? » demanda Watson.

— « Si on fait cela, » répliqua Bayard, « on est sûr de le faire repérer. Ne le courons qu'une fois et visons tout de suite au sommet. C'est le Santa Marita ou rien. »

— « Qui est-ce qui vous a invité dans l'affaire ? » questionna Mr. McCaffery, sarcastique.

— « Ne prenez pas ce ton supérieur, » dit Bayard. « Vous allez avoir besoin de moi plus que vous ne croyez. Vous imaginez-vous qu'il est facile d'engager un cheval non inscrit au stud-book, sans pedigree ni performances, dans le Santa Marita Derby ? Il va falloir que je manipule quelques documents. » Il entendait par là qu'il avait l'intention de falsifier des documents, mais il s'abstenait avec sagesse de le dire franchement, pensant que peut-être Jennie pourrait reculer devant quelque chose d'illégal. « Naturellement, » poursuivit-il, « je demanderai ma part. »

— « Je m'en doute, » dit McCaffery d'un ton amer.

— « Reconduisez-le chez vous et ne le faites pas voir, » dit Bayard à Jennie. « Je vais louer un van et nous l'entraînerons le matin de bonne heure sur une piste abandonnée que je connais. Mais par-dessus tout, ne le laissez pas ouvrir sa grande bouche. »



Pendant plus d'un mois, Mr. McCaffery prit régulièrement des galops sur la piste d'entraînement abandonnée. Au début, cela lui plut. Courir uniquement pour l'amour de la vitesse était une expérience inédite et passionnante. Bientôt, pourtant, il commença à trouver cela monotone. Il en avait assez d'être réveillé à quatre heures du matin et transporté à travers la ville dans un van.

Son principal souci, cependant, était l'intimité apparemment de plus en plus étroite entre Jennie et Bayard Rassendale. Ils étaient la plupart du temps ensemble au champ d'entraînement et, le soir, en regardant par la fenêtre du garage, Mr. McCaffery pouvait voir Bayard arriver à la maison. Toujours, Bayard portait une serviette de cuir. Toujours, il venait strictement pour affaires...

Ouais, Etait-ce bien sûr ?

— « Je sais ce qui vous tracasse, » dit un jour Bayard à Mr. McCaffery. « Si j'étais un cheval et que j'aie une jolie jeune femme comme Jennie, je ne serais pas tranquille moi non plus. » Et, tandis que Mr. McCaffery rongeait son frein dans une rage impuissante, Bayard s'éloigna avec un rire sardonique.

Un soir, Jennie ne vint pas voir Mr. McCaffery au garage. Bayard l'emmena faire un tour dans sa voiture. Il s'arrêta sur une falaise éclairée par la lune, face à l'océan.

— « Vous savez, Jennie, » dit-il, « vous tenez tête avec courage, mais je ne suis pas dupe. Je sais qu'il est dur pour vous d'avoir un cheval pour mari. »

— « Cela offre des inconvénients, » reconnut Jennie, « mais il y a des compensations. Le fait d'être un cheval l'empêche de rendre visite à l'agence de paris. »

— « Vous devez penser que celui qui abuserait de votre situation pour vous importuner serait un individu méprisable, naturellement, » déclara Bayard. « Eh bien, moi, je suis cet individu méprisable. » Il lui prit la main et la lui caressa tendrement.

— « Je crois que nous ferions mieux de rentrer, » dit Jennie avec froideur.

Si Jennie n'était pas allée voir son mari ce soir-là, c'est qu'elle avait honte de paraître devant lui. Elle avait été tentée, un seul et bref moment, par Bayard, le méprisable individu !

Plus tard, la même nuit, Pete Haggerty sortit de chez lui en chaussettes. Il traversa sa cour, passa par-dessus la haie et se dirigea vers le garage de Mr. McCaffery. Sans se douter que sa femme l'épiait par la fenêtre, Haggerty s'approcha du garage.

— « Psstt ! » fit-il. « Dan. Dan McCaffery. »

Mr. McCaffery passa la tête par la fenêtre et regarda tranquillement son vieil ami.

— « Ah ! tu es là, Dan, » dit Haggerty. « Et tu *es* Dan, je le sais. J'aurais dû te reconnaître l'autre jour chez Harry, mais j'avais trop peur. Parle-moi, Dan. »

Mr. McCaffery, remarqua Mrs. Haggerty qui traversait la cour sans bruit et décida de garder le silence. »

« Allons, Dan, » dit Haggerty avec insistance, « sois chic. Donne-moi un tuyau. Est-ce que tu vas gagner le Santa Marita ? »

Mr. McCaffery faisait semblant de manger les feuilles d'une branche qui pendait près de la fenêtre du garage. Il ne faisait pas attention à Pete Haggerty, mais surveillait Mrs. Haggerty du coin de l'œil.

— « Oh ! » dit Haggerty d'un ton hargneux, « tu ne veux pas parler, hein ? Qu'est-ce que tu dirais d'un bon coup sur les naseaux ? Je te ferai mettre en conserves pour les chiens. Je te... »

Mrs. Haggerty toucha Pete à l'épaule et celui-ci se retourna. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— « Pete, mon petit, » dit-elle, tout miel, « je ne crois pas que ce sale

crâneur de cheval ait envie de te parler. Allons, viens, rentrons à la maison. *Moi*, je vais te parler. »

Là-dessus, elle l'empoigna à la fois au collet et par le fond de son pantalon et lui fit retraverser la cour au pas accéléré.

— « Je te revaudrai ça, Dan McCaffery, » hurla Haggerty. « Aussi vrai que je suis là. »

*
* *

Le jour du Santa Marita Derby, Dan McCaffery fut transporté dans un van à l'hippodrome et installé dans un box des écuries. Jennie et Watson restèrent avec lui jusqu'au moment de l'emmener au paddock, après quoi il se rendit au départ en compagnie des autres concurrents.

Il y eut un moment d'attente anxieuse et la starting-gate se leva enfin. Mr. McCaffery avait pris un départ de choix, mais il se laissa bientôt absorber par le peloton. Il y avait dans le lot quelques chevaux qui aimaient la course en avant et il préférait les laisser jeter leur feu avant de faire son effort. Il était septième dans le premier tournant et n'avait pas amélioré sa position à mi-parcours. Son jockey sortit la cravache et lui en donna quelques coups sur les flancs. Mr. McCaffery tourna la tête en arrière si loin qu'on aurait pu croire qu'il allait essayer de monter sur sa propre selle.

— « Sers-toi encore une fois de cet instrument et je t'arrache la jambe jusqu'à la hanche, » dit-il.

La cravache tomba de la main du jockey. Tout le reste du parcours, celui-ci se contenta de se cramponner aux rênes et d'essayer de prier.

Mr. McCaffery avait perdu du terrain au cours de sa conversation avec le jockey. Il était maintenant en neuvième position. Il força l'allure et passa plusieurs concurrents. A l'entrée de la ligne droite, il était presque parvenu à hauteur du cheval de tête, Hannibal, que pilotait Glenn Grig. Malgré tous ses efforts, Mr. McCaffery n'arrivait pas à remonter tout à fait Hannibal, encore moins à prendre l'avantage. Avec une colère concentrée, il découvrit les dents et s'approcha le plus près possible de Glenn Grig.

— « Dis donc, mon garçon, » fit-il. « Est-ce que tu vas tirer un peu sur les ficelles ou veux-tu que je t'enlève un morceau bien placé de cette jolie culotte de soie blanche ? »

Glenn baissa les mains et, avant qu'il ait pu se ressaisir, Mr. McCaffery avait franchi le poteau d'arrivée avec une encolure d'avance.

Les commissaires n'ayant rien vu d'anormal, on tint le résultat pour bon et le rouge fut mis. A la rentrée aux balances, Mr. McCaffery fut chaleureusement accueilli par Jennie, Watson et Bayard.

Jennie lui caressa la tête avec amour et l'embrassa sur les naseaux.

— « Oh ! Dan, » s'écria-t-elle. « Tu as gagné. Nous sommes riches, mon chéri. »

La retenue habituelle de Watson elle-même céda devant une joie délirante.

— « Bravo, p'pa, » dit-il, et il se pencha pour serrer la main de son père. Mr. McCaffery lui tendit un sabot en clignant de l'œil d'un air triomphant.

Le premier commissaire et ses adjoints observaient la scène avec intérêt.

— « Ce cheval a quelque chose de louche, » dit le commissaire.

Pete Haggerty, le cœur débordant d'amertume, se fraya un passage parmi la foule.

— « Ça, un cheval ? Mon œil ! » grogna-t-il. « Ne vous laissez pas prendre à l'apparence de ce carcan. C'est un homme marié et il est le père du gosse qui était là à l'instant. »

Les yeux du commissaire s'allumèrent.

— « Si nous allions parler à ce cheval ? » dit-il.

Toute la délégation se rendit au box de Mr. McCaffery. Watson était en train de bouchonner son père et Jennie tenait la couronne du vainqueur, reniflant l'odeur des fleurs.

— « Madame, » dit le commissaire avec un effort pour avaler sa salive, si ce que je vais dire vous paraît stupide, songez combien cela peut me le paraître encore davantage, mais je dois vous poser une question : Dan Q. McCaffery est-il un cheval ou votre mari ? »

— « Eh bien, » fit Jennie, « on peut dire qu'il est les deux. » Elle reçut de Bayard Rassendale un regard d'avertissement. « Enfin, je ne sais que vous dire, » balbutia-t-elle.

— « Je comprends ça, » dit Haggerty, l'air mauvais. « A voir la façon dont vous vous conduisez avec Bayard Rassendale. »

Mr. McCaffery eut l'impression qu'un poignard venait de lui être plongé dans le cœur. Peu lui importait son secret maintenant.

— « Qu'entends-tu par là ? » demanda-t-il, menaçant, à Haggerty.

— « Ah ! » fit Haggerty. « Le mari est le dernier informé ! Qu'est-ce que tu espérais, Dan ? Quelle est l'utilité d'un cheval comme mari ? Tu ne peux même plus servir comme cheval maintenant. Tu seras interdit sur tous les champs de courses du pays. »

Mr. McCaffery se tourna vers sa femme.

— « As-tu quelque chose à dire pour ta défense ? » demanda-t-il.

Jennie avait le cœur brisé. De plus, elle se sentait gravement atteinte dans sa fierté.

— « Non, » dit-elle.

— « Comme ça, me voilà fixé, » dit Mr. McCaffery. « Eh bien, ne compte pas que tu iras te jeter dans les bras de Bayard avec l'argent que je me suis esquinté les sabots à gagner. » Il regarda le commissaire qui affichait un sourire mi-figue mi-raisin. « Puisqu'il en est ainsi, je vais tout avouer. J'admets que j'ai été engagé frauduleusement et que je n'avais pas le droit de courir. Si vous voulez savoir comment cela s'est fait, jetez un coup d'œil sur les papiers falsifiés par Mr. Rassendale. De toute façon, je ne veux pas toucher la moindre part du prix de cent mille dollars, ni pour moi, ni pour ma famille, ni pour un « ami » quelconque de ma famille. Je vous propose de verser cet argent à une œuvre charitable. »

Mr. McCaffery fit un signe de tête à son fils. « Allons, Watson, » dit-il, « en selle et amène-moi à la maison, veux-tu ? » Il allongea une ruade

bien sentie à son ami Haggerty, l'envoyant à terre pour le compte, et s'éloigna en trottant avec Watson sur le dos.

Pâles et le front moite, les officiels démoralisés se réunirent pour délibérer d'urgence. Il fut décidé d'accepter la suggestion de Mr. McCaffery, c'est-à-dire de faire don du prix à une œuvre charitable. Evidemment, on ne pouvait rien faire du point de vue du pari mutuel ; les parieurs avaient déjà encaissé leurs tickets gagnants.

Il fut également décidé de ne rien faire de plus au sujet de Bayard Rassendale que le flanquer à la porte. L'affaire comportait des aspects qui, révélés devant un tribunal, entraîneraient l'interdiction définitive des courses dans l'Etat. Le dernier acte du comité fut d'octroyer six mois de vacances au premier commissaire.

*
* *

Le soir tombait et Mr. McCaffery était seul dans le garage, espérant contre toute attente que Jennie viendrait le convaincre qu'il n'avait aucune raison de ne pas avoir confiance en elle. Pendant ce temps, Jennie était assise dans le living-room, espérant contre toute attente que Mr. McCaffery passerait la tête par la fenêtre pour lui demander pardon de l'avoir soupçonnée à tort. Il est probable que l'un ou l'autre aurait cédé et qu'une réconciliation aurait eu lieu si le hasard, en la personne de deux filous hauts comme trois pommes, n'était intervenu. La porte du garage s'ouvrit et Waldo et Wilbur Snope entrèrent, portant des cordes, des lampes électriques et du matériel divers.

— « Que voulez-vous ? » demanda Mr. McCaffery d'un ton agressif.

— « Vous, » dit Waldo. « D'ailleurs, nous sommes venus vous chercher. »

— « Que voulez-vous faire de moi ? Je suis un cheval disqualifié. »

— « Possible, » répliqua Waldo, « mais vous avez bien couru pour gagner le Santa Marita Derby et il y a encore de l'argent à gagner avec vous. On va vous teindre en noir et vous balader un peu sur les champs de courses. »

— « Et pas de discussion, » dit Walbur d'une voix persuasive.

Mr. McCaffery accepta sa défaite et se laissa seller et brider sans réagir.

*
* *

Pendant la première semaine d'absence de Mr. McCaffery, Jennie s'accrocha à l'espoir que son mari rentrerait d'un jour à l'autre. Puis vint la seconde semaine et, la subtile propagande de Bayard Rassendale aidant, Jennie acquit la conviction qu'elle ne reverrait plus jamais son mari.

— « Il faut voir les choses en face, » dit Bayard. « Il est frappé d'interdiction comme cheval de course et il est trop paresseux pour tirer une voiture de laitier. Il vous a abandonnée. »

— « Je crains que vous n'ayez raison, » dit Jennie avec un soupir. « Que vais-je faire ? »

— « Vous n'êtes pas seule, puisque vous m'avez, » dit Bayard tendrement.

— « Je sais, » dit Jennie. « Mais il faut me laisser le temps de réfléchir, Bayard. »

— « C'est ce que j'avais prévu, » dit Bayard. « C'est pourquoi je vous ai préparé l'endroit parfait où réfléchir. Ma mère et ma sœur mariée ont une maison près de Reno, dans le Nevada. Vous pourriez aller habiter avec elles et quand vous aurez pris votre décision, nous n'aurons pas à faire beaucoup de chemin pour trouver un juge devant qui nous marier. »

Finalement, le soir vint où Jennie se trouva dans sa chambre en train de faire ses derniers préparatifs de départ. Elle boucla sa valise, éteignit la lumière, murmura un adieu nostalgique au décor qui avait abrité tant de bonheur dans le passé et entra dans le living-room. Watson plaçait des tasses et des soucoupes sur la table.

— « Oh ! Watson, mon chéri, » dit Jennie, ravie. « Tu as préparé le thé. Comme c'est gentil. »

— « Ce sale type qui prétend prendre la place de p'pa dans ton cœur n'arrivera pas avant une heure, » dit Watson. « J'ai pensé que ça nous aiderait à passer le temps. »

Jennie s'assit à table et Watson la servit.

— « Dis, m'man, » fit-il au bou d'un moment, « tu te rappelles le bon vieux temps ? »

— « Quel bon vieux temps ? » demanda Jennie avec une certaine gêne.

— « Les samedis soir, surtout, » dit Watson, rêveur. « Tu te rappelles quand p'pa rentrait de chez Harry complètement rétamé et qu'on allait porter sa montre au clou et puis qu'on faisait un pique-nique ici dans le living-room, en faisant griller des saucisses sur le feu dans la cheminée parce qu'on nous avait coupé le gaz ? »

— « Oui, » dit doucement Jennie. « Je me rappelle. »

Elle ferma les yeux et il lui sembla que le feu flambait dans la cheminée et qu'une bonne odeur de saucisses se répandait dans l'air.

— « Tu sais, m'man, » poursuivit Watson, « p'pa était sans doute le turfiste le plus cloche qu'on puisse trouver, mais bon sang ! ça n'empêche pas que je l'aimais bougrement. »

Jennie garda le silence un moment.

— « Bon sang ! » s'exclama-t-elle finalement. « Moi aussi. »

Elle passa la main sur le couvercle de sa vieille théière irlandaise. « Oh ! mon Dieu ! » dit-elle en soupirant, « je voudrais tellement que Dan ne soit plus un cheval. Je voudrais tant qu'il nous revienne. »

*
* *

Non loin de là, dans une écurie abandonnée où il était prisonnier depuis deux semaines, Mr. McCaffery, immobile dans son box, regardait Wilbur et Waldo remuer de la teinture dans un baquet. Il avait abandonné l'espoir que quelqu'un viendrait le chercher et avait fini par conclure qu'il était probablement le cheval le plus privé d'affection et le plus indésirable qui

fût au monde... lorsqu'il éprouva un brusque renversement de ses impressions. Quelque chose venait de lui remonter le moral. Il se sentait léger et gai.

Wilbur et Waldo traînèrent le baquet de teinture jusqu'à son box et commencèrent à tremper des pinceaux dans le liquide.

— « A votre place, je ne me donnerais pas tout ce mal, » leur dit Mr. McCaffery avec bonne humeur.

Wilbur leva la tête et laissa tomber son pinceau.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il. « Et où est notre cheval ? »

— « Le FBI a plus d'un tour dans son sac, » fut la réponse sibylline de Mr. McCaffery. « Excusez-moi. Le temps d'aller chercher un mandat d'arrêt pour vous deux. »

Il chassa de la main la poussière de son pantalon, fit un petit salut joyeux aux deux frères et sortit tranquillement de l'écurie.

— « Et dire que depuis quinze jours on achète de l'avoine pour un flic ! » s'écria Waldo écœuré.

— « J'ai l'impression qu'on ferait bien de ne pas moisir dans cette ville, » dit Wilbur.

***

Jennie avait commencé à ranger les tasses à thé quand elle entendit ouvrir la porte. Elle ne leva pas les yeux. Elle faisait semblant d'être occupée à ramasser les miettes sur la nappe.

— « C'est vous, Bayard ? » demanda-t-elle. Puis, sans attendre la réponse, elle ajouta : « Je regrette, Bayard, mais je ne peux pas aller avec vous. Je sais que mon mari n'est pas bon à grand-chose ; c'est un joueur incorrigible et il ne serait pas capable de placer une assurance-vie à un pensionnaire de la cellule des condamnés à mort. Mais je l'aime et j'attendrai qu'il me revienne, même comme cheval. »

Elle leva alors la tête et aperçut Mr. McCaffery debout à la porte.

Il approcha, tendant vers elle non pas des sabots, mais des mains impatientes de l'étreindre. Elle se blottit dans ses bras et se mit à pleurer.

Quand Mr. McCaffery eut embrassé Jennie pour la dix-septième fois, il dut s'arrêter pour respirer.

— « Sapristi ! » s'exclama-t-il. « C'est vraiment merveilleux de ne plus être un cheval. »

— « Ah ! Quel bonheur de te retrouver comme tu étais avant, » dit-elle.

— « Là, tu te trompes, » dit Mr. McCaffery. « Je ne serai plus jamais comme avant. A partir de maintenant, je vais être l'agent d'assurances le plus consciencieux qu'on ait jamais connu. Je vais m'atteler à l'ouvrage et ne mettrai plus les pieds à l'agence de paris du vieil Harry. Désormais, je ne connaîtrai plus que mon travail. »

Jennie le regarda avec surprise. Il lui semblait presque avoir affaire à un étranger. Elle l'imaginait planté sur le seuil de mille portes, calant fermement le battant de son pied, les yeux brillant de la lueur implacable de l'agent d'assurances acharné à placer sa marchandise. Et elle le voyait ensuite rentrant à la maison, mais toujours esclave de son travail, passant

de longues heures à faire le calcul de ses commissions. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle prit la théière et en frotta doucement le couvercle.

— « Oh ! non, » dit-elle. « Pas ça. Je veux que tu restes simplement comme tu étais : valant à peine le pain que tu manges, décevant et instable, mais tendre, aimant et adorable... »

Les yeux de Mr. McCaffery retrouvèrent leur ancienne expression langoureuse, les plis sévères de sa bouche s'adoucirent en un sourire contagieux et, cessant de se tenir raide comme la justice, il reprit son attitude habituelle nonchalante, les épaules affaissées.

Avec un cri de joie, Jennie jeta ses bras autour du cou de son mari. La théière tomba par terre où elle se brisa en mille morceaux.

(Traduit par Roger Durand.)



Le nez à la fenêtre

(A great deal of weather)

par MARK VAN DOREN

Dans ce conte bref, au style évocateur et poétique, Mark Van Doren nous montre quatre enfants par un après-midi de pluie, qui prennent pied fortuitement au cœur de l'insolite et vivent un instant de pure magie (1).

IL y avait quatre maisons dans la vallée. Dans chaque maison vivaient plusieurs enfants et les benjamins des quatre familles se connaissaient — ou croyaient se connaître — entre eux mieux qu'entre frères et sœurs. Pour aller à l'école ou pour en revenir, de même que le samedi et le dimanche, ils restaient ensemble — comme des cailles, disait le père d'Hester ; ou comme des hirondelles, disait celui de Sam. Le père d'Harriet, lui, disait comme une meute de chiens courants et celui de Théodore, comme une bande de voleurs.

Cet après-midi-là, comme ils rentraient de l'école dans la formation habituelle — les garçons en tête, les filles derrière — ils entendirent soudain un coup de tonnerre à l'ouest, sur la montagne de Donaldson, et s'écrièrent : « Il va pleuvoir ! » Presque aussitôt, comme pour leur donner raison, la pluie se mit à tomber et ils coururent à la maison d'Hester, la première sur le chemin, pour s'abriter des grosses gouttes tièdes. Car ç'avait été une chaude journée de fin de printemps et même les nuages qui obscurcissaient maintenant le ciel ne rafraîchissaient pas l'eau qui leur tombait dessus, avec une odeur de poussière dont elle s'était chargée quelque part entre le ciel et la terre.

La maison d'Hester était la plus vieille de la vallée. Elle était plus vieille que toutes les autres, et plus vieille que toutes les étables ou les remises des environs. Personne ne savait quand elle avait été construite, mais personne ne doutait de son ancienneté. Les pièces étaient basses de plafond, les couloirs étroits, avec des murs qui penchaient ; les parquets étaient solides, mais raboteux ; et les petits carreaux des fenêtres, ceux du moins qui n'avaient jamais été cassés et remplacés, étaient curieusement irisés et pleins de défauts qui troublaient et déformaient la vision quand on regardait à travers.

Où qu'elle se trouvât dans la maison ce jour-là, la mère d'Hester ne fit pas attention aux enfants quand ils entrèrent.

---

(1) Nouvelle du même auteur parue dans « Fiction » : « *La sorcière aux marrons* » (n° 69).

© 1953, *by Mark Van Doren.*

— « Tenez, » dit Hester en ouvrant une lourde porte au bout du vestibule, sur la gauche. « Entrons où ça n'a pas d'importance que nous soyons trempés. »

— « Je n'ai jamais vu cette chambre, » dit Harriet.

C'était une pièce vide, avec deux larges fenêtres d'où l'on avait vue sur la montagne de Donaldson.

— « Chez nous, on pense que c'était une chambre spéciale, » dit Hester en secouant ses vêtements mouillés sur le parquet. La pièce donnait l'impression d'avoir été arrosée, comme pour être balayée. « Une chambre pour des vieilles personnes, ou pour des gens arrivant tard dans la nuit. »

— « Pas de cheminée. » Théodore tirait sur une porte pas plus large que lui et pas beaucoup plus haute, dans le mur opposé aux fenêtres. « On dirait un de ces vieux placards comme il y en a près des cheminées. Mais il ne veut pas s'ouvrir. »

— « Je crois qu'on l'a déjà ouvert. Je n'en suis pas sûre, » dit Hester. « Regarde, Harriet... la drôle de vitre. »

Les deux filles regardèrent avec émerveillement la pluie grise qui tombait à torrents. C'était une véritable cascade, à travers laquelle il était impossible de rien voir ; cependant un peu de lumière la pénétrait, faisant apparaître dans les carreaux de légers tourbillons où une coloration lavande se mêlait au gris.

— « J'adore la pluie, » dit Hester. « Je voudrais qu'elle tombe comme ça tout le temps. Dedans et dehors, rien ne vaut la pluie déchaînée. Je pourrais la regarder comme ça sans jamais me lasser. »

Les garçons étaient à l'autre fenêtre et faisaient semblant de ne pas écouter. Mais Sam déclara :

— « Tant qu'à faire de tomber tout le temps, vaudrait mieux de la neige. On ne se fatigue jamais de la neige. »

Hester vint à lui.

— « Tu parles pour toi. L'hiver dernier je m'en souviens, tu t'es plaint parce qu'il n'y en avait pas assez. Mais qu'est-ce que tu dirais s'il neigeait sans arrêt, jour et nuit ? On en aurait un kilomètre de haut par-dessus la tête. Dix kilomètres ! Un million de kilomètres ! »

— « Et avec la pluie, alors ! » dit Sam en montrant la cataracte dehors. « Tout le sol serait emporté par l'eau. Et ensuite les rochers. L'océan monterait d'un kilomètre... de dix kilomètres... d'un million de kilomètres. Quelle différence ça fait qu'on soit sous la neige ou sous l'eau ? »

— « Arrêtez, » dit Harriet. « Vous nous empêchez de respirer. On a déjà assez de mal, d'ailleurs, ici dedans. Sans compter qu'il fait froid, dans ces pièces fermées. Le soleil, voilà ce que je voudrais : le soleil toujours là — plus jamais de nuit. Le soleil, parlez-moi de ça ! »

— « Merci bien ! pour qu'on se ratatine comme des pruneaux, » dit Théodore. « Ce serait le désert alors. Rien ne pousserait plus au bout d'un moment. Tu mourrais de chaleur ou tu deviendrais aveugle. Les jours sombres, voilà ce que j'aime. Donnez-moi de l'obscurité autant que vous voudrez. Toujours froide, toujours fraîche, toujours reposante pour les

yeux. La nuit est parfaite. Si j'avais à choisir, c'est ce que je prendrais. »

Harriet frissonna et, quelques secondes plus tard, éternua.

— « Mais ce serait affreux ! En un rien de temps, nous serions morts, aussi morts que la lune. Ces déserts, ils seraient de la pire espèce. Froids et sans rien qui pousse. Sombres, et pas moyen de savoir où se trouvent les choses et les gens. Il ne faut pas parler comme ça, pas ici dans cette maison en tout cas. »

— « Tu es en train de prendre froid, » dit Hester.

Mais personne ne bougea.

La porte que Théodore avait essayé d'ouvrir était entrebâillée.

Puis, sans bruit, elle se referma. Si Théodore avait tiré dessus maintenant, il n'aurait pas pu la bouger.

Aucun des enfants ne fit un mouvement. Quatre silhouettes minces près des larges fenêtres regardaient dehors.

Mais chacun d'eux avait son souhait. Cette maison avait connu bien des intempéries et quelque chose s'en souvenait. Ou quelqu'un — qui pouvait entrebâiller les portes, puis les refermer sans bruit. Ou bien la vieille maison se tassait-elle dans le sable sur lequel elle reposait, se penchant brusquement d'un côté, puis reprenant sa position première, faisant battre une porte dans un sens, puis dans l'autre ? Mais cela n'aurait guère expliqué pourquoi les quatre enfants restaient si longtemps immobiles à leur place, le nez à la fenêtre. Après, le temps sembla long.

L'après-midi, pensa Théodore, était le plus sombre qu'il eût jamais vu. Il n'était que quatre heures, mais on avait l'impression que le soleil était couché. Il y avait, chaque jour, un certain moment — Théodore l'avait souvent observé — où l'on ne devrait pas penser à la nuit et où pourtant l'on y pensait. Il n'y avait pas d'ombres, mais quelque chose tombait sur votre visage, sur les champs, sur les maisons. Un avertissement, un avant-goût de la mort en cet instant le plus beau de la journée. Mais maintenant c'était pire que cela — ou mieux, à vrai dire. Car il s'était mis à penser au moment où tomberaient les fausses ombres — si elles étaient fausses — comme au plus cher de ses secrets. C'était quelque chose que nul autre ne voyait ; aussi le gardait-il pour lui. Ni Sam ni les filles ne savaient comment cela venait et repartait. Cela repartait, évidemment, et plus tard la nuit arrivait. Maintenant, c'était comme si, tombant à quatre heures, la nuit était là pour de bon. Le soleil, décidant de se coucher pour toujours, s'était hâté de disparaître, et ils étaient tous là — Sam, les filles, le monde entier — dans l'obscurité fraîche qui durerait aussi longtemps que le vent qu'il sentait lui caresser le visage comme un rideau de velours. Ou comme le manteau de velours d'une grande reine, peut-être, dans les plis duquel il serait venu s'enfouir les yeux et le front. Pas de lumière nulle part, pas même d'étoiles, et certainement pas de lune. Un immense désert d'obscurité. Et cependant « désert » n'était pas le mot exact. C'était un endroit plaisant, doux aux sens et plein de bruits agréables — de ruisseaux au cours impétueux, d'oiseaux pépiant dans les branches, de pas nonchalants efffeurant le gazon, de piétinements de chevaux, de grondements de trains dans le lointain, et

de gens... de gens occupés à penser. Non pas à parler ou à se quereller, mais à penser ; et connaissant dans le noir des choses difficiles à connaître en plein jour ; les connaissant sans effort, le sourire aux lèvres.

Harriet, elle aussi, souriait, mais non pas parce qu'il était facile de connaître des choses dans la nuit. Il n'y aurait plus de nuit pour ceux qui, comme elle, avaient traversé la montagne de Donaldson et trouvé le soleil immobile dans le ciel. Là-bas il était toujours dix heures du matin. La rosée s'était évaporée et les ombres avaient la longueur normale ; elles ne s'étiraient pas, à l'est et à l'ouest, comme celles d'immenses pierres tombales, mais elles frémissaient au rythme de votre marche. C'étaient des choses vivantes — rubans ou chevelures dénouées — qui vous accompagnaient partout et savouraient la lumière. La lumière était partout présente, toujours. Chaque objet, sur terre, était visible à jamais, attendant patiemment que vous passiez et que vous l'aimiez à cause du chaud et délicat plaisir qu'il éprouvait à être lui-même. Et cependant la chaleur de ce monde épanoui n'augmentait pas avec le temps. Le temps ne s'écoule pas si le soleil reste immobile. Et le soleil restait juste au point qu'il fallait pour que vous n'ayez qu'à lever la tête et le contempler ; le cou tendu, la tête inclinée dans une position confortable et agréable et vous l'aviez là, ce soleil éternel dont les ombres jouaient avec ce qu'il voyait. Et il voyait tout, sans jamais s'en lasser. Harriet regrettait l'absence d'Hester, de Théodore et de Sam ; ils n'avaient pas choisi comme elle le soleil. La pauvre Hester, en particulier, qui n'avait pas eu froid ni éprouvé de difficulté à respirer. La pauvre Hester, où qu'elle pût se trouver. Ils lui manquaient tous et elle soupira. Pourtant Harriet n'était pas fatiguée du soleil. Les montagnes non plus, couchées là-bas comme des sphinx assoupis, ni les maisons basses, ni les arbres aux feuilles immobiles ; ni les routes sans fin, ni les rivières, ni les vagues grises qui ne bougeaient jamais, perdues à l'infini, océan après océan — sept océans formant une chaîne dont elles étaient les maillons. Sept océans. Un, deux, trois, quatre...

Depuis longtemps, Sam s'était enfoncé dans des épaisseurs insondables de douce blancheur. Il avait parcouru joyeusement des kilomètres, poussant du pied des nuages poudreux à chaque pas, puis il avait cessé de marcher. Maintenant, à supposer qu'il se passât quelque chose, qu'il y eût un changement d'une heure à l'autre, c'était qu'il s'enfonçait de plus en plus, comme un plongeur, vers quelque fond que ses pieds ne toucheraient jamais. Il le savait et il en était heureux. Si, de marcher, il s'était senti heureux, il était maintenant enfoui dans le bonheur lui-même ; il y baignait comme dans son propre élément. Et c'était *son* élément, car il avait choisi d'être là. Etrange qu'il pût respirer. Encore plus étrange qu'il ne se sentît pas seul. Les autres n'étaient pas avec lui ; personne n'était avec lui ; en devenant blanc, le monde avait perdu tous ses traits, abandonné toutes ses formes. Il n'était avec personne d'autre que lui, et lui-même était blanc. Il regarda et ne vit pas de réflexion de son visage dans les profondeurs qui l'entouraient.

Il regarda et crut voir enfin quelque chose de sombre. Quelque chose de sa taille, qui s'efforçait d'approcher. C'était Hester.

Cependant, Hester ne pouvait pas parvenir jusqu'à lui. Elle semblait perdue et désireuse de le rejoindre, mais aucun mouvement de ses mains ne la faisait sortir de la mer sombre où elle se débattait. C'était une mer comme la sienne, mais différente pourtant. Là tout près, mais enfermée comme dans des murs de verre. Et le verre l'assombrissait. Car c'était de l'eau et non de la neige sèche. C'était de l'eau d'un vert profond et Hester aurait dû se noyer. Allait-elle se noyer — était-ce pour cela qu'elle faisait avec ses mains ces gestes désespérés ? Sa bouche s'ouvrait-elle, comme pour crier ? On ne peut pas crier dans l'eau. Et pourtant il s'éleva, le cri étouffé : « Sam ! Sam ! »

Hester le secouait et les deux autres le regardaient avec des yeux affolés. Non pas à cause de l'endroit où il avait été — où il était encore — mais de celui d'où ils venaient, eux. Où était-ce ?

Il revint à lui.

— « Où étais-je ? Qu'est-il arrivé ? »

— « Ecoutez, » dit Hester. Il pleuvait plus fort que jamais. Elle frissonna en touchant le carreau ruisselant. « Il faut que vous restiez tous ici jusqu'à ce que la pluie ait cessé. Je vais le dire à maman. »

A ce moment, sa mère ouvrit la porte du vestibule.

— « Vous êtes donc là ! Je vous ai entendus entrer dans la maison, et puis... mais quelle idée d'avoir choisi cet endroit ? Cette vieille chambre. Et vos vêtements, » — elle tâta l'épaule d'Harriet — « encore tout humides ! Vous auriez dû venir dans la cuisine. Et d'ailleurs, il y a un fantôme ici. Il aurait pu vous prendre. »

Ils allaient atteindre la porte quand ils s'arrêtèrent net tous les quatre.

« Du moins à ce qu'on dit... dans ce placard, » dit-elle en riant.

— « Je n'ai pas pu l'ouvrir, » dit Théodore.

— « Tu as essayé ? On dit qu'il la tient fermée. »

Théodore frissonna. Les autres aussi. Il faisait si froid ici... une chaude journée pourtant.

— « Allons, » dit la mère d'Hester, « venez vous sécher. Vite ! Si la pluie ne cesse pas, vous pourrez rester à dîner. Vos parents comprendront. Je n'ai jamais vu un orage pareil. Il a cessé plusieurs fois, et le soleil a percé, puis la pluie a repris. La température descend aussi. Si ça continue il pourrait même neiger. »

— « Il n'a pas neigé ? » demanda Sam.

— « Quelle question ! Vous êtes restés là tout le temps. Mais dépêchez-vous maintenant. Cette pluie va emporter le monde. Et il fait noir ! Il n'est que quatre heures et demie. Venez ! »

Ils la suivirent en se demandant d'où ils revenaient.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Au sommaire du numéro d'Octobre de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

TOUT AVOIR...

par DAMON KNIGHT

●

LES MARCHANDS DE SABLE

par J. T. McINTOSH

●

LE MANTEAU COULEUR DU TEMPS

par MILDRED CLINGERMAN

●

MON AMI DE LOIN

par MICHEL EHRWEIN

●

Et la seconde partie de

AN PREMIER, ÈRE SPATIALE

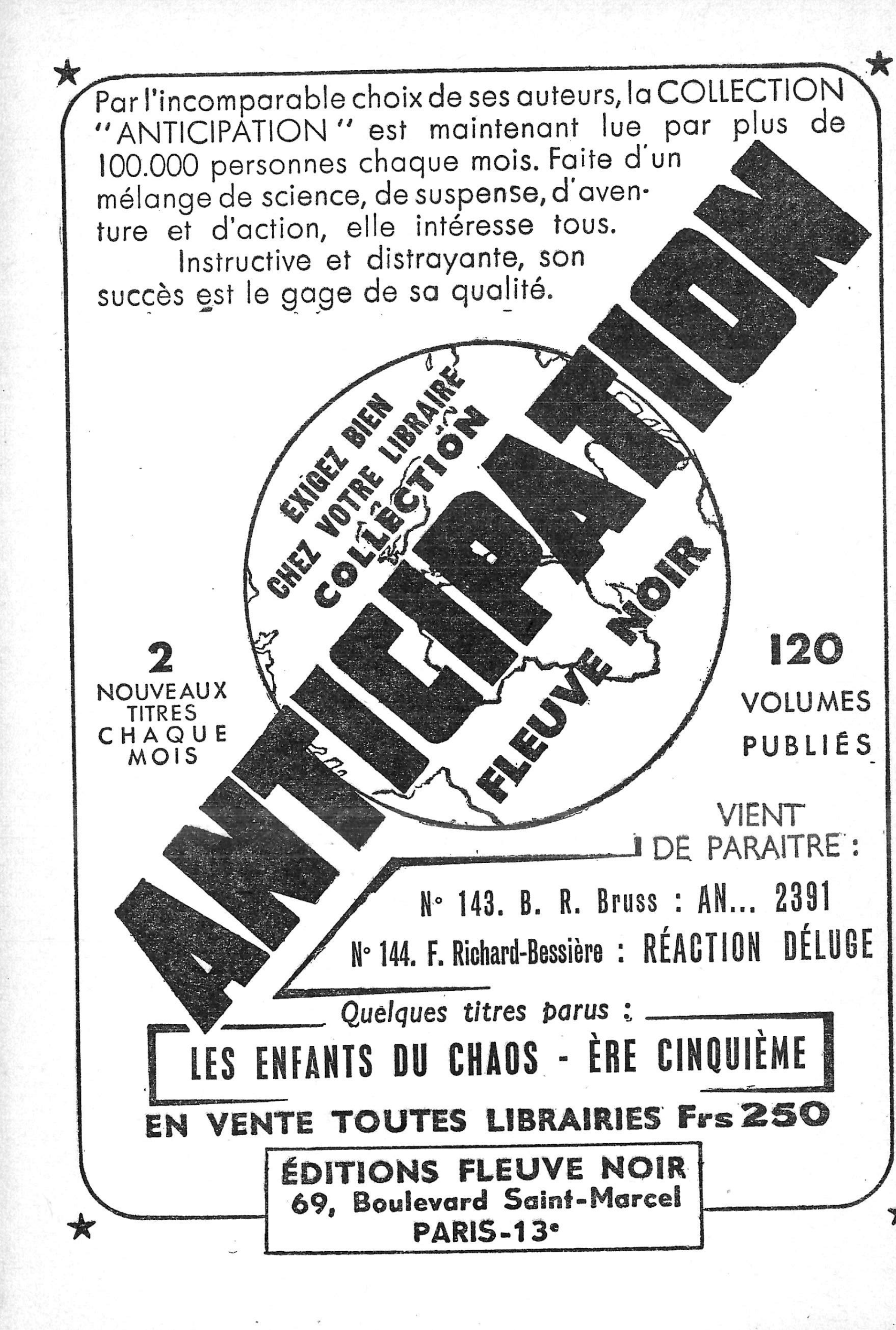
par CHARLES HENNEBERG

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.



Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN
CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2
NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120
VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
N° 143. B. R. Bruss : AN... 2391
N° 144. F. Richard-Bessière : RÉACTION DÉLUGE
Quelques titres parus :
LES ENFANTS DU CHAOS - ÈRE CINQUIÈME
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS

par ALAIN DORÉMIEUX

LA-BAS ET AILLEURS (Yonder) **par Charles Beaumont** (Denoël, « Présence du Futur »).

Enfin un son nouveau. Enfin un écrivain de science-fiction intelligent qui ait le bon goût de ne pas paraître se prendre au sérieux. Enfin une révélation comparable à celle apportée par Bradbury et Matheson en leur temps — Charles Beaumont, auteur de nouvelles avant tout, comme ces derniers, ressemble précisément à un Bradbury moins lyrique et plus intellectuel, à un Matheson moins morbide et plus raffiné.

Autres caractéristiques de Beaumont : il a un style brillant et personnel (imparfaitement rendu ici par une traduction sans éclat) ; il a au moins une idée complètement originale par nouvelle ; il ne s'imite jamais lui-même, autrement dit ne refait jamais deux fois la même chose (écueil qu'un Bradbury n'a pas su éviter) ; il est partisan du mélange des genres, chez lui le baroque débouche sur le tragique et le drame se résout dans l'absurde ; mais de toute façon la satire est pour lui le véhicule idéal de sa pensée.

Il y a chez Beaumont un peu de la mentalité « New Yorker » — cette revue américaine qui est le bastion légèrement snob de l'indépendance d'esprit et de l'humour non conformiste. Il occupe dans la S. F. américaine une place à part. On pourrait dire qu'il fait partie de cette école « moderne » de ladite S. F., à laquelle se rattachent des gens comme James Blish, Lester Del Rey ou Damon Knight, qui ont en commun un plus grand souci de la forme, une plus grande subtilité d'idées que leurs aînés. Mais à la vérité, Beaumont est inclassifiable dans une catégorie quelconque. C'est plutôt le type même de l'écrivain individualiste, sophistiqué, qui ne s'adresse qu'à la clientèle limitée constituée par une certaine famille d'esprits.

Autant dire qu'il ne faut pas chercher chez lui les émotions les plus superficielles et les plus violentes que peut dispenser la science-fiction. Les amateurs d'action ne trouveront pas leur compte chez lui. Les amateurs de technique, à vrai dire, non plus, car Beaumont ne se préoccupe pas de science. Il y a les écrivains qui font de la science-fiction pour faire de la science-fiction ; pour des gens comme Beaumont, c'est plutôt un prétexte, un tremplin.

Parodie et canular sont les deux mamelles de Beaumont. C'est ce qu'on peut voir en lisant les dix-neuf nouvelles de « *Là-bas et ailleurs* », dont la moitié au moins apparaissent de prime abord assez fantaisistes. Cela va notamment de la satire de Hollywood (« *Le Quadriopticon* ») à la satire des romans noirs (« *La dernière cabriole* »), de la version goguenarde du pacte avec le diable (« *Le poil de la bête* ») à l'histoire de l'homme qui accouche d'un bâtard martien (« *La fête des mères* »), du récit où l'invasion de la Terre est rendue possible grâce à l'abrutissement des masses par la télévision (« *Le programme monstre* ») à

cette trouvaille : l'histoire d'un maniaque qui invente un cerveau électronique capable de sélectionner sur la Terre entière toutes les représentantes de son « type » de femme, de façon à pouvoir posséder chacune d'entre elles (« *Les yeux plus grands que le ventre* »).

Dans des veines en apparence plus austères, Beaumont s'attaque à des sujets choc de la science-fiction et du fantastique, en parvenant toujours à les rénover grâce au biais original par lequel il les aborde. Ainsi nous donne-t-il deux nouvelles insolites, l'une philosophique, l'autre à suspense, sur le thème des androïdes (« *Les derniers sacrements* » et « *A son image* ») ; une extraordinaire histoire de vampires où ceux-ci sont les derniers survivants d'un globe dévasté par la guerre atomique (« *Meeting* ») ; une variante hallucinante du thème de la sorcellerie triomphant de la science (« *La jungle* »). Sans parler des récits basés sur des idées percutantes et jamais employées, comme cette histoire du collectionneur de bruits obsédé par la recherche des sons de mort et parvenu à la quintessence du raffinement dans sa manie (« *L'ultime son* »).

C'est avec la nouvelle en question, d'ailleurs, que Charles Beaumont fut pour la première fois révélé au public français, il y a trois ans dans « *Fiction* » (elle parut dans notre n° 28 et s'appelait alors « *Morts en haute-fidélité* »). Deux autres récits du présent recueil ont également été publiés, entre autres œuvres de Beaumont, dans notre revue : ce sont « *Le Quadriopticon* » (n° 60, sous le même titre) et « *La dernière cabriole* » (n° 61, sous le titre de « *Nettoyage par le vide* »).

Il est amusant, en passant, de constater que toutes les dernières découvertes de la collection « Présence du Futur » ont été à l'origine lancées par « *Fiction* » : Brian Aldiss, James Blish et aujourd'hui Beaumont (sans oublier, dans le passé, Matheson, Bester et Sternberg). Cela prouve une seule chose, c'est qu'un même souci nous anime, cette collection et nous.

ANTICIPATION

par GÉRARD KLEIN

L'HEURE, par Walter Lewino (Denoël) ;

LES NAUFRAGES DE PARIS, par Georges Blond (Le Livre Contemporain) ;

LE CANARI NE CHANTE PLUS, par Pierre Brochon (Pierre Horay) ;

L'OGIVE DU MONDE, par Mattéo et François Tavera (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Y a-t-il une mode des catastrophes ? Ou bien correspond-elle à un phénomène historique, exprime-t-elle quelque chose de la situation présente ? Est-ce un hasard que trois livres français récents, en marge de la science-fiction courante, décrivent tous des catastrophes ?

Il s'agit, il est vrai, de trois situations bien différentes. Dans un cas, la catastrophe est personnelle, ou du moins, si elle présente une ampleur sans doute mondiale, est-elle personnellement ressentie ; dans le second, la catastrophe est surtout sociale, elle entraîne une multitude de drames individuels, mais l'effondrement de la civilisation passe avant l'effondrement des vies ; dans le derniers cas, enfin, le drame est essentiellement utopique, il naît de la rencontre d'une société et d'individus.

Dans chacun de ces trois cas, l'approche n'en est pas moins nettement pessimiste. Encore y a-t-il des degrés dans ce pessimisme.

Celui de Walter Lewino, dans son roman « *L'heure* », est apparemment le plus limité dans sa portée, encore qu'il soit le plus intense. Une catastrophe dont on ignore tout a ravagé Paris et selon toute probabilité la Terre entière. Il reste quelques survivants. Le narrateur est l'un d'eux. Il leur faut durer, il leur faut s'organiser.

« *L'heure* », c'est un peu Beckett dans le décor de Paris en proie à la fin du monde. C'est un ton résigné, presque tranquille, objectif, mais non pas froid ; c'est l'histoire d'un jeune homme pour qui tout s'est effondré mais pour qui cela n'a pas tellement d'importance. Pas au début au moins. Ou si cela en a, il le cache bien. On pourrait presque dire que c'est le roman d'un tricheur placé dans des circonstances extraordinaires, mais le héros de « *L'heure* » n'est pas vraiment un tricheur, c'est un jeune type, tout simplement, pas un dur, un peu sentimental, intelligent, sceptique sans doute, mais sans système, probablement pas très réaliste, mais attaché à la vie, non parce qu'il y croit, mais par ce qu'elle est.

Il rencontre une jeune fille et une femme assez âgée. Il les protège en quelque sorte, tandis que les survivants s'organisent tant bien que mal. Le troisième jour, la peste s'installe. La femme meurt. La jeune fille et notre héros partent s'installer dans le musée de Cluny. La jeune fille a la peste. Elle meurt à son tour. Le héros reste seul.

Une intrigue très simple, donc. Une histoire très triste et très désespérée. Très « *Fin de partie* ». Avec l'amertume en moins.

Car il y a aussi de l'humour dans ce livre, et si c'est un humour triste, noir, ce n'est pas un humour glacé. Il y a somme toute quelque chose d'énorme dans l'histoire de ces survivants s'installant tant bien que mal en colonies tout autour de la place Saint-Germain-des-Prés, dans le Bonaparte, le Royal, les Deux Magots. Il y a quelque chose de dérisoire, de clownesque dans les efforts de quelques-uns pour donner un semblant d'organisation, à leur manière, à ce qui reste du monde humain. Des doctrines, des conceptions du monde s'affrontent à propos de la façon de ranger les cadavres, et se donnent libre cours alors qu'elles n'ont plus cours du tout. Les voitures aussi cessent d'avoir une valeur. On en trouve tant qu'on veut. En fait, elles ne valent que par les litres d'essence qu'elles contiennent.

Mais, chose curieuse, c'est un livre calme, au fond, que « *L'heure* ». Un livre sans révolte. Soigneusement écrit, avec, semble-t-il, une volonté particulière d'éviter tout éclat, toute rhétorique, tout morceau de bravoure, faut-il dire toute littérature. Au fond, c'est une fin du monde tranquille, presque bourgeoise, sans épopée et sans clameurs. C'est une fin du monde française, pleine de faux-semblants, additionnée d'une goutte de lucidité, celle de l'auteur. Walter Lewino, l'auteur de ce livre curieux, est paraît-il fort jeune. C'est un nom à suivre. Il a tué avec des mots ce monde-ci, parce qu'il fallait bien qu'il meure. Il créera un autre jour un monde avec lequel il faudra compter. Les jeunes hommes écœurés auront peut-être plus d'audace que les jeune hommes en colère.

C'est une audace en fer-blanc que Georges Blond a eue en écrivant « *Les naufragés de Paris* ». Il nous avait habitué à mieux. Son « *Jour se lève à l'ouest* » était un bon roman d'aventures. Ceci est un assez mauvais roman d'anticipation, écrit dans un style rapide, faussement brillant, parfois tonitruant, plein de ficelles, dans le style même des journalistes qui ignorent qu'un bon journaliste n'a pas de style. J'entends ceux des quotidiens.

Ce n'est pas catastrophique, évidemment, mais c'est souvent irritant. Dans « *Les naufragés de Paris* », une maladie attaque le papier. Cela commence dans les rotatives des journaux : le papier

casse. Puis le mal s'étend et un peu partout le papier se déchire. tombe en poussière. Plus de Bottin, de carnets de comptes, de lettres, de livres, de billets, etc. La civilisation s'effondre en quelques mois. Nous suivons quelques héros qui se débattent au milieu de cet effondrement avec un égoïsme assez remarquable, que leurs origines sociales doivent facilement expliquer : ils sont très « seizième ». A noter que l'auteur ne fait pas là, lui, d'ironie.

Il est singulier de voir que Georges Blond, qui présente des héros somme toute assez peu sympathiques (pour moi), a pour le reste et hormis quelques exceptions assez artificielles, une conception fort pessimiste des hommes (les villes sont pillées, l'ordre n'est maintenu qu'à grand-peine dans les campagnes, etc), et qu'inversement Lewino, au total plus désespéré, semblait avoir une certaine tendresse pour ses personnages, même pour ceux qui manifestement lui semblent ridicules ou dangereux. Le monde de Lewino est un monde où l'on est seul parce qu'il n'est pas possible d'échapper à la solitude. Dans le monde des « *Naufragés de Paris* », on est seul parce qu'il s'agit d'une jungle.

Il est vrai que Georges Blond a quelque peu l'expérience des cataclysmes de cette sorte et que son pessimisme est peut-être fondé : il fut l'historien après tout de « *L'agonie de l'Allemagne* ». Il a sans doute de nombreux souvenirs de la débâcle française et c'est un peu elle qu'il décrit. Les catastrophes que l'on rêve sont toujours un peu celles qu'on a vécues. Pour Lewino et pour d'autres, dont je suis, les catastrophes ont irrémédiablement d'autres couleurs, parce que si nous avons vécu un exode aussi singulier que celui des « *Naufragés de Paris* », il ne nous a guère laissé de souvenirs, seulement une angoisse diffuse et ancienne, ineffaçable : celle qui emplit « *L'heure* ».

Georges Blond a prévu toutes les objections que l'on pouvait faire à son thème — celles du type : la disparition du papier n'entraînerait pas la disparition de la civilisation parce qu'on trouverait des substituts, etc. Il les cite nommément quelque part et les réfute. Il admet finalement qu'après un effondrement à peu près total, on trouve effectivement ce substitut, finale lueur d'espoir.

Mais en bonne logique, je le soupçonne fort d'avoir poussé le tableau au noir pour placer son cataclysme social, sa débâcle. Je pourrais énoncer une bonne vingtaine de raisons qui m'empêchent de croire à un si rapide bouleversement de nos usages. Mais elles risqueraient d'être fastidieuses. Une société ne s'effondre pas en six mois. Et elle est capable de réagir avec une grande rapidité. Georges Blond insiste par exemple sur le chaos économique résultant de la disparition des billets : il doit savoir pourtant qu'en Allemagne, au moment de la grande inflation, on fabriqua des pièces en terre avec une grande célérité pour échapper à la disette de métal. Voilà une solution. Qui ne rêverait de voir nos billets remplacés par de la porcelaine ? Et ainsi de suite. Non, je crains que Georges Blond n'ait péché par foi de journaliste. Pour lui, la disparition des journaux, c'est déjà un peu la mort de notre civilisation. On le suit sur le plan de la paperasserie nécessaire à toute administration évoluée. Mais je crois les administrations plus résistantes que le papier. Elles graveraient dans le métal ou le marbre plutôt que de cesser d'être.

Naturellement, une double histoire d'amour fleurit sur ces décombres. Il paraît vraiment que les gens continuent d'aimer. de naître et de mourir pendant les guerres, les révolutions et les catastrophes.

Dans « *Le canari ne chante plus* », de Pierre Brochon, l'amour naît, ou plutôt renait, est réinventé au milieu d'un cataclysme social. Mais il n'est plus ici une convention, un truc d'écrivain. Il est une dimension nécessaire, un continent perdu et retrouvé.

Le monde de ce livre est un monde

utopique. Tout le monde y est heureux, ou plutôt personne n'y est malheureux. C'est bien entendu un univers totalitaire, mais personne ne le sait. Il y a des canaris dans tous les appartements, et ils chantent à heure régulière. Les gens mangent, travaillent, dorment, font l'amour à heures régulières. C'est une cité scientifique. Elle est environnée d'un désert dont on parle peu. Il y a des fous parfois qui s'enfuient dans le désert, sans qu'on sache pourquoi. Mais ils y meurent, c'est sûr.

Et cette ville est en proie à une étrange folie. Un peu partout éclatent des crises d'hystérie collective. Ces conditionnements pèsent-ils tant sur la foule qu'elle finit par les briser, ou les cercles dirigeants mènent-ils une politique délicate qui leur permettra de détruire certaine opposition ? La folie en tout cas submergea tout, sauf Germaine et Guansi.

Germaine qui a appris l'amour avec Galileus, son mari, homme doté d'une lucidité singulière qu'il prend pour de l'égarement, mais qui cependant ne peut s'arracher à la ville et choisir la fuite dans le désert. Galileus qui finalement est écrasé par le mécanisme de la ville, tandis que Geneviève fuira avec Guansi, l'homme qui espionnait Galileus, et qui, ce faisant, en est venu à le comprendre, à accomplir ce que Galileus ne pouvait pas entreprendre. Au reste, dans l'intention de l'auteur lui-même, peut-être Galileus et Guansi ne font-ils qu'un. Il faut dépouiller le vieil homme avant de s'engager dans une nouvelle voie. Guansi condamne Galileus, mais achève en Germaine ce que celui-ci avait commencé.

Un curieux livre, dont le ton, sinon les idées, ne présente que peu d'originalité, mais qui est écrit et composé avec une sorte de perfection tranquille. Il y a quelque chose d'irritant dans cette nouvelle reprise d'un thème usé jusqu'à la corde, des clichés anciens et pâlis de la cité totalitaire, de l'amour vainqueur de la mécanique et de l'effroyable ordre scientifique, il y a même quelque chose de profondément faux, on le sent, quelque chose que Huxley avait vu avec combien plus de netteté dans son « *Meilleur des mondes* » et qu'il avait habillé en conséquence, quelque chose qui semble n'être ici que pauvreté, qu'ignorance de littéraire vis à vis du monde scientifique, ou encore, ce qui est plus grave, incuriosité philosophique, car ces idées sont vieilles de trente ans ; Zamiatine les exprimait avec plus de force dans son « *Nous autres* ». Mais Pierre Brochon a tenu cependant la gageure. Son roman est clairement et sobrement écrit. Il se lit même d'un trait. Mais il est plutôt desservi par la préface de Maurice Nadeau qui énonce avec sérénité quelques-unes des platitudes dont il a été question plus haut, sur le monde à venir et sur nos inquiétudes, sans sembler considérer un seul instant que ce monde à venir sera peut-être dément et cruel, mais qu'il ne sera certainement ni terne ni morne, et qu'il est du devoir des écrivains, des poètes, précisément, de lui donner autant de rêves, de grands souffles, de buts et de mesures que d'avertissements.

Car il faut relever qu'aucun de ces romans n'implique finalement une croyance en l'avenir, ni même une confiance ou une méfiance, ni le moindre sentiment, enfin, envers le futur. Ils se limitent au lendemain, ils ignorent le surlendemain. Ils nient le temps et l'histoire, l'épopée, l'espoir aussi bien que le désespoir. Ce sont des romans d'anticipation bien faits, surtout le premier et le dernier, selon les conventions du roman français, assez intelligents, plus peut-être que la moyenne des œuvres américaines, mais il leur manque, et c'est fort déplorable, moins pour leurs auteurs que pour la société dont ils sont issus, cette vigueur, cette force interne, barbare, inculte et tout ce qu'on voudra, mais irrésistible qui conduit d'autres peuples à forger en rêves le visage de l'avenir. Ces trois livres semblent d'un commun accord regretter une Histoire qui n'est pas encore venue. Leurs auteurs ont tort.

Selon le mot de Haldane, l'Histoire sera pire encore.

Mais l'Histoire, elle ne s'arrête jamais. Elle ne s'asseoit pas. Ces romans sont des romans assis. Ces cataclysmes, au fond, semblent imaginés par des hommes qui, trop petits, trop loin du monde qu'ils habitent, malgré leur talent, préfèrent le détruire en rêve plutôt que de s'y faire.

Au moment de clore cette série de cataclysmes, je reçois une nouvelle catastrophe, « *L'ogive du monde* ».

Celle-là est double. Il y a l'histoire, d'abord, mais c'est peu de chose. En une nuit, toute la population du globe disparaît en un clin d'œil et il ne reste qu'un homme et que quelques femmes, mais l'homme qui est Parisien d'origine ne les retrouvera que beaucoup plus tard.

Pendant la première moitié du livre, l'homme se débrouille tout seul, avec beaucoup d'emphase. Il reçoit des messages du Père éternel et décide de sauver la civilisation à lui tout seul. Après, il rencontre les femmes, de l'autre côté de la Terre, mais cela ne l'arrête pas pour autant. Il entreprend de repeupler la planète, ce qui menace d'être réellement catastrophique si ses descendants lui ressemblent. Il se prend pour Moïse et partage la planète entre ses descendants. Il meurt enfin et on nous dit qu'il a bien mérité de l'espèce humaine.

La seconde catastrophe, c'est le roman lui-même. La première partie m'a paru fortement inspirée, mais peut-être n'est-ce qu'une rencontre, de « *S'il n'en restait qu'un* », un roman toujours cataclysmique, non dépourvu de qualités d'ailleurs, paru après la guerre. Le reste n'est pas inspiré du tout. Ce qui simplifie les choses.

Pendant 254 pages, s'étale un tissu d'anecdotes sans intérêt, petit mélange du « *Robinson suisse* » et de « *Robinson* » tout court, avec de temps en temps, sans doute pour égayer le lecteur, des naïvetés ravissantes, encore qu'involontaires. On a également droit de temps à autre à un prêche assaisonné de platitudes, et si le terme de platitudes était un peu fort tout à l'heure, il est ici trop faible. La situation s'aggrave sur la fin où le ton du roman devient nettement insoutenable.

Comme je suis consciencieux, j'ai lu ce roman jusqu'au bout. Il n'y a pas de loi qui oblige le lecteur à en faire autant.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

par JACQUES BERGIER

HEREDITE ET CIVILISATION : VOICI L'HOMME, par Jacques Lecomte (Colection « Découvertes », Mame).

Ce livre passionnant et courageux traite, d'une façon compréhensible à tous, les problèmes raciaux. Il rappelle à juste titre les horreurs des camps de concentration, dues à la création en Allemagne d'une pseudo-science de l'hérédité et que nous ne devons jamais oublier. Il démolit les fausses théories raciales, mais il ne se borne pas à une entreprise de démolition. Il traite également le passionnant sujet des enfants loups, des enfants « élevés par des animaux », qui ont donné naissance à tant de mythes littéraires : Tarzan, Mowgli, etc.

Il décrit les travaux du ménage Kellog, ce couple de psychologues américains qui, en 1931, ont adopté un bébé chimpanzé de 7 mois. Il traite du génie

et de la culture. Il traite des différences entre l'homme et la femme. Il décrit l'accession des peuples « sous-développés à la culture. Et il conclut : « *Nous tous qui avons applaudi quand les Nazis furent abattus, nous qui avons frémi d'indignation devant les images des camps de concentration, nous qui nous sommes révoltés en apprenant que des millions de Juifs étaient morts parce qu'ils étaient Juifs, avons-nous appris à nos enfants que tous les homme étaient les mêmes hommes? Il semble bien que non.* »

•

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, par Charles-Noël Martin (Arthème Fayard).

Charles-Noël Martin n'a plus besoin d'être présenté aux lecteurs de « *Fiction* ». Ce livre, le plus récent et à mon avis le meilleur de ses ouvrages, fait le point de la recherche scientifique en France et donne quelques aperçus pour la recherche scientifique dans le monde.

En dépit d'une dispersion des efforts, nous ne sommes pas mal placés en France dans ce domaine et certains des laboratoires que Martin décrit, celui du professeur Rémy Chauvin par exemple, font même l'admiration de l'étranger. Il reste néanmoins de nombreux problèmes à résoudre et tout particulièrement celui du recrutement des chercheurs. L'excellent livre de Charles-Noël Martin contribuera à la solution de ces problèmes.

•

LE TEMPS, par François Le Lionnais (Ed. Delpire)

Ce livre, admirablement présenté et illustré, fait partie d'une collection dont nous avons déjà parlé et où a paru en particulier l'ouvrage d'Etienne Lalou, « *Le soleil* ».

Mon ami François Le Lionnais, président de l'Association des Ecrivains Scientifiques de France, est probablement le dernier survivant de la Renaissance. Aucune activité humaine ne lui est étrangère et seul cet homme universel aurait pu sans doute traiter un sujet aussi immense. Dans un texte assez court et facile à lire, il passe en revue tous les innombrables aspects du temps. Ceux que traite la science-fiction ne sont pas oubliés, mais Le Lionnais ne se fait pas d'illusions, les connaissances scientifiques modernes ne laissent aucun espoir de voyages à travers le temps, ni de précognitions.

Ces connaissances sont-elles définitives ? Ne peut-il y avoir de grandes lois qui nous sont encore inconnues ? Ceci, comme dirait Kipling, est une autre histoire.

•

LES FANTOMES DE TRIANON, par C. A. Moberley et F. A. Jourdain, préface et notes de R. Amadou et J. Bergier (Ed. du Rocher).

La science nous dit que le voyage dans le temps est impossible (cf. l'ouvrage de F. Le Lionnais dont je rends compte ci-dessus).

Mais les connaissances scientifiques que nous possédons englobent-elles la totalité de l'univers ? Un après-midi de l'année 1901, un après-midi où avait lieu le plus grand orage magnétique que l'on ait jamais enregistré, deux dames anglaises prétendent avoir pénétré dans le passé, avoir traversé des murs solides de notre époque, avoir vu Marie-Antoinette et parlé à des hommes du XVIIIe siècle. Notre ami Robert Amadou analyse tout ce que l'on sait sur cet étrange événement pour conclure : après l'élimination d'une épaisse croûte de mythes et de légendes, il reste peut-être un petit fond de vérité. L'auteur de la présente note ajoute un petit commentaire sur la science-fiction et les voyages dans le temps, sans émettre d'opinion sur le fond de la question.

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

DEUX NAVETS ET UN NOUVEAU FRANKENSTEIN

par F. HODA

La fin de la science-fiction cinématographique approche à grands pas, si l'on en juge d'après les sorties parisiennes du début de l'été. « *Le danger vient de l'espace* » et « *Le monstre sans visage* » l'un venu d'Italie et l'autre du Mexique, conjuguent leurs efforts pour tuer le genre. Avouons qu'ils y parviennent. Pour ma part, j'ai rarement été aussi dégoûté.

Le scénario du « *Danger vient de l'espace* » constitue un compromis entre les tenants américains et japonais du genre. Un certain humanitarisme à l'eau de rose rappelle les science-fiction nippones ; une petite dose d'agressivité fait parfois penser aux séries Z américaines. L'histoire qu'on nous conte ne tenant debout ni sur les jambes ni sur les pieds, et les techniciens italiens du film manquant sans doute de béquilles, tout cela est transplanté en Australie, à la base de Cap-Shark. Sous la direction d'un savant américain (joué par Paul Hubsschmid) et d'un savant russe (Jean-Jacques Delbo), les savants nucléaires du monde ont mis en commun leurs connaissances pour aider au lancement d'une fusée lunaire. Là-dessus se greffent des histoires conventionnelles à propos des drames individuels : le savant américain délaissé par sa femme, un jeune Français ou Italien essayant de faire la cour à une jolie scientifique anglaise (Madeleine Fischer), un pilote de fusée et sa fiancée, etc. Un accident fait que la fusée, moteurs atomiques allumés, se perd dans l'espace et déplace l'orbite d'un groupe d'astéroïdes qui se met à se diriger vers la Terre. Les savants décident d'envoyer des bombes atomiques sur le groupe d'astéroïdes. Morale : face au danger commun les nations oublient leurs querelles. Quant au spectateur, il peut mesurer une fois de plus la distance qui sépare le cinéma de la littérature de science-fiction.

Une réalisation quelconque, des moyens inexistants (surtout par rapport aux films américains), des personnages stéréotypés, des acteurs non dirigés, des bandes d'actualités mal utilisées, et mille autres choses, viennent accroître le sentiment d'affliction qu'on éprouve devant cette entreprise aussi bête qu'inutile. L'auteur de ce gâchis ? Un certain Paul Heusch, aidé par un certain Guido Gianbartolomei. N'oublions pas les scénaristes : Alessandro Continenza et Marcello Coscia. On dit souvent que ce genre de films s'adressent aux amateurs. Mais pour qui prend-on les amateurs de science-fiction ?

***

Quant à l'essai mexicain, c'est un pot-pourri de tout le cinéma d'épouvante américain, en bien moins bon, cela s'entend. « *Le monstre sans visage* » est un super-titre imaginé par les distributeurs pour allécher la clientèle. Le film s'appelle en réalité « *Ladrone de cadaveres* » (Voleur de cadavres). Histoire, plus policière que fantastique, d'un médecin fou qui veut ranimer les morts en opérant des transfusions de cerveaux. Les cadavres disparaissent et la police enquête. Un inspecteur tend un piège en proposant à l'attention du voleur inconnu, comme futur cadavre, un de ses amis. Le docteur fou tue l'ami du policier

et réussit à le ranimer. Ce dernier devient alors un monstre à la Frankenstein et sème la panique dans la ville, jusqu'au moment où il est abattu non sans avoir eu le temps d'empaler son créateur. Ajoutons que dans ce film, comme dans « *Le danger vient de l'espace* », la mise en scène brille par son absence et que les acteurs jouent comme ils peuvent. Et vous comprendrez que le spectateur puisse s'ennuyer légitimement.

Le nom du responsable ? Fernando Mendez. Un doublage exécrable achève de nous hérisser contre les acteurs (Columba Dominguez, Crox Alvarado, etc.) qui pourtant font de leur mieux.

Un instant, au début du film, l'accumulation des détails macabres et des effets ridicules (notamment dans le laboratoire du savant) nous font croire à une parodie du film d'épouvante. Mais la lourdeur du susnommé Mendez vient vite nous tirer de notre erreur. Dès lors on n'arrête plus de bâiller.

A ces réalisateurs (du film italien et du film mexicain) qui font preuve d'une totale absence de sens cinématographique, il convient de rappeler que d'autres métiers que le cinéma existent, où ils pourraient mieux utiliser leurs efforts.

***

Il me reste à parler d'une vieille connaissance que nous avons vu surgir sous une défroque nouvelle : Frankenstein. La nouvelle mouture de ses aventures s'appelle « *Frankenstein 1970* » et est due au réalisateur américain Howard W. Koch.

Il y a dans ce nouveau « *Frankenstein* » un excellent point de départ : une longue séquence de poursuite d'une jeune fille effrayée, par un monstre dont nous ne voyons que les jambes et les mains. Réalisée dans la tradition des meilleurs films d'épouvante, cette séquence se termine par l'immersion de la jeune fille. Soudain, on entend une voix « off » dire quelque chose de ce genre : « Coupez... excellent. » Et la jeune morte de ressusciter, resurgissant des eaux. Un contre-champ confirme qu'il s'agissait d'un film en cours de tournage. Et on en arrive au point de départ de l'histoire, non moins bon que la séquence d'ouverture : en 1970, des cinéastes américains sont venus en Allemagne dans le château du dernier Frankenstein, chirurgien mutilé, évoquer la vie de son fameux ancêtre pour le cinéma et la télévision. Boris Karloff incarne le dernier Frankenstein et les mutilations subies pendant la guerre (laquelle ?) lui donnent une apparence monstrueuse et inquiétante. Il retrouve ici un de ses plus beaux rôles d'épouvante. L'idée de commencer le film en présentant la fiction du premier « *Frankenstein* » comme une chose réelle et donnée me paraît très bonne. Mais à partir du moment où on pénètre dans le château et qu'on en vient aux explications et aux motifs, tout se gâche. Le scénario oscille entre une satire des méthodes de réalisation cinématographique et une tentative de renouvellement du fantastique. On ne croit ni à l'une ni à l'autre. Les auteurs du sujet n'arrivent guère à mélanger leurs deux ingrédients, d'autant plus qu'en cours de route ils tentent d'y ajouter un élément humain. Cela aboutit à une espèce de charabia navrant.

Et c'est dommage, car la réalisation contient d'excellents effets. J'ai déjà parlé de la séquence d'ouverture. Il y en a de nombreuses autres : les premières apparitions du monstre créé par le dernier Frankenstein ; l'assassinat du chef opérateur dans la cave ; l'assassinat de l'ami de Frankenstein, etc. Howard W. Koch a des idées personnelles, ce qui est étonnant dans le genre de l'épouvante. Il renoue avec la tradition des James Whale, Robert Florey et Jacques Tourneur. Tout indique dans ce film qu'il a étudié sérieusement le problème de la visualisation de la terreur. Je me contenterai de citer un exemple : Frankenstein cherche des yeux pour en doter son monstre ; à un certain moment, son

ami devenant curieux, il l'entraîne vers son laboratoire secret ; la dalle du soi-disant tombeau de l'ancêtre s'écarte ; en sort le monstre ; un gros plan de l'ami fasciné et quelque peu terrorisé précède directement le gros plan du monstre pourvu de ses yeux. Il y a aussi certaines scènes du laboratoire, quand on voit la table d'opération dans le miroir concave des réflecteurs qui la surplombent. Mais le scénario et le dialogue viennent vite effacer tout ce que la réalisation a d'original et d'attachant. Je pense que Koch n'a pas eu la permission de replâtrer l'histoire. Tout donne l'impression d'efforts en vue de sauver l'entreprise.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de critiquer. Que penser par exemple des commentaires dont Frankenstein accompagne ses expériences, commentaires enregistrés sur bande magnétique, destinés à remplacer les notes du savant ? Ils ne sont pas seulement non scientifiques, mais ils invitent le spectateur à rire. Ainsi, quand Frankenstein, après un « *pouls tant, température tant* », s'écrie : « *Il faut une force extraordinaire* (*ou*) *une énergie puissante,* etc. » La structure psychologique des personnages prête également à rire. Et, en fin de compte, tant de puérilité agace. On se trouve en face d'un film boiteux, qu'on ne veut pourtant pas condamner tout à fait. C'est qu'outre les idées souvent excellentes du metteur en scène, il y a l'étonnante composition de Boris Karloff. Ce spécialiste des monstres prouve une fois de plus qu'il est avant tout un grand acteur. Et comme il fallait s'y attendre, il domine tout à fait ses partenaires.

On regrette le point de départ du sujet gâché par des scénaristes incompétents ou peut-être tout simplement paresseux. On regrette le choix de cette date de 1970, l'introduction des « machines » atomiques, etc. D'autant plus qu'une excellente photo, et une utilisation intelligente du CinémaScope, ajoutées à une mise en scène soignée, font penser à ce qui aurait pu être tiré de ce « *Frankenstein* 1970 ».

SCIENCE - FICTION
FANTASTIQUE
POLICIER

L'ATOME

37, Rue de Seine, PARIS-6e

"Le Petit Silence Illustré" OCCASIONS - NEUFS - RECHERCHES



Vous y trouverez
les moyens scientifiques de
LUTTER contre le HASARD
et de GAGNER AU JEU !

EN VENTE DANS LES KIOSQUES ET GARES
250 Francs.

EDITIONS LUDOGRAPHIQUES, 25, AVENUE AUBER - NICE

TRIBUNE LIBRE

NOS LECTEURS ONT LA PAROLE

DÉFENSE DU SPACE-OPERA

M. R. FRUCHARD, Poitiers.

Le terme de space-opera me semble s'appliquer à tout ce qui est « univers autre », dépaysement total, évasion dans l'espace ou le temps. Si l'on supprime cet élément de dépaysement, de pure imagination, que devient la S. F., sinon une froide et fastidieuse exposition d'idées qui ne passent guère sans un décor soigneusement monté ? Je suis pour le space-opera. Pas n'importe lequel bien sûr. Celui des **« Humanoïdes »**, de **« Fondation »** (quand viendra la suite ?) de **« Ceux de nulle part »**, de **« Croisière sans escale »** et qu'il ne faut pas confondre avec celui de **« Galaxie Noire »**. D'ailleurs, des œuvres désormais classiques telles que **« 20 000 lieues sous les mers »** et **« La guerre du feu »** sont-elles autre chose que du space-opera avant la lettre ? Puisque rien n'y répond plus aux critères de notre monde actuel et à son douillet et confortable abrutissement mental.

Je crois que c'est Pierre Versins qui défini la science-fiction comme « roman d'espace et de temps », et cette définition est parfaite. Alors pourquoi certains s'acharnent-ils contre ce qui est le fondement même du genre ? Parce que la science-fiction implique à la base une débauche de technicité qui fait éclater les limites trop étroites de notre vieux globe ? Et en fin de compte, la science-fiction, sous la forme du space-opera, n'est-elle pas la traduction, l'expression moderne de la vieille, éternelle hantise de l'homme à la recherche de lui-même, à la recherche d'un compagnon cosmique ? Le space-opera, dans sa forme la meilleure, est le visage même de notre temps. L'époque enfin venue où l'homme prend la mesure de l'univers et se prépare à le visiter... à le conquérir ?

Angoisse humaine face au cosmos, soif de connaissances, hantise de la solitude, désir et crainte du contact avec d' « autres », de ces entités intelligentes qui ne peuvent pas ne pas exister de par les étoiles, recherche du tout suprême, de la signification de l'homme, de sa justification : tout cela est présent, obsédant en chaque space-opera.

Et puis, en un siècle où tout s'effrite, où les valeurs ne peuvent se conserver, où la poésie étouffe, il n'y a plus de souffle épique qu'au cœur de ces aventures parfois délirantes qui ont choisi pour cadre le tourbillon géant des cités d'étoiles. Le space-opera bâtit du rêve que d'aucuns jugent stérile parce que trop vaste pour leur vision étriquée. Un jour viendra peut-être où ce genre décrié apparaîtra comme la chanson de geste d'une nouvelle chevalerie : celle qui aura donné l'espace à l'homme.

KLEIN SUR LA SELLETTE

M. JUCK, Boulogne-sur-Mer.

Si je prends aujourd'hui le désintégrateur, c'est pour attaquer la critique dans « Fiction » des livres écrits par des auteurs français collaborateurs de votre revue.

Ce qui est à reprocher dans les revues où critiques et auteurs sont amis, c'est justement cette amitié qui fait fausser tout jugement.

Un exemple frappant : **« Le gambit des étoiles »** de Gérard Klein. A la sortie de ce livre, tous les petits camarades de l'auteur ont déclanché une rafale d'applaudissements (seul Dorémieux a émis quelques réserves, bien faibles il est vrai) ; Calixte (à qui je décernerais le prix betterave, s'il existait) y a trouvé le chef-d'œuvre de la science-fiction française ; Bergier, qui vota naguère pour **« L'adieu aux astres »** et osa s'en vanter, a mis plus d'étoiles que n'en compte le système solaire (que pouvait-il faire d'autre, lui, l'esprit génial ?) ; Igor B (comme Bovin) Maslowski (arrêtant de balayer les bureaux et de s'occuper de la rubrique des chiens écrasés), Spriel, Van Herp, tous, gagnés par l'euphorie générale, ont tressé à Bébé prodige-Gérard Klein une couronne de lauriers qu'il ne méritait certes pas.

Car enfin, à moins d'avoir l'esprit perturbé par les lunes de Mars, il n'y a vraiment rien, ni de littéraire, ni de scientifique, qui fasse de ce livre un chef-d'œuvre, ni même un bon ouvrage.

Et Klein, encouragé par les congratulations fictionnistes et la réussite de ce **« Gambit des étoiles »**, continue de plus belle dans le chemin de la littérature à quatre sous.

Délaissant ses premières amours, le voilà maintenant qui attaque Bradbury pour **« Le vin de l'été »**, le voilà qui s'étonne rétrospectivement de la valeur des **« Chroniques Martiennes »** (ce jour-là, Bradbury devait avoir pris des cours de littérature chez Gérard Klein), qui trouve la technique du roman insuffisante dans **« Fahrenheit 451 »**, qui est près de se demander si Bradbury n'aurait pas sa place parmi les auteurs de **« Bonnes Soirées »**.

Seulement, ce que Gérard Klein ne voit pas, c'est que, bien que **« Le vin de l'été »** soit le plus mauvais ouvrage de Bradbury, il y a autant de différence entre ce livre et **« Le gambit des étoiles »** qu'entre Voltaire et Delly, Camus et Mazo de la Roche, Bradbury et Gérard Klein.

Et tout cela pour crever, comme dirait Sternberg.

•

LE VINAIGRE DE L'ÉTÉ...

M. Roland CELDRAN, Antony (Seine).

J'aimerais ajouter mon grain de sel personnel à la polémique Gérard Klein-Passegand, qu'a soulevée la dernière cuvée Bradbury traduite en français. Je ne veux nullement repousser en bloc les conclusions de ce débat, car elles contiennent certainement des vérités bonnes à dire. Mais comme il s'y est répété aussi quelques erreurs, je pense que deux ou trois précisions permettront peut-être de corriger l'optique sous laquelle il faut envisager le **« Vin de l'été »** en question.

Tout d'abord, une constatation : la plupart des inexactitudes énoncées à l'égard de Bradbury proviennent d'un mal hélas difficile à guérir, le manque d'information. Dans le cas qui nous occupe, Klein et Passegand sont au moins d'accord sur une idée : Ray Bradbury a accroché la science-fiction dans un recoin de son grenier et est redescendu vers des domaines plus terre-à-terre. C'est malheureusement là une idée erronée. Bien que spécialistes, en tant que critiques et auteurs, ils me paraissent victimes de ce même manque d'information qui ferait se fourvoyer le premier lecteur venu. Je verse donc la pièce suivante au dossier de l'affaire en cours :

Cinq ans avant **« Le vin de l'été »**,

alors que « **Fiction** » était encore dans les langes, Bradbury écrivait en 1952 : « **J'espère terminer bientôt un livre ayant trait à ma ville natale de l'Illinois, en l'année 1928, non point dans le ton « fantasy », mais imaginatif, je pense, et contenant quelques histoires sur l'amour, quelques-unes sur les enfants, quelques-unes sur les vieilles gens, quelques-unes sur la terreur réaliste et quelques-unes sur les rêves. Ce sera pour moi un changement d'allure bienvenu.** » Tout ne s'est pas passé aussi vite que l'espérait Bradbury, et il lui a fallu cinq ans pour mener à bien (ou à mal, diront certains) son projet ; il apparaît en tout cas clairement que ce « **Vin de l'été** » ne représente aucunement la manifestation inattendue d'une nouvelle manière, mais la réalisation d'une idée qu'il avait en tête depuis assez longtemps. Il est faux d'y voir un abandon de la science-fiction pour quoi que ce soit d'autre.

Il serait d'ailleurs bon de se rappeler que Bradbury a débuté en faisant tout autre chose que de la science-fiction, que « **Le pays d'octobre** » ne contient pas une seule nouvelle de ce genre, et qu'on n'en rencontre que cinq dans « **Les pommes d'or du soleil** ». Dans le dernier recueil en date de Bradbury, postérieur au « **Vin de l'été** », la proportion raisonnable de douze sur vingt-trois, montre bien dans quelle mesure il serait exact de croire à un abandon du genre des « **Chroniques Martiennes** ».

Ici encore, nous rejoignons un autre aspect de ce « manque d'information » que j'ai déjà évoqué. On nous traduit en France Bradbury, avec deux bonnes années de retard. « **Le vin de l'été** » date de 1957. Qui peut dire à quels travaux purement littéraires se livre aujourd'hui même Bradbury ? Où en sont ses relations avec la science-fiction ? On ne peut en définitive juger que sur un passé déjà éloigné. « **The day it rained forever** », paru en Angleterre au printemps 1959 et auquel je faisais allusion au paragraphe précédent, contient des redites mais **aussi** d'excellentes choses, et ce tant en science-fiction que dans d'autres genres. Mais quand Denoël nous le traduira-t-il, que le public français n'apprenne plus l'armistice avant la déclaration de guerre ? Il faut en tout cas bien se représenter que Bradbury n'a jamais cessé, et continue toujours, d'écrire sur plusieurs registres bien différents. « **Le vin de l'été** » ne doit donc pas surprendre en tant que « genre » différent de la simple science-fiction.

Reste quand même ce qui peut gêner. Reste que ça n'est bien sûr pas très très bon. Du simple point de vue de la qualité, « **Le vin** » est bien loin derrière « **Les chroniques** ». On pourra en tout cas trouver intéressant d'y étudier le côté technique de l'auteur, avec ses thèmes, procédés, etc., que le changement d'arrière-plan, il est bien vrai, fait ressortir plus que nulle part ailleurs.

J'ai parlé plus haut de travaux « purement littéraires »... Les détracteurs à l'affût se frotteront les mains en apprenant que Bradbury travaille à un scénario de **fantasy** (l'intraduisible, une fois encore !), « **The dreamers** », pour le compte de Burt Lancaster ; on fait comme tout le monde, on n'a pas su résister à la tentation de Hollywood !... Possible... Attendons au moins de voir ce film en France pour savoir si Bradbury a bel et bien opté pour le téléphone et le Frigidaire, et si son lyrisme est vraiment trafiqué, fait de ficelles et de recettes...

Pour ma part, je veux bien d'un tel lyrisme qui aura produit les « **Chroniques Martiennes** ».

P. S. — En dehors de l'affaire Bradbury. Cette phrase de Klein sur **The frozen year** de J. Blish (n° 70, p. 133) a attiré mon attention :

« **Le livre n'est pas mal fait, mais on se demande quelle signification il peut avoir.** »

Je me suis amusé à la rapprocher

de ce que disait, il y a trois ans, Klein lui-même (n° 33, p. 115) :

« Je ne sais si cette étrange volonté de donner un sens, une signification, une utilité, à tous les livres parviendra définitivement à étouffer les flammes de l'imagination. »

Cette remarque, d'ailleurs, en toute sympathie, et sans vouloir être méchant.



Au sommaire du numéro d'Octobre de



vous pouvez lire entre autres :

LES LARMES DE BOUGIE
par SIMENON

●

LA TRUITE ET L'AMBASSADEUR
par REX STOUT

●

LA TRAME D'UN MEURTRE
par CHARLES B. CHILD

●

LES MORTS NE PARLENT PAS
par FRANCES et RICHARD LOCKRIDGE

●

PAS D'ENFANTILLAGES
par FREDERICK NEBEL

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.